

# SIGNAL D'OBSESSION

EROS



# Signal d'Obsession

*Par Eros*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Pollution Numérique	4
Chapitre 2 : Le Clic Interdit	15
Chapitre 3 : L'Extase Solitaire	27
Chapitre 4 : Le Rituel du Soir	36
Chapitre 5 : Fantôme de Chair	46
Chapitre 6 : L'Eau et le Feu	54
Chapitre 7 : Le Masque Tombe	62
Chapitre 8 : L'Orgasme Aquatique	74
Chapitre 9 : La Dialectique du Désir	84
Chapitre 10 : Vibrations de Poche	95
Chapitre 11 : Heures de Colle	106
Chapitre 12 : L'Infiltration	117
Chapitre 13 : La Rupture du Barrage	127
Chapitre 14 : La Leçon de Corps	138
Chapitre 15 : Les Larmes du Lendemain	148
Chapitre 16 : Fréquence Partagée	158

# Chapitre 1

## Pollution Numérique

Le néon de l'amphithéâtre C grésille, un bourdonnement électrique qui s'insinue sous mon crâne comme une migraine annoncée. Autour de moi, trois cents futurs cadres aux dents longues pianotent sur leurs MacBook avec une frénésie de termites. L'air est lourd, saturé de l'odeur de café bon marché, de déodorants de luxe censés masquer la sueur du stress, et de cette ambition rance qui me donne la nausée.

Je sens ma culotte de dentelle me cisailer l'aine. Je suis assise depuis trois heures sur ce siège en plastique rigide, et l'humidité de ma propre peau commence à rendre le contact insupportable. Je bouge imperceptiblement, cherchant une position qui calmerait la brûlure sourde dans le bas de mon dos, mais le mouvement ne fait qu'accentuer le frottement du tissu contre mes lèvres déjà sensibles. Je suis à cran. Les chiffres du cours de "Modélisation Financière" dansent sur l'écran géant, mais pour moi, ce ne sont que des barreaux de prison.

Soudain, mon iPhone, posé contre ma cuisse, vibre. Une décharge courte, brutale, qui me fait sursauter.

Je baisse les yeux. L'écran affiche une fenêtre AirDrop.

« Inconnu » souhaiterait partager une photo.

Je contracte les mâchoires. C'est la quatrième fois depuis le début du cours. Je balaie l'écran d'un geste sec. \*Refuser.\*

Mon cœur s'emballé pourtant. Une pulsation sauvage dans la gorge. Qui est-ce ? Je

lève les yeux, balayant les rangées de dos courbés derrière moi. Des garçons en chemises repassées, des filles aux chignons impeccables. La "pollution numérique", comme je l'appelle, est partout. On s'envoie des mèmes, des nues, des insultes, tout cela dans le silence assourdissant de la salle. Un voyeurisme lâche, planqué derrière le signal Bluetooth.

Je tente de me reconcentrer sur le professeur, un homme grisonnant qui parle de dividendes avec la passion d'un croquemort. Mais le vide en moi est trop grand. Cette sensation d'être une coquille vide, une machine à ingurgiter des données alors que mes entrailles réclament de la vie, de la vraie.

Nouvelle vibration. Plus longue. Contre ma peau fine, le moteur haptique du téléphone ressemble à une caresse électrique indécente.

« Inconnu » souhaiterait partager une photo.

Je ne refuse pas tout de suite. Mes doigts tremblent légèrement. Je sens une perle de sueur glisser entre mes seins, se frayant un chemin sous mon soutien-gorge. L'anonymat est une drogue. C'est la promesse d'une vérité que la vie réelle me refuse. Est-ce lui ? Est-ce que ce type, quelque part dans cette salle, est en train de me regarder ? Est-ce qu'il voit la manière dont je respire un peu trop fort ?

Je clique sur \*Refuser\*. Mon geste est violent, presque une défense. Je ne veux pas voir. Je ne veux pas être cette fille qui cède à la facilité du pixel.

Je me redresse, les épaules tendues à s'en rompre les muscles. C'est alors que la porte de l'amphithéâtre s'ouvre. Un silence immédiat s'abat sur la salle, plus lourd que le vacarme précédent. Thomas entre.

Il n'est pas censé être là. C'est le professeur de philosophie, l'intrus dans cette usine à fric. Il vient sans doute récupérer un dossier ou coordonner un séminaire

interdisciplinaire dont tout le monde se moque. Il traverse l'estrade avec cette démarche de prédateur intellectuel, son pull en cachemire noir moulant ses épaules larges, des épaules que j'imagine souvent nues et luisantes sous moi. Son visage est une sculpture de marbre froid, des traits d'une régularité insultante, seulement trahis par l'intensité de son regard qui semble toujours lire entre les lignes de votre âme.

Il s'arrête près du bureau du vieux professeur de finance. Il pose une main sur le rebord en bois, ses doigts longs, aux ongles impeccables, se crispant légèrement. Mes yeux se fixent sur ses mains. Ce sont des mains qui pourraient étrangler ou sauver.

Mon téléphone vibre à nouveau dans ma poche, contre la pulpe de mon pouce.

« Inconnu » souhaiterait partager un fichier : "L'Impératif Catégorique.jpg"

Mon sang se glace, puis s'embrase. L'impératif catégorique. Kant. La morale. La philosophie.

Je lève les yeux vers l'estrade. Thomas ne regarde pas ses collègues. Il ne regarde pas ses notes. Ses yeux sont plantés dans les miens, à trente mètres de distance. À travers la foule, à travers le bruit, il me transperce. Il y a un mépris souverain dans son regard, et en même temps, une faim qui me déchire le ventre.

Son pouce glisse sur l'écran de son propre téléphone, qu'il tient négligemment de la main gauche. Un mouvement fluide, presque invisible.

Le message reste en suspens sur mon écran. Accepter ou Refuser. Ma main est moite, mon souffle court. Je sens l'odeur du danger, une odeur de papier vieux et de sexe brut. La tension dans la salle devient physique, comme une corde que l'on tend jusqu'au point de rupture. Si je clique sur accepter, je franchis la ligne. Je quitte le monde des chiffres pour celui des abîmes.

Je sens l'humidité entre mes jambes augmenter, une chaleur liquide qui imbibe le

coton fin de ma culotte. Mon corps répond avant ma tête. Je veux savoir quelle horreur ou quelle beauté il a décidé de m'envoyer. Je veux qu'il me pollue.

Je frôle l'option \*Accepter\*.

L'image se télécharge. Une seconde qui dure une éternité.

Ce n'est pas un mème. Ce n'est pas un texte.

C'est une photo de moi. De dos. Prise il y a dix minutes, dans ce même amphi. On y voit ma nuque, quelques mèches de cheveux qui s'échappent, et surtout, la courbe de mes hanches soulignée par mon jean serré. Mais ce qui me coupe le souffle, c'est le zoom. C'est précis. On devine la tension de mes muscles, la solitude de ma posture.

Et en légende, juste trois mots qui font voler mes dernières défenses en éclats :

\*"Tu as faim."\*

Je relève la tête, suffoquée. Thomas n'est plus sur l'estrade. Il vient de sortir par la porte latérale, un sourire imperceptible au coin des lèvres, me laissant seule avec mon désir qui cogne contre mes côtes comme un animal en cage.

La pollution numérique vient de devenir une traque charnelle. Et je sais, avec une certitude terrifiante, que je vais le suivre.

Mon cœur n'est plus qu'un métronome détraqué qui cogne contre mes poumons. Je me lève, les jambes flageolantes, mes affaires jetées en vrac dans mon sac sans même un regard. Le silence de l'amphi qui se vide me paraît assourdissant, chaque froissement de papier, chaque rire de mes camarades à l'autre bout de la salle me lacère les nerfs. Ils ne savent pas. Ils ne voient que la fille sérieuse du premier rang, celle qui prend des notes impeccables. Ils ne voient pas la traînée de chaleur qui me brûle de l'intérieur, ni l'humidité qui commence à poisser l'entrejambe de mon jean.

Je franchis la porte latérale. Le couloir est désert, plongé dans cette pénombre artificielle des fins de journée d'hiver. L'odeur du vieux linoléum et du café froid m'écoeure. Je tourne à l'angle, mes talons claquant sur le sol comme des coups de feu.

Il est là.

À vingt mètres, au bout du couloir qui mène aux bureaux des intervenants. Thomas ne marche pas, il m'attend, adossé au chambranle d'une porte ouverte, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon de costume gris. Il n'a pas remis sa veste. Sa chemise blanche est déboutonnée au col, révélant la naissance d'un torse que j'imagine brûlant. Il me fixe. Son regard est une lame qui me déshabille, qui fouille mes entrailles pour y débusquer la honte et l'envie.

Je m'arrête à deux mètres de lui. L'air entre nous est saturé d'électricité statique.

— La photo..., je souffle, ma voix n'étant qu'un filet de détresse. C'est du harcèlement. Je pourrais te dénoncer.

Un sourire carnassier étire ses lèvres. Il fait un pas vers moi, réduisant l'espace, envahissant mon périmètre de sécurité avec une arrogance tranquille. Son odeur — un mélange de tabac froid, de santal et de quelque chose de plus sauvage, de plus mâle — m'envahit les sinus.

— Tu pourrais, murmure-t-il, sa voix basse vibrant jusque dans mon bassin. Mais tu ne le feras pas. Parce que depuis que tu as cliqué sur « Accepter », tu n'as jamais été aussi vivante, Léa. Regarde-toi. Tu trembles.

Il lève une main, lentement, une torture de délibération. Ses doigts effleurent ma joue, descendant le long de ma mâchoire pour venir se loger sous mon menton. Il m'oblige à lever la tête, à ancrer mes yeux noyés de désir dans les siens, sombres comme un abîme.

— Ce n'est pas de la pollution, Léa. C'est un diagnostic. Tu es vide. Tu passes tes journées à remplir des tableurs Excel et à satisfaire des attentes qui ne sont pas les tiennes. Tu as faim de quelque chose que ton diplôme ne te donnera jamais.

D'un mouvement brusque, il me saisit par la taille et me tire à l'intérieur du bureau. Il referme la porte d'un coup de talon et me plaque contre le bois froid. Le choc me fait lâcher un gémissement étouffé. Ses mains sont partout, grandes, rugueuses, possessives. L'une d'elles s'insinue sous mon pull, remontant le long de ma colonne vertébrale, tandis que l'autre vient s'écraser sur ma gorge, sans serrer, juste pour me rappeler qui tient les rênes.

— Dis-le, ordonne-t-il contre mon oreille. Dis-moi ce que tu veux que je fasse de cette faim.

— Je... je ne sais pas, je mens, la tête basculant en arrière.

Il rit, un son sombre et rauque, avant de mordre cruellement la jonction de mon cou et de mon épaule. La douleur est une décharge électrique qui me fait arquer le dos. Ma main cherche désespérément un appui et rencontre le relief dur de son érection à travers son pantalon. Je ne recule pas. Je serre.

— Oh putain..., grogne-t-il dans ma peau.

Il m'arrache un cri en s'emparant de ma bouche. Ce n'est pas un baiser de cinéma, c'est une collision. Ses dents s'entrechoquent contre les miennes, sa langue envahit mon palais avec une autorité brutale, réclamant chaque recoin, chaque parcelle de mon souffle. Ça goûte le café amer et l'urgence. Je réponds avec une fureur que je ne me connaissais pas, mes ongles griffant son dos à travers la chemise fine, cherchant à marquer cette peau qui m'a observée en secret.

Il me soulève sans effort, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de ses hanches. Le contact de mon sexe, protégé seulement par la toile fine de mon jean, contre sa dureté m'arrache un sanglot. Je sens l'humidité qui me submerge, mes sécrétions imbibant mon sous-vêtement, créant une chaleur poisseuse que je veux qu'il sente.

— Tu es trempée, Léa, lâche-t-il en rompant le baiser, son souffle court fouettant mon visage. Tu as faim de moi. De ça.

Ses doigts redescendent, fébriles, et s'attaquent au bouton de mon jean. Le clic du métal résonne dans la pièce comme un signal de départ. Il tire sur la fermeture éclair, le bruit sec de la crémaillère se perdant dans le silence pesant du bureau. Sa main plonge, sans préambule, s'engouffrant dans la dentelle humide de ma culotte.

Quand ses doigts longs et calleux entrent en contact avec ma chair à vif, je perds toute notion de décorum, d'école, d'avenir. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs et de fluides. Il trouve mon clitoris, déjà gonflé, et le presse avec une précision de prédateur.

— Regarde-moi quand je te pollue, chuchote-t-il.

Je baisse les yeux et je vois ses doigts disparaître en moi, le contraste de sa peau sombre contre la mienne, la nacre de mon excitation qui brille sur ses phalanges. La sensation est trop intense, trop brute. C'est de la chirurgie à cœur ouvert, sans anesthésie.

— S'il te plaît..., j'articule, les larmes aux yeux, mon corps secoué par des spasmes que je ne peux plus contenir. S'il te plaît, Thomas... pas avec tes mains.

Il s'arrête net, me laissant sur le bord d'un précipice insoutenable. Il me fixe, une lueur de triomphe cruel dans les yeux, avant de me déposer sur le bureau encombré de dossiers. Les feuilles de papier s'éparpillent au sol dans un froissement chaotique.

— Tu veux l'animal, Léa ? Tu veux que je te traite comme la petite chienne affamée que tu caches sous tes tailleurs ?

Il se recule d'un pas, ouvrant sa propre ceinture d'un geste sec. Le cuir claque. Je vois son sexe se libérer, sombre, pulsant, d'une taille qui me donne le vertige. L'odeur de son excitation monte vers moi, lourde et entêtante.

— Alors enlève ce jean. Montre-moi tout. Je veux voir exactement où je vais te briser.

Mes doigts tremblent tellement que je manque de m'entailler la peau avec la fermeture Éclair de mon jean. Le bruit du métal qui descend, cran après cran, résonne dans le silence de la pièce comme une condamnation. Je sens le regard de Thomas peser sur moi, lourd, poisseux, une caresse invisible qui me brûle plus que ses mains. Je pousse le tissu sur mes hanches, mes fesses heurtant la surface froide du bureau, et je finis par l'expulser d'un coup de pied rageur.

Je suis là, exposée, le souffle court, simplement vêtue de ma chemise en soie froissée et de ce morceau de dentelle noire qui ne cache plus rien de mon naufrage. Je suis trempée. Je sens l'humidité couler le long de mes cuisses, une preuve flagrante de ma défaite.

— Approche, ordonne-t-il d'une voix rauque.

Je rampe sur le bois dur, les dossiers de marketing s'accrochant à ma peau, certains se déchirant sous mon poids. Je m'arrête au bord, les jambes pendantes, le cœur battant si fort que j'ai l'impression qu'il va exploser contre mes côtes. Thomas s'installe entre mes genoux. Il ne me touche pas encore. Il se contente de contempler le désastre qu'il a provoqué.

Soudain, il saisit mes chevilles et les rabat violemment derrière mes oreilles. Ma colonne vertébrale craque, ma dignité avec. Je suis totalement ouverte, offerte à sa cruauté, le sexe palpitant sous l'air frais de la pièce.

— Regarde-moi, Léa.

Je lève les yeux, embués de larmes que je refuse de laisser couler. Son sexe est là, à quelques centimètres de mon entrée, une bête sombre et veineuse qui semble vouloir me dévorer. Il n'y a aucune douceur dans son regard, seulement cette faim dévorante, ce besoin de me briser pour mieux me posséder.

Sans prévenir, il s'enfonce en moi d'un coup sec.

Le cri meurt dans ma gorge. C'est trop. C'est massif. J'ai l'impression d'être déchirée en deux, écartelée par sa taille qui ne laisse aucune place au doute. Mon corps se cambre, mes doigts se crispent sur le rebord du bureau au point que mes ongles s'enfoncent dans le bois.

— Tu es si serrée... putain, grogne-t-il dans mon cou, son souffle chaud m'irrite la peau. On dirait que tu n'as jamais été baisée de ta vie.

Il se retire presque entièrement, me laissant un instant de répit illusoire, avant de frapper à nouveau. Plus fort. Plus profondément. Le bureau gémit sous les assauts, le rythme est brutal, animal. À chaque coup de boutoir, ma tête bascule en arrière, mes cheveux balayant les feuilles de papier éparpillées. Je ne suis plus l'étudiante brillante, la future cadre dynamique. Je ne suis qu'un réceptacle de chair, une proie qui hurle son plaisir et sa douleur dans un même souffle.

La sueur commence à perler sur son front, tombant sur ma poitrine en gouttes brûlantes. L'odeur de notre sexe mêlé, cette fragrance de musc et de sécrétions amères, remplit mes narines, m'enivre, m'abrutit. Je déteste ce qu'il me fait. Je déteste

à quel point mon corps en redemande.

— Plus... Thomas, plus vite... je t'en supplie...

Il ne répond pas par des mots. Il attrape mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes, et accélère la cadence jusqu'à ce que tout ne soit plus qu'un flou de sensations violentes. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, couvre le bourdonnement lointain de la climatisation.

Je sens la vague monter, un tsunami de feu qui part de mon ventre pour envahir mes membres. Mes parois se contractent autour de lui, le suppliant de finir son œuvre. Thomas serre les dents, ses muscles saillent sous sa chemise trempée. Il me regarde dans les yeux au moment où il lâche prise.

— Prends tout, petite chienne. Tout.

Il s'arc-boute, poussant une dernière fois avec une force qui me soulève du bureau. Je sens son jet brûlant inonder mon antre, une décharge électrique qui déclenche mon propre orgasme. Je crie son nom, un hurlement déchirant qui vide mes poumons, tandis que mon corps est secoué de spasmes incontrôlables. Les larmes débordent enfin, coulant sur mes tempes, se mêlant à la sueur et au foutre qui s'échappe de moi alors qu'il se retire lentement.

Le silence qui suit est assourdissant.

Il se rhabille sans un mot, ses gestes précis, presque chirurgicaux. Il ajuste sa cravate devant le miroir de l'entrée comme s'il sortait d'une réunion de conseil d'administration. Je reste là, prostrée sur le bureau, les jambes tremblantes, le sexe à vif et l'âme en lambeaux.

Juste avant de sortir, il se retourne, son téléphone à la main. Un bruit de notification

retentit sur le mien, resté au sol parmi les débris de ma vie studieuse.

— Je t'ai envoyé la photo, Léa. Ne l'efface pas. C'est ton nouveau fond d'écran.

La porte claque. Je rampe vers mon téléphone, la main tremblante. Sur l'écran, un AirDrop accepté automatiquement. Une photo de moi, quelques secondes avant l'impact, le visage déformé par une extase honteuse, les yeux révulsés.

La pollution numérique avait enfin atteint son but. Elle m'avait infectée, de l'intérieur. Je laisse tomber l'appareil et je sanglote, seule au milieu des dossiers éparpillés, tandis que le liquide séminal de mon bourreau refroidit sur mes cuisses.

# Chapitre 2

## Le Clic Interdit

Le silence de mon studio est une insulte. Un poids mort qui m'écrase la poitrine, plus lourd encore que les vapeurs de gin bon marché qui s'échappent de mes pores. Je suis affalée sur le tapis élimé, le dos contre le radiateur froid, une jambe repliée contre mon torse. Les lumières de la ville filtrent à travers le rideau grisâtre, projetant des ombres squelettiques sur mes manuels de microéconomie éparpillés. Tout ce savoir, toutes ces certitudes mathématiques... elles ne servent à rien quand on a le ventre vide et le sexe en feu.

Mon téléphone vibre sur le parquet. Le bruit est un coup de poignard dans cette atmosphère poisseuse. \*Bzzzt. Bzzzt.\*

Je sais que c'est lui. C'est toujours lui. Depuis trois semaines, Thomas hante mes périphériques, s'immisce dans mes flux de données comme un virus que je n'ai aucune envie de soigner. Mon professeur de philosophie. L'homme qui dissèque la morale de Kant le jour et qui, la nuit, m'envoie des fragments de sa solitude érotique par AirDrop. Jusqu'ici, je n'avais jamais cliqué. Je restais dans la zone grise du refus poli, de l'ignorance feinte. Mais ce soir, l'alcool a dissous mes garde-fous. Ma pudeur est une vieille peau que j'ai envie d'arracher.

Je tends une main tremblante. Mes doigts effleurent l'écran froid.

"iPhone de Thomas souhaite partager une photo."

L'invitation flotte sur l'écran, bleutée, spectrale. Le bouton « Accepter » semble pulser au rythme de mon propre cœur. Je respire un grand coup, l'air chargé de

poussière et d'un reste de tabac froid. Ma salive est épaisse, amère. Je clique.

Le téléchargement est instantané. La photo s'affiche en plein écran, et le souffle me manque.

Ce n'est pas un portrait. C'est un paysage de chair. Thomas est nu, ou presque, assis sur ce qui ressemble à un fauteuil de cuir sombre, dans la pénombre de son bureau. La lumière vient d'en haut, sculptant chaque muscle de son torse avec une précision chirurgicale. Je connaissais la droiture de son dos sous ses chemises de lin, la carrure imposante qu'il déploie derrière son pupitre, mais là... C'est une agression sensorielle.

Ses abdominaux sont des plaques de marbre, parcourus par une veine fine qui descend, impitoyable, vers la naissance de son pubis. Il ne regarde pas l'objectif. Sa tête est renversée en arrière, exposant la ligne tendue de sa gorge, sa pomme d'Adam saillante. Une de ses mains — celle qui tient d'habitude ses lunettes ou son stylo-plume — est enfoncée entre ses cuisses, serrant son sexe déjà dressé, sombre et veineux, qui semble vouloir crever l'image.

Je sens une décharge électrique partir de mes tempes pour mourir entre mes jambes. Un spasme involontaire fait se contracter mes muscles pelviens. C'est brutal. C'est sale. C'est exactement ce dont j'avais besoin.

— Oh mon Dieu... murmuré-je dans le vide de la pièce.

Ma main libre descend d'elle-même, guidée par une faim animale. Je déboutonne mon jean avec une maladresse fébrile, les doigts s'emmêlant dans le tissu. Je n'enlève rien, je veux juste le contact. Je glisse mes doigts sous la dentelle de ma culotte, cherchant la chaleur, cherchant la preuve que je suis encore vivante. Je suis déjà trempée. Une humidité filante, brûlante, qui colle à ma peau.

Je zoome sur la photo. Les détails apparaissent, crus, obscènes. Je vois le grain de sa peau, les quelques poils sombres qui parsèment son torse, la goutte de liquide pré-séminale qui perle déjà à l'extrémité de son gland, brillante comme un diamant de vice. Thomas. Mon professeur. Celui qui me regarde avec un dédain poli en cours de métaphysique.

L'image est d'une netteté insultante. Je peux presque sentir l'odeur de sa peau, un mélange de papier ancien, de santal et de cette sueur mâle qui doit perler sur son front en ce moment même. Je ferme les yeux un instant, imaginant sa main sur moi au lieu de la mienne. Imaginant ce corps de statue grecque s'abattre sur le mien, m'écrasant sous son poids, me réduisant au silence.

Je commence à bouger mes doigts, lentement d'abord, puis avec une urgence croissante. Le frottement de la dentelle contre mon clitoris gonflé est une torture exquise. Chaque mouvement est une ponctuation à l'image que j'ai sous les yeux. Je suis une voyeuse, une pécheresse, une étudiante dévoyée, et j'aime chaque seconde de cette déchéance numérique.

Soudain, le téléphone vibre à nouveau dans ma main gauche, manquant de me faire lâcher l'appareil. Un message texte.

Thomas : "Tu regardes, Léa ? Je sens tes yeux sur moi à travers le réseau. Dis-moi que tu es mouillée. Dis-moi que tu te touches en pensant à ce que je ferais de ta bouche si j'étais là."

Je lâche un gémissement étranglé, un son qui n'a plus rien d'humain. Ma tête bascule contre le radiateur, le métal froid contrastant violemment avec la fièvre qui me dévore. Je n'écris pas. Je ne peux pas écrire. Mes doigts sont trop occupés à explorer ma propre détresse charnelle. Je masse mon sexe avec une vigueur désespérée, mes hanches se soulevant du tapis dans des mouvements saccadés.

Je veux plus. La photo ne suffit plus. Le texte ne suffit plus. Je veux la souillure réelle, le choc des corps, l'odeur du sexe et de la sueur. Je rampe vers mon lit, le téléphone serré contre mon sein, comme si cet objet de plastique et de verre pouvait me transmettre la chaleur de l'homme qui l'a utilisé.

Je me laisse tomber sur les draps froissés, écartant les jambes en grand, offrant mon intimité à l'œil invisible de la caméra, même si je sais qu'il ne peut pas me voir. Pas encore. Mais l'idée qu'il puisse m'imaginer, là, prostrée et offerte à son image, me fait basculer.

Le plaisir monte, une vague scélérate, noire et épaisse. Je sens mon intérieur se contracter, se serrer autour de rien, une vacuité douloureuse qui appelle son invasion. Mes doigts s'enfoncent en moi, deux, puis trois, cherchant à combler le vide, tandis que mes yeux restent fixés sur cette photo, sur cette main masculine qui semble me promettre l'enfer.

— Viens... hoqueté-je, les yeux révoltés vers le plafond fissuré. Viens me détruire.

Le verre froid du téléphone glisse sur ma hanche, une caresse technologique qui me brûle la peau. La photo est toujours là, figée sur l'écran, cette image d'une virilité brute qui me nargue. Mes doigts sont déjà poisseux, brillants de mon propre désir, et l'odeur musquée de mon excitation commence à saturer l'air confiné de la chambre. C'est une odeur de défaite, de solitude et de besoin sauvage.

Soudain, le téléphone vibre contre ma cuisse, un bourdonnement électrique qui me fait sursauter et m'arrache un gémissement étranglé. Une nouvelle notification.

\*« Tu touches, n'est-ce pas ? Je parie que tu es déjà trempée, Léa. »\*

Ses mots sont des coups de fouet. Je fixe l'écran, le souffle court, mes poumons brûlant comme si je venais de courir un marathon. Comment peut-il savoir ?

L'obscénité de sa certitude m'excite autant qu'elle me dévaste. Je tape une réponse, mes doigts tremblants glissant sur le clavier tactile, laissant des traces de cyprine sur le verre.

\*« Je me déteste. Je te déteste. »\*

La réponse est instantanée.

\*« Mensonge. Tu adores ça. Tu adores sentir que je possède ton imagination. Dis-moi où sont tes mains. Sois précise. Je veux lire ta honte. »\*

Je lâche un sanglot qui ressemble à un rire hystérique. Ma tête bascule en arrière, s'enfonçant dans l'oreiller qui sent encore la lessive et le désespoir. Je ne peux plus lutter. La digue a lâché.

— Je suis... je suis ouverte pour toi, murmuré-je dans le vide, ma voix n'étant qu'un craquement rauque.

Je tape, avec une honnêteté brutale, sans filtre :

\*« Mes doigts sont enfoncés là où tu devrais être. Je suis une fontaine, Julian. Je me malmène en regardant ta main sur cette photo, j'imagine ces doigts-là en moi, en train de tout déchirer, de me fouiller jusqu'à l'âme. Je me cambre tellement que j'ai mal au dos. Je veux que tu me fasses mal. »\*

Le silence qui suit est insupportable. Le temps s'étire, chaque seconde est une torture. Je continue mon manège, ma main droite travaillant avec une frénésie croissante, le majeur et l'index s'enfonçant et ressortant dans un bruit de succion humide, tandis que mon pouce écrase mon clitoris avec une violence punitive. Je ne cherche plus la douceur. Je cherche l'impact. Je cherche à m'effacer dans la sensation.

Le téléphone vibre à nouveau. Une vidéo.

Mon cœur manque un battement. Mes doigts s'immobilisent, nichés au cœur de ma moiteur. Je clique. Le chargement semble durer une éternité. Puis, l'image s'anime.

C'est lui. Enfin, une partie de lui. Il est assis, dans l'ombre, la lumière d'une lampe de bureau découpant ses muscles saillants. Il ne dit rien. On n'entend que le son lourd, rythmé de sa respiration. Sa main — cette main que j'ai étudiée pendant des heures — empoigne son sexe. Il est monstrueux, une barre de chair sombre et pulsante qui semble défier la gravité. Il le branle avec une lenteur calculée, chaque glissement de sa paume sur le gland provoquant un petit son de friction qui me fait convulser.

— Oh mon Dieu...

Je ramène mes genoux contre ma poitrine, le téléphone à quelques centimètres de mon visage. Je vois les veines saillantes sous sa peau, la goutte de liquide pré-éjaculatoire qui perle au sommet et qu'il étale d'un coup de pouce nonchalant. C'est obscène. C'est la chose la plus sale et la plus belle que j'aie jamais vue.

« Regarde bien, Léa », dit sa voix, basse, grave, une vibration qui semble sortir directement du haut-parleur pour s'insinuer dans mes entrailles. « C'est ça que tu veux ? C'est ça qui te manque pour te sentir vivante ? Regarde comme je suis dur pour toi. Regarde comme je vais salir ton souvenir de cette soirée. »

Je ne peux pas m'arrêter de regarder. Mes yeux dévorent chaque mouvement, chaque centimètre de sa peau tendue. Ma main gauche remonte vers ma gorge, mes ongles s'enfonçant dans ma chair, tandis que ma main droite reprend son va-et-vient, imitant le rythme qu'il m'impose à l'écran.

Je suis en sueur. Mes cheveux collent à mes tempes, mon t-shirt est remonté sous mes aisselles, exposant mes seins dont les pointes sont dures comme de la pierre, douloureuses de ne pas être mordues. Je me frotte contre mes propres doigts avec une

animalité que je ne me connaissais pas. Je ne suis plus une femme qui réfléchit, je suis une bête en rut, une plaie béante qui ne demande qu'à être recousue par son fer rouge.

— Julian... s'il te plaît... grogné-je, les hanches se soulevant brusquement du matelas.

Dans la vidéo, il accélère. Sa main devient un flou de mouvement. On entend le claquement de sa paume contre ses bourses, un son cru, charnel, qui me fait monter les larmes aux yeux. Il approche. Je le sens. L'air dans ma chambre est devenu électrique, chargé d'une tension si épaisse qu'on pourrait la couper au couteau.

« Dis-le », ordonne-t-il sur l'écran, son visage restant dans le noir, seule sa mâchoire contractée étant visible. « Dis-moi que tu es ma chienne. Dis-moi que tu veux que je vienne t'étouffer avec ça. »

— Je suis à toi... hoqueté-je, le visage inondé de pleurs et de sueur. Je suis ta chienne... Fais-moi taire, Julian. Viens me détruire, je t'en supplie, dévaste-moi...

Je sens l'orgasme monter, non pas comme une libération, mais comme une exécution. C'est une vague de fond, noire, glaciale et brûlante à la fois, qui s'apprête à m'engloutir. Mon corps se tend comme un arc, mes orteils se crispent dans les draps, et mon sexe se serre si fort sur mes doigts que j'en ai presque mal.

Dans la vidéo, Julian s'arrête net. Il fixe la caméra. Sa main serre son sexe à la base, bloquant l'explosion. Il me regarde. Je le sais. Il traverse l'écran.

« Pas encore, Léa. Tu ne jouis pas tant que je ne te l'ai pas ordonné. »

Le clip s'arrête. L'écran devient noir.

Je reste là, suspendue au bord du gouffre, le cœur cognant contre mes côtes comme un oiseau en cage, les doigts enfoncés en moi, vibrante d'une frustration si violente qu'elle me donne envie de hurler. Il m'a laissée là, ouverte, offerte, et totalement brisée.

Le silence retombe sur la chambre, plus lourd que jamais. Seul le bruit de ma respiration erratique rompt le calme de la nuit. Je fixe mon reflet noir dans l'écran éteint. Je ne me reconnais plus.

Puis, le téléphone vibre à nouveau. Un seul mot.

\*« Ouvre ta porte. »\*

Mes jambes tremblent tellement que je manque de m'effondrer en sortant du lit. Mes doigts sont encore luisants de mon propre désir, cette traînée d'humidité qui refroidit sur ma peau et qui me rappelle ma solitude insupportable. Le mot sur l'écran me brûle la rétine. \*« Ouvre ta porte. »\*

Je ne réfléchis pas. Si je réfléchis, je meurs. Je traverse la chambre dans une sorte de transe, mes pieds nus s'enfonçant dans la moquette. Chaque pas est un supplice, un frottement de mes cuisses l'une contre l'autre qui ravive l'incendie que Julian a allumé avec une simple vidéo. J'atteins la poignée, mes doigts tremblent, le métal est froid, cruel.

Je tire la porte.

Il est là. Immobile. Une ombre massive dans le couloir tamisé. Il porte encore son blouson de cuir, l'odeur du froid et du tabac froid émanant de lui, contrastant violemment avec la chaleur moite de ma chambre. Ses yeux sont deux charbons ardents qui me parcourent, de mes cheveux ébouriffés à mes seins qui pointent sous la soie fine de ma nuisette, jusqu'à mes jambes nues.

Il ne dit rien. Il entre, me poussant à reculons, et referme la porte d'un coup de talon sec. Le verrou claque. Un son définitif. Une sentence.

— Tu as été sage, Léa ? sa voix est un grognement bas, vibrant dans ma poitrine.

Je ne peux pas répondre. Ma gorge est nouée par un sanglot de frustration. Je hoche la tête, les yeux noyés de larmes. Il réduit l'espace entre nous, sa main gantée de cuir vient se loger brutalement à la base de mon cou, m'obligeant à lever le visage vers lui.

— Je t'ai vue, murmure-t-il, ses lèvres frôlant les miennes sans les toucher. Je t'ai vue te toucher pour moi. Tu avais tellement faim.

Il descend sa main libre, glissant sur mon ventre, et vient presser sa paume là où ça me brûle, là où je suis trempée. Je lâche un gémissement étranglé, mon bassin basculant d'instinct vers lui.

— Oh non, pas encore, siffle-t-il. Regarde-moi.

Il m'entraîne vers le lit, me projetant sur le matelas sans ménagement. Je retombe sur le dos, les jambes ouvertes, offerte. Il retire son blouson, ses gestes sont lents, prédateurs. Quand il défait sa ceinture, le bruit du cuir et du métal me fait frissonner jusqu'à la moelle. Il ne s'embarrasse pas de préliminaires tendres. Il n'y a plus de place pour la tendresse dans ce chaos.

Il se jette sur moi, son poids m'écrasant délicieusement. Sa bouche s'empare de la mienne dans un baiser sauvage, un mélange de goût d'alcool et de possession. Ses mains cherchent mes seins, les pétrissent avec une brutalité qui m'arrache des cris que je ne savais pas pouvoir pousser.

— Tu as mal ? demande-t-il entre deux morsures dans mon cou.

— Julian... s'il te plaît... je n'en peux plus...

Il descend, sa langue trace un chemin de feu sur mon sternum, entre mes seins, jusqu'à mon nombril. Puis, il s'arrête juste au-dessus de ma toison humide. Il me regarde, ses doigts écartant mes lèvres déjà gonflées, exposant ma nudité la plus crue sous la lumière crue de la table de chevet. Ma chatte palpite, dégueulant littéralement mon envie.

— Regarde comme tu es prête. Tu es une fontaine, Léa. Tu veux que je te finisse ?

Je hoche la tête frénétiquement, mes doigts griffant les draps.

— Dis-le. Dis-moi ce que tu veux que je fasse de toi.

— Prends-moi... défonce-moi... Julian, je t'en supplie, fais-moi jouir !

Il sourit, un sourire de loup, avant de se redresser et de se libérer. Son sexe est impressionnant, sombre, parcouru de veines saillantes. Il ne perd pas une seconde. Il saisit mes chevilles, les rabat sur mes épaules, m'ouvrant totalement.

Le premier coup est une déflagration. Il entre en moi d'un seul trait, jusqu'au fond, percutant mon col avec une violence qui me fait voir des étoiles. Je hurle, le dos s'arquant violemment, mes muscles se serrant autour de lui comme un étau de chair brûlante.

— Oui, serre-moi, ordonne-t-il en commençant un va-et-vient furieux. Sois aussi étroite que tu en as l'air.

Le bruit est obscène, le claquement de son bassin contre mes fesses, le son de nos fluides qui se mélangent, le rythme effréné de ses coups de boutoir. Chaque assaut me propulse plus loin vers le bord. Je sens le spasme monter, cette onde de choc qui part de mon sexe et irradie dans tout mon corps. La sueur perle sur son front, coule sur ma

poitrine. On est deux animaux en cage, se déchirant pour une once de plaisir.

Il m'attrape les mains, les plaque au-dessus de ma tête, ses doigts s'entrelaçant aux miens. Il me regarde dans les yeux, ses pupilles dilatées par le désir et une sorte de rage désespérée.

— Maintenant, Léa. Jouis pour moi. Maintenant !

C'est le signal. L'ordre que mon corps attendait. L'explosion est si violente qu'elle me coupe le souffle. Tout mon intérieur se contracte sur lui dans une série de spasmes électriques, mon sexe l'aspirant, le broyant. Je hurle son nom, le visage déformé par une extase qui ressemble à de la douleur. Julian lâche un grognement animal, s'enfonçant une dernière fois avec une force dévastatrice alors qu'il vide son foutre en moi, de longs jets brûlants que je sens inonder mes entrailles.

On reste ainsi, soudés, nos respirations heurtées étant le seul bruit dans la pièce. Je pleure. Des larmes de décharge, de honte, de besoin. Il se retire lentement, la peau poisseuse de notre sueur commune.

Il se rallonge à côté de moi, mais ne me prend pas dans ses bras. Le silence retombe, lourd, chargé de tout ce qu'on ne se dira jamais. Le clic interdit a ouvert une porte que je ne pourrai jamais refermer. Je ferme les yeux, sentant encore la brûlure de sa semence en moi, sachant que ce soir, j'ai perdu bien plus que ma dignité. J'ai perdu mon âme dans ce lit.

Julian se lève, se rhabille sans un mot, ses gestes redevenus mécaniques. Avant de sortir, il s'arrête sur le seuil, l'ombre de son profil se découpant contre la lumière du couloir.

— Dors, Léa. On recommence demain.

La porte se referme. Je suis seule, ouverte, et brisée. Le chapitre est clos, mais le cauchemar ne fait que commencer.

# Chapitre 3

## L'Extase Solitaire

La porte s'est refermée sur le silence, un claquement sec qui a résonné dans mes os comme un verdict. Julian est parti, me laissant là, étalée sur mon matelas sans draps, les cuisses encore tremblantes, souillée par son indifférence et son foutre qui refroidit lentement au creux de mes entrailles. L'air de la chambre est lourd, saturé de l'odeur métallique de la sueur et de la poussière. Je me sens comme une carcasse abandonnée après la curée.

Pourtant, malgré la douleur sourde entre mes hanches et cette envie de pleurer qui me noue la gorge, mes doigts cherchent fébrilement sur le tapis. Ils rencontrent le métal froid de mon téléphone. C'est ma drogue, mon lien avec l'abîme.

Je déverrouille l'écran. La lumière crue m'agresse, me faisant plisser les paupières. Et là, elle est encore là. L'image reçue par AirDrop quelques heures plus tôt, alors que j'étais assise au premier rang de l'amphithéâtre, écoutant Thomas dissenter sur l'éthique de Spinoza d'une voix de velours et d'acier.

Je zoome. Mes doigts tremblent si fort que l'image danse.

C'est un cliché pris dans la pénombre de son bureau, sans doute. On n'y voit pas son visage, seulement son torse puissant, la peau mate soulignée par un éclairage latéral impitoyable. Ses muscles sont saillants, sculptés par une tension que je devine ancienne, une frustration que ses cours magistraux ne parviennent pas à masquer. Sa main, cette main qui tient d'ordinaire un stylo plume avec tant de délicatesse, est ici refermée sur son sexe. Une verge sombre, aux veines gonflées, qui semble pulser à travers l'écran.

Un gémissement s'échappe de mes lèvres, un son pitoyable, à mi-chemin entre le sanglot et le désir.

Je ramène mes genoux contre ma poitrine, ignorant la sensation de liquide qui glisse le long de mes fesses. Julian n'était qu'un substitut, une tentative ratée d'effacer l'obsession. Mais Thomas... Thomas est le venin.

Ma main droite descend, glisse entre mes cuisses encore poisseuses. Mes doigts sont maladroits au début, heurtant la chair meurtrie. Je sens l'humidité, un mélange de moi et de l'autre, mais je m'en fiche. Je ferme les yeux et je plaque l'image de Thomas contre mon esprit. Je l'imagine derrière moi, remplaçant la brutalité mécanique de Julian par une sauvagerie érudite, une possession qui ne se contenterait pas de mon corps, mais qui viendrait s'emparer de chaque pensée impure que je nourris pour lui.

« Monsieur... » je murmure dans le vide de la pièce.

Le mot est un sacrilège. Je l'imagine m'observer depuis l'estrade, devinant sous mon pull large la pointe de mes tétons durcis par ses paroles. Je glisse deux doigts en moi, profondément. La douleur de l'acte précédent est encore là, mais elle se transforme, elle devient le combustible de mon excitation. Je suis irritée, gonflée, mais le besoin est plus fort. Je commence un va-et-vient lent, méthodique, tout en fixant de mes yeux embués les détails de la photo : le grain de sa peau, l'ombre de ses poils pubiens, la goutte de cyprine masculine qui perle à l'extrémité de son gland sur le cliché.

Je veux ça. Je veux cette bouche qui cite Kant se poser sur mon clitoris et le dévorer jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un cri.

Ma respiration s'accélère. Je ne suis plus une étudiante brillante, je ne suis plus la fille pragmatique que mes parents croient connaître. Je suis une bête en cage, s'offrant à une idole numérique. Ma main gauche remonte à ma bouche, je mords mes phalanges

pour ne pas hurler. Je frotte mon pouce contre mon bouton de chair, de plus en plus vite, jusqu'à ce que la sensation devienne électrique, insupportable.

La sueur colle mes cheveux à mes tempes. Je sens l'orgasme monter, une vague noire et violente, bien loin de la petite décharge habituelle. C'est une extase solitaire, certes, mais elle est peuplée de son ombre. Je vois ses yeux, froids et brûlants à la fois, me juger alors que je m'enfonce les doigts de plus en plus loin, cherchant à atteindre ce vide qu'il a créé en moi.

« Thomas... s'il vous plaît... »

Le monde se réduit à cet écran lumineux et à la friction frénétique de ma peau contre ma peau. Je suis au bord du gouffre, suspendue à cette image interdite, prête à tout perdre pour une seconde de cette illusion de possession. Mon bassin se soulève, mes muscles se tendent à rompre, et je sens le premier spasme m'envahir, une brûlure qui part du bas de mon ventre pour irradier tout mon être.

Je suis seule, je suis sale, et je n'ai jamais été aussi vivante.

Le premier spasme me déchire. Ce n'est pas une libération, c'est une exécution. Mon dos s'arce si violemment que mes vertèbres craquent contre le matelas, et un cri étranglé, animal, meurt au fond de ma gorge. Je ne contrôle plus rien. Mes doigts, enfoncés jusqu'à la garde dans ma propre chair, deviennent les instruments de mon propre supplice. Je sens l'humidité brûlante qui inonde ma paume, ce mélange de sueur et de mon propre désir, visqueux, abondant, qui s'étale sur mes cuisses alors que mon bassin continue de ruer, cherchant un impact qui n'existe pas.

Je fixe l'écran. Ses yeux. Ces pupilles sombres qui semblent me transpercer à travers les pixels froids. Je m'imagine qu'il me voit. Qu'il voit la manière indécente dont je m'écarte les lèvres, la façon dont ma main libre vient pétrir mon sein droit jusqu'à y laisser des marques rouges, les ongles s'enfonçant dans l'aréole tendue.

— Regardez-moi, Thomas... murmure-je, la voix brisée par un sanglot. Regardez comme je suis sale à cause de vous.

La vague de plaisir reflue un instant, me laissant pantelante, le cœur battant à s'en briser les côtes, mais le vide en moi hurle plus fort qu'avant. Un seul orgasme n'a rien résolu. Il a juste ouvert une brèche, un gouffre de faim que seule sa présence réelle pourrait combler. Mais il n'est pas là. Alors, je replonge.

Je retire mes doigts d'un coup sec, un bruit de succion humide résonnant dans le silence de la chambre, et je les porte à mes lèvres. Le goût est âcre, salé, métallique. C'est le goût de ma déchéance, et je le lèche avec une avidité fébrile, fermant les yeux pour imaginer que c'est son sexe que je goûte, que c'est son amertume que je dévore.

Ma main redescend, plus impitoyable encore. Je ne cherche plus la douceur. Je cherche la douleur, la friction brute qui efface la pensée. Je frotte mon bouton de chair, désormais gonflé et hypersensible, avec une rudesse qui me tire des gémissements de douleur, mais je n'arrête pas. Je veux que ça brûle. Je veux que la sensation devienne insupportable.

— Vous me détesteriez si vous saviez, n'est-ce pas ? souffle-je entre deux inspirations saccadées. Vous me trouveriez pitoyable... une petite chose qui rampe pour une miette de votre attention.

Je prends mon propre cou dans ma main gauche, serrant juste assez pour sentir le sang cogner contre mes tempes, pour limiter l'oxygène, pour forcer mon corps à entrer dans cet état de panique extatique. Mes hanches reprennent leur balancement frénétique. Je sens le liquide couler le long de mes fesses, tremper les draps de coton, mais je m'en moque. Je suis en transe.

L'image de Thomas sur l'ordinateur semble s'animer dans mon esprit embrumé. Je ne

vois plus une photo. Je vois l'homme. Je sens l'odeur de son parfum — ce mélange de cuir froid et de tabac de luxe. Je sens l'ombre de sa carrure surplomber mon corps frêle. Je l'imagine s'approcher, le visage impassible, et me décrocher une gifle monumentale pour me punir de cette impudeur. L'idée me fait défaillir. La honte est mon combustible.

— Dites-le... ordonne-je à l'ombre. Dites-moi que je suis à vous. Dites-moi que je ne suis rien sans votre regard.

Je glisse deux doigts, puis trois, à l'intérieur de moi. Le passage est si étroit, si contracté par le plaisir précédent, que j'ai l'impression de me déchirer. Je m'enfonce avec une violence délibérée, cherchant le fond, cherchant à atteindre l'endroit exact où la douleur devient un plaisir divin. Je me sens ouverte, offerte à un fantôme, mes jambes écartées au maximum, tremblantes, alors que ma main droite continue son travail de sape sur mon clitoris, le martyrisant sans relâche.

La sueur dégouline entre mes seins, une perle glacée qui vient mourir sur mon ventre contracté. Je sens la deuxième vague arriver, plus haute, plus sombre, plus dévastatrice que la première. Ce n'est plus une simple décharge électrique, c'est un incendie de forêt qui ravage tout sur son passage. Mon ventre se durcit comme de la pierre.

— Thomas... je vous en supplie... détruisez-moi...

Mes doigts bougent à une vitesse folle dans l'étreinte moite de mon sexe. Je sens les parois de mon vagin se contracter autour de mes propres membres, les expulsant presque, dans une lutte convulsive. Le plaisir devient une torture. Je veux hurler son nom à s'en déchirer les cordes vocales, je veux qu'il entre dans cette chambre et qu'il me prenne avec la même brutalité que celle que je m'inflige, qu'il mette fin à cette parodie de possession par ses propres mains, ses propres mots, sa propre haine s'il le faut.

Ma vue se trouble. L'écran de l'ordinateur n'est plus qu'une tache de lumière aveuglante au milieu des ténèbres de ma chambre. Je suis sur le fil du rasoir, le corps tendu à l'extrême, chaque nerf vibrant comme une corde de violon prête à rompre. Mes doigts ne sont plus que des pistons de chair dans un moteur en surchauffe, et le bruit de mon plaisir — ce claquement humide et rythmé — remplit mes oreilles, m'étourdissant, me rendant folle.

Je ne suis plus Léa. Je suis une plaie ouverte, un cri silencieux, une prière adressée à un dieu cruel qui ne répondra jamais.

Et alors que je sens mon corps basculer une seconde fois, que l'abîme s'ouvre sous mes hanches prêtes à exploser, je réalise avec une clarté terrifiante que ce n'est pas de l'amour. C'est une addiction. Et je suis en manque.

Mes muscles se figent. Ma respiration s'arrête. Le monde bascule.

L'air manque. Mes poumons brûlent comme si j'avais couru des kilomètres dans un désert de cendres. Ma main, cette main qui ne m'obéit plus, s'acharne contre mon entrejambe avec une brutalité qui frise l'automutilation. Je ne me caresse pas ; je me labore. Je cherche à arracher de ma chair cette tension insupportable, ce besoin de lui qui me dévore de l'intérieur comme un acide.

Mes doigts, luisants, trempés de cette humeur visqueuse et chaude qui s'échappe de moi, s'enfoncent avec rage. Deux phalanges, puis trois, explorant ma propre profondeur avec une faim de louve. Je sens les parois de mon vagin se contracter violemment autour de mes propres doigts, les broyant presque, les réclamant comme s'ils étaient les siens. Mais ce ne sont pas les siens. Et cette vérité me transperce le cœur autant que ma main me déchire le sexe.

— Putain... murmure-je dans un souffle haché, ma voix n'étant plus qu'un

croassement méconnaissable.

Je fixe son regard sur l'écran, ce regard de papier glacé qui semble se moquer de ma détresse. Je veux qu'il voie ça. Je veux qu'il voie la trace de mes ongles sur mes cuisses, les rougeurs que je m'inflige, la manière dont ma hanche se soulève spasmodiquement pour chercher davantage de friction. Ma main gauche remonte, vient écraser mon sein, tordant le mamelon avec une force qui me fait gémir de douleur. C'est cette douleur qui me maintient en vie. C'est cette douleur qui donne un sens à ce plaisir monstrueux.

Le rythme s'accélère encore. Le claquement humide de ma chair contre ma paume devient le seul métronome de mon existence. Je suis un animal en cage, une bête en rut qui se fracasse contre les barreaux de sa propre solitude. La sueur perle sur mon front, coule entre mes seins, se mélange à la mouille qui tapisse mes doigts. Je sens l'odeur de mon propre corps, une odeur de musc, de sel et d'obsession, qui sature l'air confiné de la chambre.

— Viens... murmure-je, les yeux révulsés. Viens me détruire...

L'image sur l'ordinateur semble osciller. Dans mon délire, je l'imagine sortir du cadre, ses mains larges se refermant sur ma gorge pour étouffer mes cris, son sexe dur et impitoyable remplaçant mes doigts maladroits. Je sens sa haine, sa colère, sa manière de me posséder comme si je n'étais qu'un objet destiné à sa décharge. C'est ce que je veux. Je veux être son déversoir, son esclave, sa chose. Je veux qu'il me vide de cette agonie.

Le point de non-retour est franchi. Mon clitoris, gonflé à bloc, vibre sous la pression de mon pouce qui l'écrase sans pitié. La décharge arrive. Ce n'est pas une vague, c'est un tsunami. C'est un effondrement tectonique.

Mon dos se cambre si violemment que je manque de me briser les vertèbres. Mes

orteils se crispent, s'enfonçant dans les draps froissés. Le cri que je retenais s'échappe enfin, rauque, guttural, un son qui n'a plus rien d'humain. Je jouis. Je jouis avec une violence qui me donne la nausée.

Le premier spasme me traverse comme un courant électrique de mille volts. Mes parois vaginales se serrent sur le vide, expulsant des vagues de chaleur liquide qui inondent ma main. C'est une explosion de blanc, de rouge, de noir derrière mes paupières closes. Je ne sens plus mes membres. Je ne suis plus qu'un nerf à vif, exposé à vif, secoué par des secousses sismiques qui refusent de s'arrêter.

— Non... non... encore...

Je continue de bouger mes doigts, même si la sensibilité est devenue insupportable, même si chaque frottement me brûle comme un tison ardent. Je veux prolonger le supplice. Je veux rester dans cet état de décomposition extatique. Ma main s'agite avec frénésie, provoquant une nouvelle décharge, plus brève mais plus aiguë, qui me tire une plainte déchirante.

Puis, le silence.

Le monde retombe. Brutalement. La gravité reprend ses droits, m'écrasant sur le matelas. Mes doigts se retirent lentement, lourds, collants de mon propre foutre et de ma sueur. Je reste là, les jambes écartées, offerte au néant, la poitrine soulevée par des sanglots que je ne peux plus contenir.

La lumière bleue de l'ordinateur baigne ma peau nue d'un éclat cadavérique. Sur l'écran, il est toujours là. Immobile. Intouchable.

Je regarde ma main, cette main qui vient de me donner ce que je n'aurais jamais de lui. Elle me dégoûte. Elle me dégoûte autant que ce vide qui s'est réinstallé dans mon ventre, plus vaste et plus noir qu'avant. La jouissance n'a rien résolu. Elle n'a fait

qu'accentuer le manque. Elle a agi comme une dose de morphine sur une plaie béante : elle a endormi la douleur quelques secondes pour me laisser me réveiller dans une agonie plus vive encore.

Je ramène mes genoux contre ma poitrine, me recroquevillant en position fœtale. Le froid de la chambre me saisit. Je frissonne, mon corps encore parcouru de légers tremblements post-orgasmiques qui ressemblent à des spasmes d'agonie.

L'obsession ne se soigne pas par le plaisir solitaire. Elle s'y nourrit. Elle s'y engraisse.

Je ferme les yeux, mais son visage reste gravé sur mes rétines, brûlant comme une marque au fer rouge. Demain, je recommencerai. Demain, je ramperai encore vers cette image, mendiant une miette de sa présence dans l'obscurité de ma propre déchéance.

Je ne suis plus qu'une ombre. Son ombre. Et l'extase n'est que le nom que je donne à ma propre destruction.

Le chapitre se referme sur le clic sourd de l'ordinateur que j'éteins, me plongeant dans un noir total. Un noir qui me ressemble enfin.

# Chapitre 4

## Le Rituel du Soir

Vingt-deux heures quarante-sept. Le chiffre s'affiche en blanc, cruel et précis, sur le coin supérieur de mon écran de MacBook. Ma chambre n'est plus qu'une extension de ma propre angoisse, un cube de béton et de plâtre où l'air semble s'être raréfié au point de me brûler les poumons. Mes bouquins d'économétrie sont étalés sur le bureau, ouverts à des pages que je ne lis plus depuis des heures. Les graphiques, les courbes de croissance, les statistiques... Tout ça me semble d'une futilité obscène. Comment peut-on s'intéresser au PIB d'une nation quand on a le ventre qui se tord comme si on avait avalé du verre pilé ?

Je suis assise sur ma chaise de bureau, les jambes repliées contre ma poitrine, mon vieux sweat à capuche trop grand me servant de linceul. Mes mains tremblent. C'est un léger spasme, une vibration qui part du bout de mes doigts et remonte jusqu'à mes épaules. C'est le manque.

Je fixe mon iPhone, posé à plat sur le bois froid du bureau. L'écran est noir. Éteint. Mort. Mais je sais qu'il va s'allumer. C'est le rituel. C'est la messe noire de Thomas, mon professeur, mon bourreau, mon dealer d'images. Dans quelques minutes, le signal AirDrop va déchirer le silence. Un inconnu — qui ne l'est plus pour mes sens — va forcer la porte de mon intimité numérique.

C'est devenu ma drogue. Ma dose quotidienne de déchéance. Je sais que je devrais éteindre ce putain de téléphone, supprimer l'AirDrop, bloquer tout accès. Mais je ne peux pas. Je suis une junkie de sa peau, de ses muscles, de cette autorité qu'il dégage en amphi et qu'il déconstruit avec une brutalité méthodique chaque soir, pixel après pixel.

Soudain, la vibration. Un bourdonnement sec contre le bureau.

Mon cœur rate un battement, puis s'emballe, martelant ma poitrine avec une violence qui me donne la nausée. Je ne le prends pas tout de suite. Je le laisse vibrer encore une fois. Je savoure cette seconde d'agonie pure, cette attente insupportable où le désir se confond avec la peur. Mon entrejambe me lance déjà. Une chaleur sourde, lancinante, qui irradie depuis mon clitoris jusqu'à la racine de mes cuisses. Je suis déjà trempée. Je le sens, cette humidité poisseuse qui colle à mon coton, cette preuve biologique de ma propre trahison.

Je finis par saisir l'appareil. Mes doigts glissent sur la vitre.

\*« iPhone de Thomas souhaite partager une photo. »\*

Accepter. Toujours accepter.

L'image s'affiche. En plein écran. Pas de visage, jamais de visage. C'est sa signature. Mais je reconnais chaque détail de ce corps que je scrute en cours, caché derrière mes lunettes et mes notes de philo. Aujourd'hui, la photo est plus brute. Plus proche. C'est un plan serré sur son torse, sa main droite posée sur sa ceinture de cuir noir qu'il vient de défaire. On voit le grain de sa peau, cette pilosité sombre et fine qui descend en une ligne érotique vers l'abîme de son pantalon de costume gris anthracite. On devine la tension de ses abdominaux, le relief de ses veines sur ses avant-bras de prédateur.

Ses doigts... de longs doigts de pianiste ou de chirurgien, ceux-là mêmes qui tournent les pages de Platon avec une grâce feinte, sont ici crispés sur le cuir, prêts à tout arracher.

Un gémissement s'échappe de ma gorge, un son animal que je ne reconnais pas. C'est un mélange de sanglot et de désir pur. Je zoome. Je veux voir les détails. Je veux voir

la sueur qui perle sur sa peau mate, je veux imaginer l'odeur de son corps — ce mélange de tabac froid, de papier ancien et de cette sueur mâle, âcre et entêtante, qui doit imprégner son bureau en chêne.

Je lâche mon téléphone sur mes genoux et je ferme les yeux une seconde. L'image reste imprimée sur mes paupières. Je le vois, dans son appartement, sans doute aussi sombre que le mien, en train de prendre ce cliché pour me détruire. Il sait que je regarde. Il sait que je l'attends. Il utilise la philosophie pour m'élever l'esprit le jour, et ces photos pour me ramener à l'état de chienne la nuit.

Ma main descend, presque malgré moi. C'est un automatisme. Mes doigts se glissent sous le bandeau de mon short de nuit. Le contact de ma propre peau me fait l'effet d'une décharge électrique. Je suis brûlante. Je suis une plaie ouverte.

Je frotte mes doigts contre mon tissu, sentant la résistance de la matière, avant de plonger plus bas, là où tout n'est plus que chaos et fluides. Je suis déjà tellement lubrifiée que mes doigts glissent sans effort. Je me trouve, je me touche, et c'est comme si c'était lui qui me pénétrait du regard à travers l'écran.

« Putain... » je souffle dans l'obscurité.

Ma voix est rauque, brisée. Je ne suis plus Léa, l'étudiante brillante qui prépare son Master. Je suis un réceptacle. Je suis une addiction incarnée. Je commence à bouger, un rythme lent, tortueux, tandis que mes yeux se rouvrent pour dévorer à nouveau l'image. Je fixe cette main sur sa ceinture. Je l'imagine se serrer autour de mon cou, m'obligeant à lever les yeux vers lui pendant qu'il me dicte des vérités métaphysiques entre deux coups de reins.

L'anonymat de l'AirDrop est un crime. C'est le viol de mon esprit par la technologie. Et j'en redemande. Chaque mouvement de mes doigts est une ponctuation à son silence. Je sens mon bassin se soulever légèrement de la chaise, cherchant une

pression plus forte, une douleur qui viendrait valider ce plaisir interdit. Je veux que ça fasse mal. Je veux que cette obsession me marque physiquement.

Je ne suis qu'au début de ma descente. Le rituel vient de commencer, et je sais déjà que cette nuit, comme toutes les autres, je ne dormirai pas. Je vais m'épuiser sur cette image jusqu'à ce que mes muscles lâchent, jusqu'à ce que mon sexe soit irrité à vif, jusqu'à ce que le souvenir de sa voix en amphi se mélange aux râles de mon propre plaisir solitaire.

Je prends mon téléphone, je le porte à mes lèvres, et j'embrasse l'écran froid à l'endroit exact où sa peau est exposée. Le contraste entre le froid du verre et la chaleur de ma bouche me donne un frisson de dégoût et d'extase.

Je suis perdue. Et le pire, c'est que je n'ai jamais eu autant l'impression d'exister.

Le froid du verre contre mes lèvres n'est qu'un substitut dérisoire, une insulte à la fournaise qui dévaste mon ventre. Je retire le téléphone, une trace de buée marquant l'endroit où ma bouche a scellé mon allégeance. Je regarde l'écran, mes yeux embués de larmes de frustration. Sur la photo, l'ombre portée de sa main sur son torse semble m'appeler, une invitation silencieuse à me perdre davantage.

Je glisse une main sous l'élastique de mon short de coton gris, celui que je porte pour réviser, celui qui est désormais bien trop étroit, bien trop lourd d'une humidité qui me fait honte. Mes doigts rencontrent immédiatement la preuve de ma déchéance. Je suis trempée. Une substance visqueuse et chaude nappe mes phalanges alors que je pénètre le pli de mon aine. Je gémiss, un son rauque qui se brise contre les murs de ma chambre d'étudiante, là où s'entassent des manuels de droit constitutionnel qui ne me servent plus à rien. À quoi bon connaître les lois des hommes quand je suis asservie par la loi de mon propre corps ?

Je ferme les yeux, mais l'image reste gravée sur mes rétines, brûlante. Je commence à

masser ma fente, lentement d'abord, avec une cruauté délibérée. Je veux sentir chaque millimètre de ma chair se révolter. Mon clitoris est un point de douleur pure, gonflé, battant au rythme de mon cœur affolé. Je le pince entre mon pouce et mon index, une décharge électrique remonte jusqu'à ma nuque, me forçant à cambrer le dos. Ma chaise gémit sous mon poids, un écho mécanique à mon propre supplice.

« S'il te plaît... » je murmure, le souffle court.

C'est alors que le téléphone vibre dans ma main gauche. Le choc me fait sursauter, manquant de me faire tomber. Une nouvelle notification. Mon cœur rate un battement, puis s'emballe comme une bête traquée.

\*« Je sais que tu me regardes, Léa. Montre-moi à quel point tu as besoin de moi. »\*

Le message s'affiche en haut de l'écran, barrant son torse nu d'une injonction impitoyable. Il sait. L'idée qu'il puisse m'imaginer, là, à moitié nue sur ma chaise, les doigts souillés par mon propre désir, déclenche une vague de chaleur si violente que j'ai l'impression que mes poumons vont brûler. Ce n'est plus seulement une obsession, c'est un viol de mon intimité par la technologie, et j'en redemande comme une toxico en manque de sa dose.

Je lâche le téléphone sur le bureau, face vers le haut, pour continuer à voir ses mots, son image, tout en écartant mes jambes au maximum. Je ne me cache plus. Je remonte mon short, exposant ma vulve rougie, luisante sous la lumière crue de ma lampe d'architecte. Mes doigts s'activent avec une frénésie nouvelle. Je ne caresse plus, je laboure. Je veux que ça saigne presque. Je veux que la friction efface la distance entre lui et moi.

Je plonge deux doigts à l'intérieur de moi. C'est étroit, brûlant, saturé de fluides. Le son que cela produit — ce bruit de succion, de chair contre chair — est la musique la plus obscène et la plus magnifique que j'aie jamais entendue. Je me doigte avec une

violence qui me terrifie, imaginant que c'est lui qui me prend, qu'il a forcé la porte de ma chambre et qu'il m'utilise comme l'objet qu'il a décidé que je serais.

« Dis-le... Dis-moi ce que je suis... » je halète, la tête jetée en arrière, mes yeux fixant le plafond sombre.

Mes doigts s'enfoncent plus profondément, cherchant le col de mon utérus, cherchant à toucher l'âme de cette obsession. Ma main libre attrape mon sein droit, pétrissant la chair avec une force qui laissera des marques demain. Mes tétons sont des pointes de diamant, sensibles au moindre souffle d'air. Je me griffe, je m'explore, je me perds.

Soudain, je sens une montée, une pression insoutenable à la base de mon ventre. Ce n'est pas encore l'orgasme, c'est quelque chose de plus sombre, de plus lourd. Une tension qui demande à être libérée par une humiliation plus grande encore.

Je reprends le téléphone, mes doigts mouillés laissant des traînées de cyprine sur l'écran tactile. Mes mains tremblent tellement que j'ai du mal à déverrouiller l'appareil. Je tape, les lettres se mélangeant, mes larmes brouillant ma vision.

\*« Je suis à genoux. Je me touche en pensant à ta voix. Je suis dégoûtante, je n'en peux plus. Envoie-moi encore... je t'en supplie, ne t'arrête pas. »\*

J'envoie le message. Le "vu" apparaît presque instantanément. Le silence qui suit est une torture. Le temps s'étire, chaque seconde est une éternité de vide. Je continue de me triturer, le rythme de ma main s'accélégrant jusqu'à devenir flou. Je suis au bord du précipice, mes muscles se contractent, mes orteils se recroquevillent contre le parquet froid.

Puis, l'icône de saisie apparaît. Trois petits points qui dansent, se moquant de mon agonie.

Mon bassin se soulève convulsivement. Je sens le jus couler le long de mes cuisses, une preuve de ma soumission totale. Je ne suis plus Léa, l'étudiante brillante. Je ne suis qu'une fente ouverte, une attente, un cri étouffé par le poids d'un secret trop lourd pour moi.

Le téléphone vibre à nouveau. Cette fois, ce n'est pas une photo. C'est une vidéo.

Mes doigts s'arrêtent net, suspendus dans mon propre sexe, alors que mon pouce survole l'icône "Play". Le silence de la chambre est soudain assourdissant, rompu seulement par le sifflement de ma respiration erratique. Je sais que si je lance cette vidéo, il n'y aura plus de retour en arrière. La frontière entre le fantasme et la réalité sera définitivement abolie.

Je lèche mes lèvres salées, le goût de ma propre excitation sur ma langue, et j'appuie sur lecture.

Le premier son qui s'échappe du haut-parleur est un souffle. Un râle bas, caverneux, qui semble vibrer jusque dans la moelle de mes os. Puis, l'image se stabilise. Ce n'est pas son visage. C'est son torse, nu, la peau luisante sous une lumière crue, et ses mains. Ces mains larges, aux veines saillantes, qui se posent sur son propre sexe, l'empoignant avec une brutalité qui me fait gémir d'effroi et d'envie.

« Regarde-moi, Léa. »

Sa voix. C'est la première fois que je l'entends. Elle est plus sombre que je ne l'avais imaginée, chargée d'une autorité qui réduit mes années d'études et mon vernis de jeune femme civilisée en cendres. Je suis prostrée sur mon parquet, les jambes écartées au maximum, mes doigts toujours enfoncés dans ma propre chair, pétris par ma propre cyprine qui colle et qui luit.

« Je sais que tu es trempée. Je sais que tu as mal tellement tu me veux. »

Je ne peux pas détourner les yeux. À l'écran, il commence à se masturber, un mouvement lent, ascendant, presque sadique. Je vois le gland pourpre poindre, la goutte de désir qui perle à son sommet. Ma respiration devient un sifflement erratique. Je retire mes doigts de mon sexe dans un bruit de succion humide, obscène dans le silence de ma chambre, et je les porte à ma bouche. Je les suce avec une avidité animale, goûtant le sel, l'acide, le musc de mon excitation. Je veux être lui. Je veux qu'il soit moi. Je veux qu'il m'étouffe.

« Touche-toi. Maintenant. Montre-moi comme tu es une petite traînée avide. »

L'insulte me fouette plus sûrement qu'une main sur mes fesses. Un sanglot de soumission m'échappe. Mes mains redescendent, fébriles. Je ne suis plus dans la caresse, je suis dans la faim. Ma main droite s'abat sur mon clitoris, le triturant avec une force qui frise la douleur, tandis que ma main gauche écarte mes lèvres, exposant ma fente béante à la lumière bleutée du téléphone.

Je suis une plaie ouverte.

Je vois ses doigts à lui s'accélérer sur la vidéo. Le rythme devient frénétique. Je l'imites. Je m'enfonce trois doigts d'un coup, cherchant à atteindre mon col, cherchant à combler ce vide abyssal qu'il a creusé en moi. Je sens mes parois se contracter, enserrer mes phalanges comme si elles voulaient les broyer. C'est trop. C'est trop bon. C'est insoutenable.

« Regarde comme tu coules, Léa. Tu inondes le sol. C'est à moi, tout ça. »

Je lève le bassin, mon dos s'arquait jusqu'à craquer. La sueur perle sur mon front, coule entre mes seins, se mélange à l'humidité de mon sexe. Je me vois dans le reflet de l'écran éteint de mon ordinateur, un spectre déheillé, les yeux révulsés, les lèvres tordues par un plaisir qui ressemble à une agonie. Je n'ai plus aucune dignité. Je ne

suis qu'une bête en rut, une esclave de ces trois petits points, de ce signal Wi-Fi qui dicte ma vie.

Le rythme de la vidéo s'emballe. Il grogne. C'est un son de prédateur sur le point de tuer.

« Maintenant, Léa ! Donne-moi tout ! »

Le cri part de mes entrailles. Un hurlement sourd que j'étouffe contre mon propre bras pour ne pas réveiller les voisins. L'orgasme me percute comme un train à grande vitesse. C'est une explosion de blanc, une décharge électrique qui me paralyse les membres. Mon sexe se contracte violemment, expulsant des jets de fluides qui s'écrasent sur mes cuisses et sur le bois froid du parquet. Je sens la chaleur de ma propre jouissance m'inonder, tandis que sur l'écran, je le vois se libérer, son foutre éclaboussant ses doigts, sa peau, dans une profusion de nacre liquide.

Je m'effondre sur le côté, le souffle court, le corps secoué de spasmes résiduels. Mes doigts sont toujours à l'intérieur de moi, baignant dans la lave de mon plaisir. Les larmes montent, enfin. Des larmes de honte, de soulagement, de terreur. Je regarde la vidéo qui tourne en boucle, l'image finale de sa main souillée.

Je suis détruite.

L'étudiante brillante est morte ce soir, noyée dans son propre jus, sur le sol d'une chambre d'étudiante qui sent désormais le sexe et la défaite. Je sais que demain, je ne pourrai pas me concentrer sur mes partiels. Je ne verrai que ces mains. Je n'entendrai que cette voix.

La vidéo s'arrête. L'écran devient noir.

Une dernière notification apparaît. Un simple texte, qui me cloue au sol plus sûrement que n'importe quelle étreinte :

\*« À demain, Léa. Ne lave pas le parquet. Je veux sentir ton odeur quand je viendrai.  
»\*

Le téléphone glisse de mes mains tremblantes. Le silence revient, lourd, oppressant. Je reste là, nue et souillée, dans l'obscurité de ma chambre, sachant que le rituel ne fait que commencer. Le piège s'est refermé. Et le pire, c'est que je n'ai jamais eu autant hâte de mourir à nouveau entre ses mains.

# Chapitre 5

## Fantôme de Chair

Le parquet colle encore.

Je n'ai pas passé la serpillière. Ses mots, gravés sur l'écran de mon téléphone comme une sentence de mort ou une promesse de renaissance, m'ont paralysée. \*« Ne lave pas le parquet. Je veux sentir ton odeur quand je viendrai. »\* Alors, je suis restée là, prostrée dans le sillage de ma propre débauche. L'air de ma petite chambre d'étudiante est saturé, une atmosphère lourde, poisseuse, chargée d'une humidité qui ne vient pas de la pluie battante contre la vitre, mais de moi. De ce que j'ai fait. De ce qu'il m'a forcée à devenir.

Le matin s'est levé comme une insulte. Une lumière grise, froide, qui découpe sans pitié les taches blanchâtres séchées sur le bois sombre, là où j'ai défailli en regardant sa main se souiller pour moi. Je me sens comme une charogne. Une charogne affamée.

Enfiler mon jean est un supplice. Le denim brut frotte contre ma peau devenue hyper-sensible. Chaque mouvement réveille le souvenir de la brûlure, de cette électricité qui a traversé mes cuisses hier soir. Ma culotte de coton me semble déjà trop étroite, trop présente. Je suis trempée avant même d'avoir franchi le seuil de ma porte. C'est une agonie lente, une érosion de ma dignité millimètre par millimètre.

Le campus.

C'est un labyrinthe de béton et de visages sans âme. D'ordinaire, je marche vite, les yeux fixés sur mes notes de micro-économie, l'esprit verrouillé. Mais aujourd'hui, le

monde a changé de texture. Je ne vois plus des étudiants, je vois des corps. Je cherche des mains.

C'est devenu une obsession, une paranoïa qui me tord les boyaux. Je fixe les poignets des garçons qui croisent mon chemin. Sont-ils assez larges ? Cette veine qui bat sur son avant-bras, est-ce la même que celle de la vidéo ? Je regarde les doigts qui tiennent des gobelets de café, des stylos, des smartphones. Je cherche cette puissance brute, cette façon d'empoigner la chair qui m'a fait hurler en silence derrière mon écran.

« Salut Léa, tu viens en cours ? »

La voix de Marc, un camarade de promo, me fait sursauter violemment. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Je le regarde, terrifiée. Je regarde ses mains. Elles sont fines, presque enfantines. Ce n'est pas lui. Ce ne peut pas être lui. L'idée même me donne envie de vomir.

« Oui... j'arrive », je bafouille, ma voix n'étant qu'un souffle éraillé.

Je m'engouffre dans le bâtiment B, le cœur de la Faculté de Philosophie. L'odeur ici est différente. Elle sent le vieux papier, la poussière et l'intellect stérile. C'est le domaine de Thomas. Le professeur que tout le monde admire, celui dont la beauté sculpturale semble être une erreur de la nature au milieu de ces couloirs gris.

Le couloir est bondé. La tension monte, une pression atmosphérique qui m'écrase les poumons. Chaque homme que je frôle est un suspect. Chaque frottement d'épaule dans la foule envoie une décharge dans mon bas-ventre. Je me sens marquée au fer rouge. J'ai l'impression que mon odeur me trahit, que ce parfum de sexe froid et de désir inassouvi émane de mes pores et hurle à la face du monde ce que je suis : une proie qui attend son bourreau.

Je m'adosse au mur froid, près de l'amphi 4. Mes mains tremblent si fort que je dois les fourrer dans mes poches. Ma respiration est courte, saccadée. Je ferme les yeux une seconde, et je revois l'image finale de la vidéo. Cette semence qui coulait entre ses doigts longs, élégants, monstrueux.

Soudain, le silence se fait autour de moi. Une présence. Ce n'est pas le bruit de la foule qui s'apaise, c'est une onde de choc. Une chaleur soudaine, localisée, juste derrière moi.

Je n'ose pas me retourner. Je sens l'ombre qui s'allonge sur le sol devant mes pieds. Une ombre immense, autoritaire. Une odeur de cèdre, de tabac froid et de quelque chose de plus sauvage, de plus animal, me prend à la gorge. Mon sexe se contracte violemment, une pulsation douloureuse qui me fait gémir malgré moi.

— Vous semblez ailleurs, Mademoiselle...

Cette voix. Grave. Veloutée comme du bourbon, mais tranchante comme un scalpel. C'est la voix de la vidéo. Je la reconnaîtrais entre mille. Elle a hanté mes cauchemars et mes orgasmes solitaires toute la nuit.

Je me retourne lentement, le dos collé au béton, les jambes prêtes à se dérober. Thomas est là. À moins de trente centimètres. Il est en costume sombre, impeccable, mais ses yeux... ses yeux ne sont pas ceux d'un professeur. Ce sont des abîmes de perversité et d'intelligence. Il me surplombe de toute sa stature, sa plastique de marbre vibrant d'une tension contenue.

Il baisse les yeux vers mes lèvres, puis vers mon cou, là où une veine bat la chamade. Un sourire imperceptible étire ses lèvres. Un sourire de prédateur qui a déjà goûté au sang.

— Vos yeux sont rougis, Léa, murmure-t-il, s'approchant encore. Vous n'avez pas

dormi ? Ou est-ce le poids de certains... secrets ?

Il pose sa main sur le mur, juste au-dessus de mon épaule. Je fixe cette main. Ses doigts longs. Ses jointures saillantes. C'est elle. Je le sais. Mon souffle se bloque dans ma gorge. Je sens la chaleur qui émane de son corps, une fournaise qui m'aspire. La brutalité de son désir est palpable, elle vibre dans l'air entre nous comme un fil électrique dénudé.

— Je... je n'ai pas pu, j'articule, les yeux noyés de larmes de honte.

Il incline la tête, ses cheveux sombres effleurant presque mon front. Son souffle chaud s'écrase sur mon oreille, me faisant frissonner de la tête aux pieds.

— Bien. L'insomnie est le prix de la connaissance. Mais vous tremblez. Est-ce la peur, ou le manque ?

Il ne me touche pas encore, mais la menace de son contact est pire qu'une caresse. Je sens mon corps se liquéfier. Ma culotte est maintenant une éponge de désir, lourde, insupportable. Je veux qu'il m'arrache de ce couloir, qu'il m'emmène dans un endroit sombre et qu'il finisse ce qu'il a commencé numériquement. Je veux sentir cette main sur ma peau, pas derrière un écran.

— Suivez-moi dans mon bureau, Léa, ordonne-t-il d'un ton sec, sans plus aucune trace de douceur. Votre dernier essai sur la morale de Kant mérite... un approfondissement tout particulier.

Il tourne les talons sans attendre ma réponse, certain de son pouvoir sur moi. Je reste là une seconde, chancelante, le cœur au bord de l'explosion. Le fantôme de chair est devenu réalité. Et je sais, en le suivant dans le dédale des couloirs, que je ne ressortirai pas de ce bureau intacte. Je ne suis plus une étudiante. Je suis une offrande.

Le clic du verrou derrière moi résonne comme un coup de fusil dans le silence étouffant de son bureau. Ce petit bruit métallique, sec, définitif, tranche le dernier lien qui me retenait encore au monde civilisé, celui des cours magistraux et des notes en marge. Ici, l'air est saturé d'une odeur de vieux cuir, de papier relié et de quelque chose de beaucoup plus sombre : l'effluve musqué de sa peau, cette signature virile qui m'avait hantée derrière mon écran et qui, maintenant, m'agresse les narines avec une violence délicate.

Il ne s'assoit pas derrière son immense bureau en acajou. Il le contourne lentement, ses chaussures de cuir crissant sur le parquet ciré. Chaque pas est une torture. Je reste plantée au milieu de la pièce, les bras ballants, les doigts tremblants. Ma culotte, trempée, colle désagréablement à l'intérieur de mes cuisses, une preuve d'infamie que je ne peux plus cacher. Je sens une goutte de mon propre désir couler lentement, traçant un chemin brûlant jusqu'au haut de mon bas, et je prie pour qu'il ne voie pas ma détresse. Ou plutôt, je prie pour qu'il la voie et qu'il m'en punisse.

— Posez votre sac, Léa, dit-il d'une voix de basse qui me fait vibrer jusque dans l'utérus.

J'obéis mécaniquement. Le sac glisse au sol dans un bruit sourd. Il s'arrête juste devant moi. Il est si près que je sens la chaleur qui émane de son corps. Il est immense. Son costume sombre est impeccablement coupé, mais je ne vois que la tension de ses épaules sous le tissu.

— Vous parliez de Kant, murmure-t-il en ancrant ses yeux d'acier dans les miens. « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir comme principe d'une législation universelle. » Dites-moi, petite impudente... Est-ce que ce que vous faisiez devant votre caméra l'autre soir est une loi universelle ? Ou était-ce juste le cri d'une chienne en chaleur qui cherchait son maître ?

Le mot « chienne » me frappe comme une giflette. Mon visage s'embrase, mais entre

mes jambes, c'est une inondation. Je baisse les yeux, incapable de soutenir son regard prédateur.

— Répondez-moi, ordonne-t-il en saisissant mon menton d'une main ferme pour me forcer à le regarder.

— Je... j'avais besoin de vous, j'étouffe. C'était pour vous. Tout était pour vous.

Un sourire cruel étire ses lèvres. Sans me lâcher, il fait glisser sa main libre le long de mon cou, ses doigts s'enfonçant dans ma chair tendre. C'est une main d'homme, puissante, calleuse à certains endroits, qui ne connaît pas la hésitation. Il descend lentement, déboutonnant le premier bouton de mon chemisier blanc, puis le deuxième. L'air frais du bureau frappe ma peau moite, faisant pointer mes tétons contre la dentelle fine de mon soutien-gorge.

— Vous tremblez, Léa. Est-ce la morale de Kant qui vous fait cet effet, ou est-ce l'idée de ce que je vais vous faire sur ce bureau ?

Il ne me laisse pas répondre. Sa main plonge brusquement sous ma jupe, remontant le long de mes collants en nylon. Je lâche un gémissement étranglé, mes genoux se dérobent. Il me rattrape par la taille, m'écrasant contre lui. Je sens la dureté de son sexe à travers son pantalon, une barre de fer qui me promet la destruction. Ses doigts atteignent enfin la soie détrempée de ma culotte.

— Mon Dieu... murmure-t-il, sa voix perdant soudain sa superbe pour devenir rauque, animale. Vous êtes une fontaine. Vous avez passé tout le cours à macérer dans votre propre jus en me regardant, n'est-ce pas ?

Il enfonce deux doigts d'un coup sec à travers le tissu fin, pénétrant l'intimité de mon corps avec une brutalité qui m'arrache un cri. Je jette ma tête en arrière, mes cheveux balayant les dossiers empilés. Il ne me caresse pas, il me laboure, ses doigts jouant

avec les plis de ma chair gorgée de sang, faisant claquer le liquide entre nous. L'odeur de mon propre désir, forte, entêtante, remplit l'espace entre nos corps.

— Regardez-moi, commande-t-il.

Je rouvre les yeux, embués de larmes de plaisir et de honte. Il retire ses doigts, ils sont brillants, couverts de mon lubrifiant naturel, filant dans la lumière tamisée de la lampe de bureau. Sans me quitter des yeux, il porte ses doigts à sa bouche et les lèche lentement, d'un geste d'une obscénité totale.

— Vous avez le goût de la soumission, Léa. Et de la luxure la plus pure.

Il me retourne brusquement, me plaquant le visage contre le bois froid de son bureau. Mes seins sont écrasés contre les feuilles de mon propre essai sur Kant. Le contraste entre le froid du meuble et la chaleur incendiaire de sa main qui remonte ma jupe me fait perdre tout contrôle.

— On va oublier la philosophie pour l'instant, gronde-t-il contre mon oreille, son souffle brûlant me donnant des frissons électriques. On va s'occuper de la pratique.

J'entends le bruit de sa ceinture qu'il déboucle, le froissement de sa braguette qu'on abaisse. Mon cœur cogne si fort dans ma poitrine que j'ai l'impression que mes côtes vont céder. Je sens ses mains massives écarter mes fesses, m'exposant totalement à sa vue, à son jugement, à sa faim. La fraîcheur de l'air sur mon sexe béant et mouillé est un supplice. Je suis une offrande, ouverte, offerte, et je n'ai jamais rien voulu de plus que d'être brisée par lui.

— S'il vous plaît... je supplie, la voix brisée par un sanglot. S'il vous plaît, possédez-moi.

— Pas encore, murmure-t-il d'un ton sadique en faisant glisser le bout de son sexe,

brûlant et pulsant, contre mon entrée sans y pénétrer. Je veux d'abord que vous sentiez chaque millimètre de votre déchéance. Je veux que vous sachiez exactement qui est votre propriétaire.

Il saisit une poignée de mes cheveux et tire ma tête en arrière, me forçant à cambrer le dos de façon douloureuse. Ses doigts se glissent à nouveau vers l'avant, trouvant mon clitoris gonflé, et il commence à le triturer avec une rudesse qui me fait voir des étoiles, tandis qu'il se frotte contre moi, me souillant de sa propre envie. Je suis un instrument entre ses mains, et il est prêt à jouer la symphonie la plus sombre de ma vie.

# Chapitre 6

## L'Eau et le Feu

L'air est devenu irrespirable. Le chlore me brûle les poumons, ou peut-être est-ce simplement l'oxygène qui refuse de descendre jusqu'à mes bronches alors que je le regarde s'extraire du bassin. L'eau ruisselle sur ses épaules, traçant des sillons brillants sur sa peau mate, dessinant chaque muscle, chaque cicatrice que je connais par cœur, que j'ai léchée, mordue, pleurée.

Elias.

Il ne m'a pas encore vue. Il secoue la tête, les gouttes s'éparpillent autour de lui comme des perles de cristal liquide. Puis, ses yeux se posent sur moi. Le choc est physique. C'est un coup de poing dans le plexus qui me laisse vacillante sur le carrelage trempé. Ses pupilles se dilatent instantanément. Le bleu de la piscine semble s'évaporer pour laisser place à un incendie.

Il avance vers moi. Lentement. Chaque pas est une sentence. Je devrais fuir, attraper ma serviette et courir vers les vestiaires, mais mes jambes sont du plomb fondu.

— Tu es là, murmure-t-il quand il n'est plus qu'à un mètre.

Sa voix est un grondement sourd qui fait vibrer les carreaux sous mes pieds nus. C'est la voix qui m'a susurré des horreurs et des merveilles pendant des nuits d'insomnie.

— Je ne savais pas que tu étais revenu, je réponds, et ma propre voix me dégoûte par sa fragilité.

Il réduit l'espace. L'odeur de sa peau, ce mélange de sel, de chlore et de ce musc animal qui n'appartient qu'à lui, m'envahit. C'est une agression sensorielle. Il est trempé, je suis sèche, et pourtant je me sens déjà noyée.

— Je ne suis pas revenu, j'ai juste arrêté de fuir, crache-t-il.

Il lève une main. Ses doigts sont froids, gorgés d'eau, lorsqu'ils effleurent ma joue. Le contraste avec la chaleur qui irradie de son corps est insupportable. Je tressaille, mon corps traître se cambrant vers lui malgré ma haine. Il attrape ma mâchoire, m'obligeant à soutenir son regard de prédateur affamé.

— Tu as l'air d'avoir vu un fantôme, me dit-il avec un sourire cruel qui ne touche pas ses yeux. Mais les fantômes ne bandent pas en te voyant dans ce maillot ridicule, n'est-ce pas ?

Mon souffle se bloque. Son regard descend sur ma poitrine, là où le tissu fin de mon maillot une pièce s'est tendu, révélant la trahison de mes tétons pointant sous l'effet du choc et de l'excitation. Je sens l'humidité monter entre mes cuisses, une marée basse, chaude et visqueuse, qui n'a rien à voir avec l'eau du bassin.

— Connard, je souffle.

Je tente de me dégager, mais il me saisit le poignet. Sa poigne est de fer. Il me tire vers lui, me collant contre son torse brûlant. Le choc thermique est un délice violent. Ses abdominaux sont durs comme du granit, son sexe, déjà fier sous le lycra fin de son boxer de bain, vient s'écraser contre mon bas-ventre.

— Dis-le encore, ordonne-t-il, son souffle s'engouffrant dans mon oreille. Dis-moi à quel point tu me détestes alors que tu es déjà en train de mouiller ton maillot rien qu'à l'idée que je te baise dans un coin sombre de ce putain de complexe.

Il ne me laisse pas répondre. Il me pousse en arrière, m'acculant contre le mur de carrelage froid derrière nous, à l'abri relatif d'un pilier massif. Le contact du dos contre la faïence glacée me fait pousser un gémissement que je tente d'étouffer. Il s'insinue entre mes jambes, son genou écartant mes cuisses avec une autorité brutale.

— Regarde-moi, exige-t-il.

Je lève les yeux. Sa main libre descend, sa paume s'appliquant fermement sur mon entrejambe à travers le tissu humide. Il appuie, juste là où ça fait mal, là où ça pulse. Je rejette la tête en arrière, mes doigts se griffant dans ses épaules mouillées.

— Tu sens ça ? grogne-t-il, son visage à quelques centimètres du mien. Ton corps se souvient de moi. Tes muscles se contractent pour m'aspirer. Tu es à moi, même quand tu me maudis.

Il fait bouger sa main, un mouvement circulaire, lent, calculé pour me détruire. Le frottement du tissu contre mon clitoris gonflé est une torture exquise. Je sens mes fluides s'échapper, glisser le long de mes lèvres intérieures, se mêlant à l'eau qui dégouline de son short.

— Elias, arrête... on est en public...

— Personne ne regarde, chuchote-t-il, sa voix se muant en un râle guttural. Et même s'ils regardaient, qu'est-ce que ça changerait ? Tu as toujours aimé qu'on te voie souffrir de plaisir.

Ses lèvres s'écrasent contre mon cou. Il ne m'embrasse pas, il me dévore. Ses dents pincent la peau fine au-dessus de ma clavicule, laissant une marque qui sera violette demain. Sa main descend plus bas, ses doigts s'immisçant sous l'élastique de mon maillot au niveau de l'échancrure.

Il pénètre la chaleur de mon intimité avec deux doigts, d'un coup sec. Le cri que je pousse est étouffé par sa bouche qui vient s'emparer de la mienne dans un baiser qui goûte le sel et le désespoir. Il est à l'intérieur de moi, profond, remuant déjà dans un rythme saccadé, animal. Je suis une fontaine. Je sens mes propres jus inonder ses doigts, lubrifier chaque va-et-vient qu'il inflige à ma chair affamée.

— Tu es si trempée, halète-t-il contre mes lèvres, son érection battant contre ma hanche comme un cœur autonome. On pourrait remplir la piscine avec ce que tu secrètes pour moi.

Il retire ses doigts pour les porter à sa bouche, ses yeux ne quittant jamais les miens alors qu'il les lèche avec une lenteur provocante. Puis, il saisit le haut de mon maillot et tire, libérant un de mes seins qui s'offre à l'air frais et à sa main avide. Il pétrit la chair avec une force qui devrait me faire mal, mais qui ne fait qu'accentuer le brasier dans mes entrailles.

Le monde autour de nous — les cris des enfants au loin, le sifflet du maître-nageur, le clapotis régulier — s'efface. Il n'y a plus que cette tension électrique, cette sueur qui perle sur son front et qui vient se mêler aux gouttes de chlore sur mon visage.

— Viens, murmure-t-il, sa main se glissant dans mes cheveux pour me tirer la tête en arrière. On ne va pas s'arrêter là. J'ai besoin de sentir tes parois m'écraser jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom.

Il me lâche brusquement, me laissant tremblante, le maillot de travers, le cœur au bord de l'explosion. Il recule d'un pas, ses yeux brûlant d'une promesse de destruction totale.

— Suis-moi. Ou reste là et crève de faim.

Il se retourne et se dirige vers la zone des douches individuelles, sa démarche féline et

assurée, sans même se retourner pour voir si je le suis. Il sait que je n'ai pas le choix. Il sait que le feu qu'il a allumé ne peut être éteint que par lui.

Je prends une inspiration saccadée, mes jambes flageolantes, et je m'élançai à sa suite, abandonnant toute dignité sur le carrelage mouillé.

L'écho de mes pas sur le carrelage trempé sonne comme un glas. Chaque battement de mon cœur résonne dans mes oreilles, sourd, lourd, tandis que l'odeur entêtante du chlore se mélange à celle, plus âcre, de ma propre peur. Ou de mon désir. Je ne sais plus faire la différence. Le couloir des douches est désert à cette heure, une enfilade de cabines étroites baignées d'une lumière crue, blafarde.

Au fond, une porte est restée entrouverte. De la vapeur s'en échappe en volutes paresseuses. Le bruit de l'eau qui frappe le sol est un martèlement régulier, hypnotique. Je m'arrête devant, la main tremblante posée sur le montant métallique. Je pousse.

Il est là.

Le jet d'eau brûlante s'écrase sur ses épaules larges, ruisselant le long de son dos musclé, dessinant chaque vertèbre, chaque sillon de sa peau tannée. Il ne se retourne pas tout de suite. Il sait que je regarde. Il sait que je détaille la cambrure de ses reins, la puissance de ses cuisses, l'eau qui perle sur ses fesses serrées. L'humidité de la pièce colle mes cheveux à mes tempes, mon maillot de bain me serre comme une seconde peau devenue trop étroite, étouffante.

— Ferme la porte, ordonne-t-il sans se retourner.

Le déclic du verrou est le signal de ma reddition. D'un geste brusque, il pivote. Ses yeux sont deux charbons ardents dans la buée. Il ne dit rien, il s'avance. La cabine est si petite que sa chaleur m'agresse instantanément. Il attrape les bretelles de mon

maillot et, d'un coup sec, sans une once de délicatesse, il les abaisse. Le tissu claque contre mes hanches. Mes seins sont offerts, pointant sous l'effet du froid résiduel et du choc.

— Tu trembles, murmure-t-il, sa voix vibrant contre ma gorge. C'est la peur ou l'envie ?

Il ne me laisse pas répondre. Ses mains, larges et calleuses, saisissent mes cuisses pour me soulever. Je pousse un cri sourd quand mon dos rencontre le carrelage glacé de la paroi. Le contraste est violent : le froid du mur derrière moi, la chaleur suffocante de son corps devant. Il écarte mes jambes avec ses genoux, s'insérant de force entre elles. Son érection, massive et impatiente, presse contre ma vulve à travers le tissu mouillé de ma culotte.

— Regarde-moi, exige-t-il en m'empoignant le menton.

Je plonge mes yeux dans les siens. Il y a une telle fureur en lui, un tel besoin de me briser pour mieux me posséder. Il déchire le reste de mon maillot d'un geste sauvage. Le lycra cède dans un bruit sinistre. Je suis nue sous lui, vulnérable, offerte à la douche qui nous inonde maintenant tous les deux. L'eau ruisselle dans ma bouche, sur mes seins, entre mes jambes.

Il ne prend pas le temps des préliminaires. Il n'y a plus de place pour la douceur dans ce chaos de vapeur et de rancœur. Il crache dans sa main, une main qu'il glisse entre nous pour lubrifier mon entrée déjà béante, inondée par mon propre désir et l'eau du jet. Ses doigts s'enfoncent en moi, deux, puis trois, explorant mes parois avec une brutalité qui m'arrache un sanglot. Je bascule la tête en arrière, frappant le carrelage, mes doigts griffant ses épaules trempées pour ne pas sombrer.

— Tu es tellement serrée... tu m'as attendu, hein ? Tu as crevé pour ça.

Il retire ses doigts brusquement, me laissant vide et haletante. Il dégage son sexe d'un geste sec, une barre de chair brûlante et pulsante qui semble défier la gravité. Il se positionne, ses muscles bandés au point de rompre. Sans un avertissement, il s'enfonce en moi d'un seul coup, profond, jusqu'à la garde.

Le cri qui s'échappe de ma gorge est étouffé par sa bouche qui s'écrase sur la mienne. Il me dévore, sa langue cherchant la mienne avec la même violence que son sexe déchire mon intimité. La douleur et le plaisir se mélangent dans une déflagration pure. Je sens mes parois s'étirer, se révolter, puis se soumettre à la cadence infernale qu'il impose.

Il ne fait pas l'amour. Il me laboure. Chaque coup de boutoir me soulève contre le mur, ses mains agrippant mes fesses pour m'empaler plus profondément encore. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent se mêle au fracas de l'eau. C'est animal, organique. L'odeur du sexe monte, lourde, musquée, masquant enfin celle du chlore.

— Plus vite... murmure-je contre son cou, mes larmes se confondant avec les gouttes de la douche. S'il te plaît... détruis-moi.

Il grogne, un son primitif, et accélère encore. Sa peau glisse contre la mienne, lubrifiée par la sueur et l'eau. Je sens mon bassin s'ouvrir, mon corps entier devenir un réceptacle pour sa rage. Ma vue se brouille. Le plaisir monte, insoutenable, une torsion électrique qui part de mon ventre et irradie jusqu'à mes orteils.

— Je vais... je vais...

Il ne me laisse pas finir. Il lâche mes hanches pour enserrer mon cou, pas pour m'étouffer, mais pour ancrer ma réalité à la sienne. Ses yeux sont fixes, dilatés. Il donne trois derniers coups d'une violence inouïe, cherchant mon col, cherchant à marquer son territoire au plus profond de mes entrailles.

L'orgasme m'emporte dans un spasme violent. Mes muscles vaginaux se contractent frénétiquement autour de lui, le broyant, l'appelant. Il lâche un rugissement sourd et je sens le jet brûlant de sa semence m'envahir, vague après vague, remplissant mon vide de son trop-plein. Il se vide en moi avec une sorte de désespoir, le corps secoué de tremblements incontrôlables.

Nous restons là, soudés, haletants sous l'eau qui continue de couler, indifférente. Ma tête retombe sur son épaule. Je sens son cœur cogner contre ma poitrine, un tambour de guerre qui s'apaise lentement. Le silence retombe sur la cabine, seulement troublé par nos respirations saccadées.

Il finit par se retirer, lentement, un glissement humide qui me laisse une sensation de vide insupportable. Le liquide séminal, mêlé à l'eau, coule le long de mes cuisses. Il me repose au sol, ses mains s'attardant une seconde sur mes bras avant de se détacher.

Il ne me regarde plus. Il rajuste son short, ses traits ayant retrouvé leur masque de marbre. La chaleur a disparu. Il reste l'eau, le froid du carrelage, et cette douleur sourde au fond de moi qui me rappelle que ce n'était qu'une trêve, pas une paix.

— Va te rhabiller, dit-il d'une voix blanche, sans un regard. Ne me suis pas dehors.

Il sort de la cabine sans se retourner, me laissant seule dans la vapeur d'eau qui commence à se dissiper. Je me laisse glisser contre le mur, les jambes en coton, le sexe douloureux et le cœur en miettes. Le feu s'est éteint, mais les cendres brûlent encore.

Le chapitre se referme sur le bruit de ses pas qui s'éloignent, et le clapotis de l'eau qui emporte mon sanglot vers les égouts de la ville.

# Chapitre 7

## Le Masque Tombe

La brûlure est mon seul repère. Elle niche entre mes cuisses, là où la peau est la plus fine, là où ses doigts ont laissé des traces que je devine déjà violacées. En marchant vers l'amphithéâtre, je sens chaque frottement de mon jean contre mes lèvres gonflées. C'est une torture délicieuse, un rappel constant de l'eau brûlante, de la vapeur et de la manière dont il m'a brisée contre le carrelage froid.

Le liquide séminal a séché, laissant une sensation de parchemin sur ma peau que je n'ai pas eu le courage de laver totalement. Je voulais garder son odeur. Je voulais que ce relent de musc et de sueur m'étouffe jusqu'à la nausée. Dans les couloirs aseptisés de la fac, je me sens comme une intruse, une bête traquée camouflée sous une veste en laine trop grande. Les autres étudiants me frôlent, rient, discutent de partiels et de soirées, tandis que je porte en moi le poids d'un séisme.

Je pousse la porte lourde de la salle C-12. L'air y est plus frais, saturé de l'odeur de la craie et du vieux papier. Je cherche une place au fond, comme toujours, pour m'effacer, pour disparaître dans les ombres de mon propre désir. Mais aujourd'hui, mes jambes flanchent avant même que je n'atteigne les gradins.

Il est là.

Il est debout derrière le pupitre en chêne, ajustant ses lunettes, le regard plongé dans un tas de copies. Ma gorge se serre si violemment que j'en ai le vertige. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas lui. L'homme de l'AirDrop, l'ombre sans visage qui m'a possédée avec une sauvagerie de prédateur, l'homme dont j'ai bu les silences et les ordres... c'est Thomas. Monsieur Vauquelin. Mon professeur de Philosophie Politique.

Le choc est une décharge électrique qui me foudroie les entrailles. Mon sexe, encore endolori, pulse brusquement. Une goutte de son souvenir s'écoule lentement, une traînée d'humidité chaude qui me rappelle ma soumission d'il y a à peine une heure. Je reste pétrifiée au milieu de l'allée, incapable de bouger, tandis que le brouhaha de la classe s'estompe pour ne laisser place qu'au battement sourd de mon sang dans mes tempes.

Il lève les yeux.

Son regard, ce gris d'orage que j'ai vu s'assombrir de plaisir lorsqu'il m'enfonçait contre le mur, se pose sur moi. Pendant une seconde, une éternité, le masque de marbre du professeur vacille. Ses narines frémissent imperceptiblement. Je sais qu'il sent l'odeur. L'odeur de mon excitation, l'odeur de son propre foutre qui s'évapore de mon corps sous l'effet de la chaleur de la pièce.

— Mademoiselle... ? commence-t-il, sa voix est un râle discipliné, mais je perçois la vibration, celle-là même qui m'ordonnait de me taire lorsqu'il me prenait par-derrière.

— Léa, je souffle, ma voix n'étant qu'un murmure brisé.

— Veuillez vous asseoir, Léa. Nous avons beaucoup à voir aujourd'hui.

Je m'exécute, les mouvements saccadés, m'installant au troisième rang, pile dans son axe. Je ne peux pas me cacher. Je ne veux plus. Je sens mes tétons durcir contre la dentelle de mon soutien-gorge rien qu'à voir ses mains — ces mains qui m'ont agrippée par les cheveux, qui ont écarté mes fesses avec une telle brutalité — manipuler avec une précision chirurgicale son stylo-plume.

Le cours commence. Mais ce n'est pas un cours. C'est un interrogatoire. C'est un prolongement de notre joute charnelle dans le domaine de l'esprit.

— Le désir, commence-t-il en arpentant l'estrade avec une élégance animale, n'est pas une simple inclination. C'est une pathologie de la volonté. Platon nous dit que l'homme est une outre percée, condamné à chercher un remplissage qui ne vient jamais.

Il s'arrête juste devant moi. Il s'appuie sur le bureau, les muscles de ses avant-bras bandés sous la chemise blanche dont il a retroussé les manches. Je vois les veines saillantes sur ses mains. Je me rappelle leur force. Je me rappelle comment elles ont enserré ma gorge pour m'empêcher de crier mon plaisir.

— Qu'en pensez-vous, Mademoiselle ? Est-ce que le désir est une quête de plénitude, ou une recherche délibérée de la douleur pour se sentir exister ?

Ses yeux sont deux puits de luxure froide. Il me défie de craquer, de hurler la vérité devant les soixante autres étudiants qui ne voient en lui qu'un brillant intellectuel. Je sens une bouffée de chaleur monter de mon bas-ventre, une moiteur qui se répand, m'inonde. Je serre les cuisses, essayant de contenir l'impulsion de me toucher là, tout de suite, sous la table.

— Je pense, articulé-je en soutenant son regard, que le désir est une forme de vérité brutale. Il n'y a pas de morale dans le besoin d'être... envahie. Ce n'est pas une question de plénitude, Monsieur. C'est une question de destruction.

Un silence de plomb tombe sur l'amphithéâtre. Thomas ne cille pas. Un muscle tressaille dans sa mâchoire. Il pose ses deux mains à plat sur le bureau, se penchant vers moi. Je peux presque sentir la chaleur de son corps, ce rayonnement sauvage qui m'a électrisée dans la douche.

— La destruction, répète-t-il d'une voix sourde, presque inaudible pour les autres. Une perspective intéressante. La volonté de s'anéantir dans l'autre pour ne plus avoir à

porter le poids de sa propre solitude.

Il se redresse brusquement, ses yeux jetant des éclairs.

— Mais la destruction laisse des débris, Léa. Et certains débris sont tranchants. Ils peuvent vous vider de votre sang bien après que l'acte soit consommé.

Il se détourne pour écrire un mot sur le tableau noir : \*TRANSGRESSION\*. La craie crisse, un bruit strident qui me fait frissonner jusqu'à l'os. Je regarde son dos, la ligne droite de sa colonne vertébrale, l'épaisseur de ses épaules. Je veux qu'il me reprenne. Ici. Maintenant. Sur ce bureau, devant tout le monde, pour que l'opprobre termine ce que le plaisir a commencé.

Je baisse les yeux sur mon cahier, mais mes mains tremblent trop pour écrire. Une tache sombre apparaît sur ma cuisse, à travers le tissu de mon jean. Je transpire. Je coule. L'odeur du sexe et du savoir se mélangent dans une alchimie écœurante et sublime. Le masque est tombé, oui. Mais ce qui se cache dessous est bien plus terrifiant que l'anonymat d'un écran. C'est un homme qui me connaît par l'intérieur, qui a goûté à mes larmes et à mon humidité, et qui s'apprête à transformer ma vie en un champ de ruines philosophiques.

La craie s'écrase sous ses doigts, un fragment blanc tombe au sol et roule vers moi, s'arrêtant à quelques centimètres de mes bottines. Thomas se retourne. Ce n'est plus l'homme qui me murmurait des obscénités dans l'obscurité de cet appartement feutré, c'est le prédateur académique, celui qui détient le pouvoir de me briser ou de m'élever. Son regard balaie la salle, mais je sens l'impact lorsqu'il se pose sur moi. C'est un poids physique. Une brûlure.

— La transgression, commence-t-il d'une voix trop calme, trop grave, n'est pas la simple désobéissance. C'est le moment où l'on accepte de se perdre pour découvrir ce qui palpite sous l'armure de la morale.

Il commence à marcher entre les rangées. Le craquement de ses semelles sur le vieux parquet résonne comme des coups de feu dans ma poitrine. Je sens l'humidité entre mes jambes se répandre, une traînée de chaleur poisseuse qui me rappelle chaque seconde ce qu'il m'a fait. Ce qu'il a fait à ma bouche, à mes hanches, à mon âme.

Il arrive à ma hauteur. Il ne s'arrête pas, mais sa main frôle le bord de mon bureau. Ses doigts longs, fins, ceux-là mêmes qui m'ont ouverte deux heures plus tôt avec une précision chirurgicale, effleurent mon cahier. Je retiens mon souffle. L'odeur de son parfum — cèdre, tabac froid et cette note musquée, primale, qui n'appartient qu'à lui — m'envahit les poumons, me donne le vertige.

— Mademoiselle... ?

Il marque un temps d'arrêt, feignant de chercher mon nom sur sa liste alors qu'il l'a hurlé contre ma peau dans un râle d'agonie.

— Clara, je souffle, ma voix n'étant qu'un lambeau de son.

— Clara. Dites-moi, selon vous, est-ce que le plaisir peut exister sans la honte ? Ou est-ce que la honte est l'épice nécessaire à l'orgasme ?

Le silence dans l'amphi devient assourdissant. Mes camarades grattent leurs feuilles, inconscients du brasier qui nous dévore. Je lève les yeux vers lui. Ses iris sombres sont des puits de pétrole en feu. Il me défie. Il veut voir si je vais craquer, si je vais m'effondrer devant tout le monde.

— Je pense, articulé-je en luttant contre le tremblement de mes lèvres, que la honte est une invention des faibles pour empêcher les autres de se sentir... vivants.

Un sourire imperceptible, cruel, étire le coin de sa bouche. Il se penche vers moi,

faisant mine de vérifier mes notes. Son visage est si proche du mien que je sens la chaleur de son souffle sur ma tempe. Sous la table, hors de vue de tous, son genou vient presser fermement contre le mien. Ce contact, sec, dur, me fait l'effet d'une décharge électrique. Je serre les dents pour ne pas gémir.

— Une réponse courageuse, murmure-t-il, assez bas pour que moi seule l'entende. Mais le courage a un prix, Clara. Souvent, il se paie en larmes.

Il se redresse et retourne vers l'estrade, mais je vois le mouvement de ses épaules, la tension dans ses avant-bras quand il remonte ses manches. Il est aussi tendu que moi. Il a faim. Je le vois à la manière dont il empoigne le rebord de son bureau, ses jointures blanchissant sous l'effort.

La cloche sonne soudain, un bruit strident qui me fait sursauter. Le chaos habituel des fins de cours s'installe : les sacs qu'on ferme, les discussions qui reprennent. Je range mes affaires d'une main tremblante, pressée de fuir cet enfer, mais sa voix me fige sur place.

— Clara ? Restez un instant. Je voudrais approfondir votre... vision de la transgression. Pour votre prochain essai.

Les autres sortent. Un à un. Leurs rires s'étouffent dans le couloir. La porte finit par se refermer dans un claquement sourd, définitif. Nous sommes seuls. La lumière d'hiver, blafarde, traverse les hautes fenêtres, découpant des ombres anguleuses sur son visage.

Il ne dit rien. Il me regarde simplement, debout derrière son bureau, les mains dans les poches de son pantalon de costume gris. Je reste plantée là, mon sac à l'épaule, le cœur battant à m'en briser les côtes. L'air est devenu épais, presque solide.

— Approche, ordonne-t-il.

Ce n'est plus le professeur qui parle. C'est l'homme. Celui qui m'a possédée sur le sol d'un salon sombre. Je fais un pas, puis deux. Mes jambes sont en coton. Je m'arrête à un mètre de lui.

— Tu trembles, constate-t-il d'un ton monocorde, presque clinique. Pourquoi ? Est-ce la peur d'être découverte, ou le souvenir de ma langue entre tes cuisses qui te met dans cet état ?

Le mot "langue" claque dans la pièce vide comme un fouet. Je sens une nouvelle vague de désir, brutale, douloureuse, me submerger. Mon sexe me lance, une pulsation lourde, irrésistible.

— Vous ne devriez pas... commencé-je, mais il me coupe d'un geste sec.

— "Vous" ? Ici ? Vraiment ?

Il contourne le bureau d'un pas lent, félin. Il s'arrête si près que je peux voir le grain de sa peau, la petite cicatrice au coin de son sourcil. Il lève une main et, d'un geste d'une lenteur exquise, il saisit mon menton pour me forcer à le regarder. Ses doigts sont froids, mais là où ils me touchent, ma peau semble fondre.

— Tu es trempée, Clara. Je le sens d'ici. Cette odeur de femelle en rut qui essaie de jouer les intellectuelles... C'est pathétique. Et c'est la chose la plus excitante que j'aie jamais vue.

Il descend sa main le long de ma gorge, étranglant presque mon souffle, avant de glisser vers l'encolure de mon pull. Ses doigts s'insèrent sous le tissu, effleurant le sommet de mes seins. Je ferme les yeux, ma tête bascule en arrière.

— Regarde-moi, grogne-t-il.

Je lui obéis. Ses yeux sont sauvages, dénués de toute humanité. Il n'y a plus de philosophie ici. Plus de morale. Juste la viande et le besoin.

— Tu veux que je te reprenne ici ? Sur ce bureau où je corrige tes copies ? Tu veux que je te déchire devant ce tableau noir ?

Il ne me laisse pas répondre. Sa main descend brutalement, s'écrasant sur mon entrejambe à travers mon jean. Il appuie fort, ses doigts pétrissant ma vulve avec une violence qui me tire un cri étouffé. Je suis une fontaine. Le tissu est déjà saturé.

— Tu es une petite traînée, Clara. Ma petite traînée érudite.

Il me saisit par la taille et, d'un mouvement puissant, me soulève pour m'asseoir sur le bureau, balayant mes livres et mes stylos qui volent au sol dans un fracas de plastique. Je suis à sa hauteur maintenant. Mes jambes s'ouvrent instinctivement pour l'accueillir, mes genoux encadrant ses hanches.

Il déboucle sa ceinture, le cliquetis du métal résonnant comme un verdict.

— Dis-le, souffle-t-il contre mes lèvres, sa main s'engouffrant maintenant directement dans mon jean, trouvant le chemin de ma culotte de dentelle détrempée. Dis-moi ce que tu es.

— Je suis à toi, Thomas... je gémiss en agrippant ses cheveux. Fais-moi taire. S'il te plaît, fais-moi taire.

Il plonge deux doigts en moi, sans ménagement, cherchant mon col de l'utérus avec une rage sourde. Je me cambre, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, ma raison s'évaporant dans le froid de la salle et la chaleur de ses doigts qui me labourent.

— Pas encore, murmure-t-il en retirant ses doigts pour les porter à sa bouche, les léchant avec une lenteur provocante en ne quittant pas mes yeux. On ne fait que commencer la leçon.

Le goût de mon propre désir sur sa langue est l'humiliation la plus exquise que j'aie jamais connue. Thomas ne sourit pas. Son visage est un masque de concentration brutale, une volonté de fer qui se fissure sous la pression de son érection contre ma cuisse. Il attrape le denim de mon jean à pleines mains et tire, sans égard pour les coutures qui craquent. Je lève les hanches, haletante, alors que le tissu glisse sur mes jambes, m'abandonnant, nue et vulnérable, sur le bois glacé du bureau.

Le contraste est insoutenable : la froideur de la surface contre mes fesses et la fournaise de son corps qui se presse à nouveau contre moi.

Il libère sa verge d'un geste sec. Elle est là, sombre, pulsante, une promesse de destruction qui balaie d'un coup toutes les théories sur l'éthique et la raison que nous avons étudiées pendant des mois. C'est la seule vérité qui compte maintenant. La seule métaphysique qui vaille la peine d'être vécue.

— Regarde-moi, ordonne-t-il d'une voix qui n'appartient plus au professeur, mais à l'homme qui se noie.

Je plonge mes yeux dans les siens. Ils sont noirs de pupilles, dévastés. Ses mains saisissent mes genoux et les écartent jusqu'à la limite de la douleur. Il se place à l'entrée, frottant son gland contre mes lèvres gonflées, étalant mon propre jus dans un va-et-vient qui me tire des gémissements d'animale.

— Tu voulais savoir ce qu'était l'absolu ? murmure-t-il, le souffle court. C'est ça. Le moment où il n'y a plus de demain. Plus de conséquences. Juste ce vide qu'on essaie de combler.

Et il s'enfonce.

D'un coup sec. Total. Irréversible.

Le cri que je pousse se perd dans son cou alors qu'il me transperce. Je suis trop étroite, trop tendue, mais il s'en fiche. Il me remplit, déchire ma résistance, s'installe en moi comme s'il reprenait possession d'un territoire qui lui avait toujours appartenu. La douleur est une pointe vive qui se transforme instantanément en une chaleur liquide, radioactive.

Il commence à bouger. Ce n'est pas une danse, c'est un combat. Chaque coup de bouterolle fait claquer mon dos contre le bureau, déplaçant les derniers livres qui tombent au sol dans un vacarme de fin du monde. Je m'accroche à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans son blazer, cherchant à me rapprocher encore, à fusionner pour ne plus sentir le gouffre qui nous sépare.

— Thomas... Thomas, je t'en prie...

— Tais-toi, grogne-t-il, sa voix brisée par l'effort. Ne dis pas mon nom. Oublie qui je suis. Oublie qui tu es. Sois juste ce corps qui me prend.

Il accélère. Ses mains quittent mes genoux pour venir s'écraser sur mes seins, les pétrissant avec une violence désespérée. Je sens sa sueur perler sur son front et goûter sur ma poitrine. L'odeur de son parfum de luxe se mélange à l'odeur âcre de notre sexe, de l'encre et de la poussière de la salle de classe. C'est écœurant. C'est sublime.

Je perds pied. Le plafond de la salle de classe semble se dissoudre. Je ne vois plus que ses yeux, ces deux brûlures qui me consomment. Il me baise comme s'il essayait de m'effacer, comme s'il voulait s'extraire de sa propre vie à travers moi. Le rythme devient frénétique, une cadence de machine, un pilonnage qui me broie les hanches.

Je sens le spasme monter, une onde de choc qui part de là où il me frappe le plus profondément.

— Je vais... je vais...

— Regarde-moi ! rugit-il. Ne lâche pas !

Il saisit ma mâchoire, m'obligeant à maintenir le contact visuel alors que mon corps se cabre. L'orgasme m'explose littéralement au visage, une décharge électrique qui me fait hurler contre ses lèvres qu'il finit par écraser contre les miennes. Je sens les parois de mon sexe se contracter violemment sur lui, le traire, le supplier de lâcher prise.

Il donne trois derniers coups sauvages, ses reins s'arc-boutant alors qu'il lâche un gémissement qui ressemble à un sanglot. Je sens son foutre brûlant m'inonder, des vagues successives qui me remplissent jusqu'au bord, une souillure sacrée qui scelle notre perte.

Il reste là, lourd, son visage enfoui dans mon cou, son souffle saccadé brûlant ma peau. Le silence revient dans la pièce, plus lourd que le bruit de nos ébats. C'est le silence après le désastre.

Lentement, il se retire. Le bruit de succion de son sexe quittant le mien me fait frissonner de honte et de manque. Quelques gouttes de son sperme glissent le long de ma cuisse pour finir sur le bois sombre du bureau, une tache indélébile sur son autorité.

Il se rhabille sans un mot, ses mains tremblant légèrement alors qu'il remonte sa braguette. Il n'est plus le prédateur. Il est redevenu l'homme brisé caché derrière le costume de professeur. Il ramasse mes livres, les pose avec une douceur dévastatrice à côté de mes jambes nues.

— La leçon est terminée, dit-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure creux.

Il ne me regarde plus. Il se détourne, attrape sa sacoche et se dirige vers la porte. Avant de sortir, il s'arrête, la main sur la poignée, les épaules affaissées sous le poids d'un crime qu'aucun livre de philosophie ne pourra jamais pardonner.

— Demain, au cours de neuf heures, nous traiterons du concept de la faute, lâche-t-il sans se retourner. Tâchez d'être à l'heure, Mademoiselle.

La porte claque. Je reste seule sur le bureau, les jambes tremblantes, le ventre encore chaud de lui, avec pour seule compagnie les larmes qui commencent enfin à couler et l'odeur de notre péché qui stagne dans l'air froid de l'université.

Le masque est tombé, mais ce qu'il y avait derrière était bien plus terrifiant que le mensonge : c'était nous.

# Chapitre 8

## L'Orgasme Aquatique

L'odeur du chlore m'agresse les narines, un mélange chimique et stérile qui tente désespérément de masquer la puanteur de ma propre détresse. L'air de la piscine universitaire est lourd, saturé d'une humidité qui colle à ma peau avant même que je ne touche l'eau. Il est vingt-deux heures. Les néons clignotent avec un bourdonnement électrique agaçant, projetant des reflets blafards sur la surface plane du bassin olympique. C'est l'heure des ombres, l'heure où le campus se tait, laissant place aux solitudes qui ne savent plus où se terrer.

Je suis là, assise sur le rebord carrelé, les jambes ballantes dans l'eau froide. Mes lunettes de natation, posées sur mon front, compressent mes tempes, mais je m'en moque. Mon corps est un champ de ruines. Le souvenir de Thomas, dans ce bureau, de sa voix brisée par le poids de sa propre morale, me lacère les entrailles. \*« Tâchez d'être à l'heure, Mademoiselle. »\* Ses mots résonnent encore, secs comme un coup de trique, alors que ses doigts, quelques minutes plus tôt, exploraient mon intimité avec une faim qui démentait toute velléité de vertu.

Soudain, un bruit de déchirement. Une entrée dans l'eau, nette, parfaite.

À la ligne d'eau numéro quatre, une silhouette émerge. C'est lui. Je le saurais entre mille. Je n'ai pas besoin de voir son visage pour reconnaître la cambrure de ce dos, la largeur de ces épaules que j'ai griffées jusqu'au sang. Thomas nage comme il vit : avec une discipline féroce et une violence contenue. Il enchaîne les longueurs en crawl, ses bras musclés fendant la surface avec une régularité de métronome. Chaque fois que son torse s'élève pour prendre l'air, je vois le découpage de ses pectoraux, la peau tendue sur ses côtes, luisante sous la réverbération de l'eau.

Je baisse mes lunettes sur mes yeux. Le monde devient bleu, flou, silencieux. Je me glisse dans le bassin, sans un bruit, comme une intruse dans son sanctuaire liquide.

Je nage sous la surface, les poumons brûlants, pour me rapprocher de lui. Sous l'eau, le spectacle est plus brutal encore. Je vois ses jambes puissantes battre la mesure, créant des tourbillons d'écume blanche. Je vois le mouvement de ses hanches, ce balancement instinctif, presque érotique, qui propulse son corps de prédateur. Il porte un maillot de bain noir, si serré qu'il ne cache rien de son anatomie. Mon regard se fixe sur le creux de ses reins, là où l'eau s'engouffre avant de glisser sur ses fesses fermes, contractées par l'effort.

Je remonte à la surface, à bout de souffle, à quelques mètres de lui, dans l'ombre d'un pilier en béton. Je m'agrippe à la goulotte, le corps immergé jusqu'au menton. Il arrive. Il entame son virage culbute juste devant moi. Ses pieds frappent le mur avec une force de détonation, et pendant une fraction de seconde, alors qu'il se retourne sous l'eau, son sexe, moulé par le lycra mouillé, est à quelques centimètres de mon visage.

L'image me foudroie. La pulsion est immédiate, sauvage, incontrôlable.

Sous la ligne de flottaison, ma main descend. Je n'ai pas de culotte sous mon maillot une-pièce, je l'ai arrachée dans les vestiaires, poussée par une prémonition obscène. Mes doigts écartent le tissu élastique et trouvent ma fente. Je suis déjà trempée, et pas seulement par l'eau de la piscine. Ma propre humectation est plus épaisse, plus chaude, un nectar de luxure qui semble bouillir entre mes cuisses.

Je le regarde repartir. Le rythme de ses bras me dicte ma cadence. Je glisse deux doigts en moi, d'un coup sec, en étouffant un gémissement dans le clapotis de l'eau. C'est dur, c'est brut. Je ne cherche pas la tendresse, je cherche à expulser la douleur qu'il m'a infligée avec sa froideur de professeur.

« Regarde-moi, Thomas, » je murmure intérieurement, alors que mon pouce écrase mon clitoris avec une insistance douloureuse. « Regarde ce que tu as fait de moi. »

Il revient. Il nage maintenant en brasse coulée, plus lentement, comme s'il commençait à s'épuiser ou à savourer l'élément. Ses mouvements sont amples, provocateurs. À chaque fois qu'il écarte les jambes pour sa poussée, j'imagine ma tête entre ses cuisses, ma langue cherchant le sel de sa peau sous le chlore. Mon bassin ondule contre le carrelage rugueux du mur. La friction du béton sur mes fesses ajoute une note de douleur qui décuple mon plaisir.

Je commence à perdre le contrôle. Mes doigts s'activent dans un va-et-vient frénétique, labourant ma chair tendre. Je sens le spasme monter, une vague de fond qui part de mes orteils pour converger vers mon ventre contracté. Je ne le quitte pas des yeux. Derrière mes lunettes teintées, je suis une voyeuse, une prédatrice à mon tour. Je bois son effort, je bois sa sueur qui se mélange à l'eau du bassin, je bois cette virilité magnifique et pathétique qu'il croit noyer dans l'exercice physique.

Il s'arrête brusquement. Il est à trois mètres. Il attrape le rebord, les cheveux plaqués en arrière, l'eau ruisselant sur son visage aux traits sévères. Il halète, sa poitrine se soulevant avec force. Il ne m'a pas encore vue, ou il fait semblant.

Je n'arrête pas mon geste. Au contraire, j'enfonce mes doigts plus profondément, tournant ma main pour que le frottement soit plus insupportable, plus électrique. Je sens mes parois vaginales se resserrer autour de mes phalanges, les mordre. Je suis au bord du précipice, les jambes flottant de chaque côté, totalement offerte à l'obscurité du bassin alors qu'il se tient là, à portée de main, le dos tourné, ignorant que je suis en train de jouir de sa simple présence.

L'air me manque. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Je sens la première décharge. Elle est violente, elle me fait cambrer le dos, ma tête

bascule en arrière contre le pilier froid.

C'est à ce moment précis qu'il se retourne. Ses yeux gris, d'habitude si calmes, si analytiques, s'ancrent dans les miens. Il sait. Il voit le mouvement de mon épaule sous l'eau, il voit l'expression de pur abandon sur mon visage.

Il ne détourne pas le regard. Il ne s'enfuit pas. Ses mains se crispent sur le rebord en métal, ses jointures blanchissent. Un silence de mort s'installe, seulement troublé par le bruit de ma respiration hachée et l'écho des gouttes d'eau qui tombent de son menton.

— Continue, lâche-t-il d'une voix rauque, une voix qui n'a plus rien d'académique.

Le défi est lancé. Ma main s'accélère, je ne me cache plus. Je veux qu'il voie chaque tressaillement de mon corps, chaque spasme de ce péché qu'il a lui-même engendré. L'orgasme approche, dévastateur, liquide, prêt à m'engloutir tout entière.

L'ordre claque comme un fouet dans le silence de la piscine déserte. « Continue. » Ce n'est pas une suggestion, c'est une sentence. Sa voix est un grondement sourd qui fait vibrer l'eau autour de moi, une onde de choc qui remonte le long de mes jambes écartées.

Je ne baisse pas les yeux. Plus maintenant. Mes lunettes de natation, cette barrière ridicule, saturent ma vision d'un bleu électrique, mais je vois chaque détail de son visage. Ses traits, d'habitude si lisses, si contrôlés, se craquellent sous une tension sauvage. Il y a une veine qui bat furieusement sur sa tempe.

Ma main s'enfonce plus profondément entre mes cuisses. Mes doigts, glissants d'eau et de mon propre désir, trouvent la fente brûlante. Je ne me contente plus de frôler ; je pétris, je broie cette chair qui me trahit. Le contraste est insoutenable : la fraîcheur chlorée de l'eau sur mes hanches et ce brasier liquide qui dévore mon bas-ventre.

— Regarde, je souffle, ma voix se brisant sur un sanglot étouffé. Regarde ce que tu m'as fait.

Je sens mon ongle griffer légèrement le sommet de mon clitoris, une douleur exquise qui me tire un gémissement rauque. Mes hanches s'élèvent d'elles-mêmes, cherchant un appui que seul le pilier de béton me donne. Le frottement de mon dos contre la pierre rugueuse m'arrache un frisson de pure agonie.

Il se rapproche. Lentement. Ses mouvements dans l'eau sont ceux d'un prédateur qui ne veut pas effrayer sa proie, mais qui a déjà décidé de la mettre à mort. Il s'arrête à moins d'un mètre de moi. Je sens la chaleur qui émane de son torse, l'odeur de sa peau mouillée qui vient polluer l'air aseptisé de la piscine.

Il lâche le rebord. Ses mains, ces mains qui ont tourné tant de pages de manuscrits froids, s'avancent sous la surface. Elles ne me touchent pas encore, mais je sens le courant qu'elles déplacent. L'eau s'engouffre entre mes lèvres écartées, poussée par son mouvement, une intrusion liquide qui me fait tressaillir.

— Tu es pitoyable, murmure-t-il, alors que ses yeux dévorent le spectacle de mon épaule qui s'agite, du rythme saccadé de mon bras sous la ligne de flottaison. Tu es là, à te donner en spectacle dans cette eau sale, à m'offrir ton naufrage.

— Et toi, tu regardes, je réplique, mes doigts s'enfonçant en moi avec une violence nouvelle. Tu ne détournes pas les yeux. Tu en crèves d'envie. Dis-le. Dis que tu veux voir comment je me brise.

Un muscle tressaille dans sa mâchoire. Il tend le bras, ses doigts gantés par l'eau viennent se refermer sur ma gorge. Pas pour m'étrangler, mais pour ancrer ma tête contre le pilier. Sa paume est large, possessive. Le pouce s'appuie sur ma carotide, sentant les bonds désordonnés de mon sang.

— Je veux voir chaque spasme, avoue-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un sifflement de haine et de besoin. Je veux voir tes yeux se révolter quand tu vas lâcher prise. Je veux que tu cries mon nom dans ce silence de mort.

Ma main s'accélère encore. Je suis une machine enrayée. Je sens le gonflement de ma chair, la sensibilité devenue douleur. Je me frotte contre mes propres doigts avec une rage animale, cherchant l'étincelle qui va tout faire exploser. Je sens l'humidité plus épaisse, plus visqueuse, s'échapper de moi et se diluer dans le bleu du bassin.

— Fais-le, ordonne-t-il encore, son visage se rapprochant du mien, à quelques centimètres seulement. Ne t'arrête pas. Montre-moi à quel point tu es vide sans moi.

Je lâche un cri, un vrai, qui résonne contre les parois de verre et de béton. Je ne suis plus une femme, je suis une plaie ouverte. Mes doigts s'insèrent, deux d'entre eux, se perdant dans la chaleur de mon entre-pieds pendant que mon pouce écrase le bouton de mes nerfs. Je me cambre, ma poitrine émergeant hors de l'eau, les tétons durcis par le froid et l'excitation, pointant vers lui comme une provocation.

Ses yeux gris s'assombrissent, devenant presque noirs. Il lâche ma gorge pour descendre sa main sous l'eau. Je m'attends à ce qu'il m'aide, à ce qu'il prenne le relais, mais il fait pire. Il pose sa main sur ma cuisse, ses doigts s'enfonçant dans ma peau, me maintenant ouverte, m'empêchant de refermer les jambes, me forçant à rester cette offrande obscène devant lui.

— Regarde-moi quand tu viens, commande-t-il. Ne t'avise pas de fermer les yeux. Je veux être la dernière chose que tu vois avant de sombrer.

Le plaisir monte, non pas comme une vague, mais comme une marée de lave. C'est trop. C'est insupportable. Je sens les premières contractions de mon utérus, ces battements sourds qui annoncent le désastre. Ma respiration n'est plus qu'un râle, une

succession de petits hoquets qui font s'agiter l'eau autour de mon cou.

Sa main sur ma cuisse remonte, ses doigts frôlant le bord de ma propre main qui s'acharne sur mon sexe. Il sent les vibrations de mon corps, il sent la chaleur que je dégage. Il est si près que je peux voir les gouttes d'eau perler sur ses cils, chaque goutte un reflet de ma propre déchéance.

— S'il te plaît... je gémis, incapable de savoir si je le supplie de s'arrêter ou de m'achever.

— S'il te plaît, quoi ? demande-t-il, un sourire cruel étirant ses lèvres. S'il te plaît, détruis-moi ? C'est déjà fait.

Il glisse un doigt, un seul, juste à côté des miens, là où ma chair est la plus tendre, la plus exposée. Le contact de sa peau contre la mienne, au milieu de cette bataille solitaire, est un choc électrique qui me fait hurler. Je perds le rythme, je perds le contrôle, je ne suis plus qu'un amas de nerfs tendus à rompre.

Le silence de la piscine semble s'épaissir, s'alourdir, comme si l'air lui-même devenait liquide. On n'entend plus que le clapotis de l'eau contre nos corps entrelacés et le bruit obscène de mes doigts qui s'agitent dans ma propre moiteur. L'orgasme est là, il tape contre les parois de mon ventre, prêt à jaillir, une bête féroce qui demande son dû.

— C'est maintenant, murmure-t-il, ses yeux ancrés dans les miens avec une intensité qui me brûle l'âme. Donne-le-moi. Maintenant.

Mon corps se raidit. Mes orteils se crispent contre le carrelage glissant au fond de l'eau. Je sens le premier spasme, celui qui ne laisse aucun retour possible, celui qui vous arrache le cœur. Je suis sur le point de basculer, suspendue au-dessus de l'abîme, et il me regarde tomber avec une satisfaction terrifiante.

Le premier spasme n'est pas une caresse, c'est une exécution. Il part du plus profond de mes entrailles, là où la douleur et le plaisir se confondent dans un nœud serré, et il remonte le long de ma colonne vertébrale comme une décharge électrique. Ma main, prisonnière entre mes cuisses et l'eau chlorée, devient folle. Mes doigts ne sont plus les miens ; ils sont des instruments de torture, labourant ma propre chair, cherchant à arracher cette extase qui me déchire.

Le regard de Marc est une enclume. Il ne bouge pas. Il est là, à quelques centimètres, flottant dans cet azur artificiel, ses larges épaules brisant la surface, mais ses yeux... ses yeux sont fixés sur le mouvement convulsif de mon épaule, sur la manière dont mes seins se soulèvent, heurtant l'eau froide à chaque inspiration saccadée.

— Regarde-moi, ordonne-t-il encore, sa voix n'est plus qu'un grognement sourd qui résonne contre les parois de la piscine. Ne fuis pas, putain. Je veux voir chaque seconde de ta chute.

Je pousse un gémissement qui se transforme en un cri étranglé. Mes lunettes de natation, embuées par la chaleur de mon visage, me coupent du reste du monde, mais pas de lui. Je vois son visage, dur, impitoyable. Je sens l'eau s'engouffrer entre mes doigts alors que je m'ouvre de plus en plus, le frottement de ma propre peau devenant presque insupportable de précision. Je suis trempée d'une humidité qui n'a rien à voir avec le bassin. Ma propre mouille, chaude et épaisse, s'échappe de moi, se diluant dans l'eau claire, une offrande invisible qu'il devine à la cambrure violente de mes reins.

Le deuxième spasme me brise. Je perds pied. Le carrelage glissant sous mes pieds ne suffit plus à me retenir. Je m'accroche à la goulotte de la piscine, mes ongles crissant sur le plastique, tandis que mon bassin est projeté vers l'avant par une force qui me dépasse. Je suis une bête. Une chose qui hurle son besoin de destruction.

— Marc... je... Marc !

Mon nom dans sa bouche, le sien dans la mienne, c'est le poison et le remède. Mes doigts s'enfoncent, trouvent le point de rupture, ce petit bouton de chair durci à l'extrême qui demande grâce. Je le broie presque, je le malmène dans une rage désespérée. La douleur irradie jusqu'à mes hanches, mais c'est cette douleur que je cherche, cette agonie qui précède la fin du monde.

Et soudain, le barrage cède.

C'est une explosion de blanc, de bleu et de feu. Mon corps se détend violemment avant de se contracter dans une série de secousses sismiques. Je sens mon sexe s'ouvrir et se fermer frénétiquement sur mes doigts, les aspirant, les expulsant, dans un rythme que je ne contrôle plus. C'est obscène. C'est magnifique. Le liquide s'échappe de moi en vagues successives, je le sens, ce flux brûlant qui vient souiller l'eau de la piscine, une trace de mon abandon total.

Je rejette la tête en arrière, ma gorge offerte, et je hurle. Un son pur, animal, qui déchire le silence pesant du complexe aquatique. Mes poumons brûlent, mes muscles brûlent, mon âme est à vif. Je suis en train de mourir et de naître dans le même souffle.

Alors que je vacille, les yeux révulsés derrière mes verres en plastique, je sens une main puissante saisir ma nuque. Marc s'est approché. Son corps massif vient s'écraser contre le mien, nous coinçant entre le mur de béton et sa propre chaleur. Il ne me laisse pas couler. Il me maintient à la surface alors que mes jambes sont devenues du coton, alors que je tremble si fort que je manque de m'étouffer avec l'eau qui clapote contre mes lèvres.

Ses doigts s'emmêlent dans mes cheveux mouillés, tirant ma tête en arrière pour me forcer à le regarder une dernière fois. Il est essoufflé, ses narines palpitantes, ses yeux sombres chargés d'une faim qui me fait frissonner malgré la température de l'eau. Il a

vu ma perte de contrôle. Il s'en est nourri.

— Tu es à moi dans ce désastre, murmure-t-il contre ma tempe, son souffle chaud contrastant avec le froid de la piscine. Jusque dans tes larmes, jusque dans ta jouissance... tu m'appartiens.

Je ne peux pas répondre. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif, une épave flottante. Je laisse mon front retomber contre son épaule, sentant le battement frénétique de son cœur contre ma poitrine. Le silence revient, plus lourd qu'avant, seulement troublé par nos deux respirations erratiques. L'eau s'est calmée, mais entre nous, le tourbillon ne fait que commencer.

J'ai atteint l'orgasme, mais j'ai perdu la guerre. En me donnant ainsi, sans aucune pudeur, sous son regard de prédateur, j'ai signé mon arrêt de mort. Je sens encore les derniers tressaillements de mon utérus, une traînée de plaisir amer qui s'efface lentement, laissant place à une solitude écrasante.

Il recule d'un pas, me laissant glisser le long de la paroi. Je flotte, les bras en croix, fixant le plafond blanc et aseptisé de la piscine, tandis que le goût du chlore et de mon propre plaisir se mélange sur ma langue. L'orgasme aquatique est terminé, mais l'incendie, lui, ne s'éteindra jamais.

# Chapitre 9

## La Dialectique du Désir

Le néon de l'amphithéâtre B grésille, un bruit blanc, chirurgical, qui me scie les tempes. L'air est lourd, saturé de l'odeur de vieux papier, de café tiède et de la sueur de cinquante étudiants entassés. Mais pour moi, l'air ne sent que le chlore. Il imprègne encore mes pores, derrière mes oreilles, entre mes cuisses. Chaque fois que je bouge sur mon siège en bois dur, le frottement du denim contre ma vulve encore gonflée est une décharge électrique. Ma culotte est une éponge, un rappel poisseux et froid de l'eau de la piscine et de ce qui s'y est passé.

J'ai mal. Une douleur sourde, lancinante, logée au creux de mon bassin, là où il a pris possession de moi sans même me pénétrer vraiment, juste par la force de son regard et la brutalité de ses doigts.

Thomas est là-bas, derrière son pupitre en chêne verni. Il a l'air impeccable. Une chemise blanche, dont les manches sont retroussées jusqu'aux coudes, révélant ses avant-bras puissants, parsemés de poils sombres. Ces mêmes mains qui me maintenaient la tête sous l'eau quelques heures plus tôt tournent maintenant les pages d'un exemplaire écorné du *\*Banquet\** de Platon. Il ne m'a pas regardée une seule fois depuis le début du cours. Pour lui, je n'existe pas. Je suis une ligne de plus dans son registre de présence.

Pourtant, je sens le poids de son indifférence comme une insulte.

— Platon définit le désir, l'*\*Eros\**, comme un manque, commence-t-il. Sa voix est basse, traînante, une caresse de velours râpeux qui fait vibrer ma colonne vertébrale. On ne désire que ce que l'on n'a pas. Le désir est une tension, un pont jeté entre la

pauvreté de ce que nous sommes et la richesse de ce que nous aspirons à être.

Il lève les yeux. Son regard balaie la salle, froid, analytique. Quand il s'arrête sur moi, ses pupilles ne se dilatent pas. Il n'y a aucune trace de la bête qui me dominait dans l'intimité moite de la piscine. C'est ce qui me tue. Ce masque de marbre. Cette capacité de professeur à compartimenter la luxure et la logique.

— Léa, dit-il soudain.

Mon nom dans sa bouche sonne comme un blasphème. Je sursaute, mon stylo manque de m'échapper.

— Oui ? ma voix est un souffle, instable.

— Selon la dialectique socratique, le désir peut-il être satisfait, ou est-il condamné à s'éteindre au moment même de la possession ?

Il s'appuie contre le rebord de son bureau, croisant ses jambes interminables. Le tissu de son pantalon de costume se tend sur ses cuisses, et je ne peux m'empêcher de visualiser la forme de son sexe, là-dessous, que j'ai senti dur comme du fer contre ma hanche. La chaleur monte, envahissant mon cou, mes joues. Mes seins pointent, me trahissant sous mon pull léger. Je sens une goutte de moiteur s'échapper de mon intimité pour couler le long de ma cuisse.

— Le désir... je m'éclaircis la gorge, essayant de retrouver ma dignité de major de promo. Le désir se nourrit de l'absence. Si on possède l'objet, le désir meurt. Donc, pour qu'il survive, il faut que la possession soit... incomplète. Ou interdite.

Un demi-sourire étire ses lèvres. Ce n'est pas un sourire de satisfaction pédagogique. C'est le sourire d'un prédateur qui vient de voir sa proie se jeter d'elle-même dans le piège.

— Incomplète, répète-t-il, savourant le mot. Intéressant. Vous suggérez donc que la frustration est le carburant de la passion ? Que l'on jouit davantage de l'attente que de l'acte lui-même ?

Il fait quelques pas vers mon rang. Le silence dans l'amphi est total. Les autres étudiants prennent des notes, griffonnent des concepts abstraits, incapables de percevoir le dialogue de sourds, le combat charnel qui se joue sous leurs yeux. Pour eux, c'est de la philosophie. Pour moi, c'est un préliminaire.

Il s'arrête juste devant moi. Je peux sentir son odeur maintenant. Un mélange de savon boisé et cette odeur d'homme, une note de musc musclée qui me donne envie de m'ouvrir en deux là, tout de suite, sur la table de cours.

— Dites-moi, Léa, reprend-il en baissant d'un ton, son regard plongeant directement dans le mien, nous forçant à une intimité insupportable devant cinquante témoins. Si le désir est un manque, que ressentez-vous quand ce manque est comblé brutalement, mais que l'esprit, lui, reste affamé ? Est-ce de la plénitude... ou est-ce de la haine ?

Je sens mes doigts se crispier sur le rebord de mon bureau. Ma respiration devient courte, erratique. Il sait exactement ce qu'il fait. Il utilise la dialectique pour disséquer mon orgasme de tout à l'heure, pour me rappeler que même si mon corps a cédé, il ne m'a rien donné de lui-même. Il m'a utilisée comme un exutoire, une expérience de pensée incarnée.

— C'est de l'esclavage, je lâche, les dents serrées.

Un éclair de surprise passe dans ses yeux sombres. Un éclair, puis une flamme sombre, dangereuse. Il se penche légèrement vers moi, si près que je pourrais compter les cils qui bordent ses yeux d'acier.

— L'esclavage a ses douceurs, Léa. Pour celui qui sait se soumettre à la vérité.

Soudain, mon téléphone, posé sur le pupitre, vibre avec une violence qui me fait tressaillir. L'écran s'allume.

\*AirDrop : "Prof\_T" souhaite partager une photo.\*

Mon cœur rate un battement. Je lève les yeux vers lui. Il est déjà reparti vers le tableau noir, saisissant une craie, recommençant à tracer des schémas complexes sur l'ascension de l'âme. Son dos est large, sa posture arrogante.

Mes doigts tremblent alors que je déverrouille l'appareil. Ma main gauche glisse instinctivement sous la table, cherchant le réconfort de ma propre chaleur à travers le tissu de mon jean. J'accepte le transfert.

La photo s'affiche. Ce n'est pas un schéma philosophique. C'est un gros plan, d'une netteté obscène. C'est moi, dans la piscine, quelques heures plus tôt. Mon visage est renversé en arrière, ma bouche est grande ouverte dans un cri muet de plaisir pur, mes yeux sont révulsés. Ses mains sont visibles, encadrant ma gorge, ses pouces pesant sur mes carotides. L'image transpire la défaite, la perte totale de contrôle.

Sous la photo, un message apparaît, brut, sans fioritures :

\*"Regarde-toi. Tu n'es pas une étudiante. Tu es une béance. Viens me voir à la fin du cours. On va vérifier si ta théorie sur la frustration tient la route."\*

Je sens un liquide chaud glisser entre mes jambes. Ma raison hurle, mais mon corps n'est plus qu'un champ de ruines prêt à être labouré. La dialectique est terminée. La guerre, la vraie, vient de reprendre.

Le bourdonnement de la climatisation de l'amphithéâtre semble soudain s'être transformé en un rugissement sourd dans mes oreilles. L'écran, devant moi, a retrouvé

son calme olympien — une citation de *\*Le Banquet\** a remplacé le cliché obscène — mais l'image reste brûlée au fer rouge sur mes rétines. Ma propre gorge, enserrée par ses mains calleuses. Ma propre détresse transformée en une jouissance si pure qu'elle en est terrifiante.

Je sens la toile de mon jean me coller à l'entrejambe, l'humidité chaude et épaisse gagnant du terrain à chaque seconde. Je suis une flaque. Je suis une insulte à la décence académique qui m'entoure.

Thomas continue de parler. Sa voix est d'une stabilité révoltante. Il déambule entre les rangées, ses pas résonnant sur le parquet ciré. Il s'approche de mon rang. Je ne lève pas les yeux, fixée sur mes notes qui ne sont plus que des gribouillages sans queue ni tête.

— « Le désir, dans sa forme la plus brute, n'est pas une quête de beauté, Léa. C'est une volonté d'annexion. »

Il a prononcé mon nom. Pas « Mademoiselle », pas « l'étudiante ». Juste *\*Léa\**. Un murmure de prédateur qui s'est arrêté juste derrière mon épaule. Je sens la chaleur qui émane de son corps, l'odeur de son parfum — un mélange de tabac froid, de cèdre et de cette sueur mâle, âcre, qui m'avait déjà enivrée dans la piscine.

Je serre les dents, les jointures blanches sur mon stylo. Ma main gauche, toujours sous la table, s'enfonce plus profondément contre mon sexe, cherchant à étouffer les pulsations qui me déchirent. Je sens la couture du jean scier mes lèvres gonflées. C'est une torture délicieuse.

— « Vous tremblez, » s'amuse-t-il à voix basse, pour moi seule, tandis que les autres étudiants s'escriment à noter ses paroles. « Est-ce la métaphysique qui vous malmène, ou la réalité de votre propre béance ? »

Ce mot, encore. Il l'a jeté comme on jette un morceau de viande à un chien. Je lève enfin les yeux vers lui. Son regard est un abîme de noirceur et de défi. Il n'y a plus aucune trace du professeur ici. Il n'y a qu'un homme qui a décidé de me briser en public, sans que personne ne s'en aperçoive.

— « La théorie ne m'intéresse plus, Thomas, » je souffle, ma voix n'étant qu'un râle étouffé.

Un sourire carnassier étire ses lèvres. Il pose une main sur le dossier de ma chaise, ses doigts frôlant la nuque de mon pull. Le contact est électrique. Je sursaute, un gémissement mourant au fond de ma gorge.

— « Tant mieux. Parce que la pratique va être... épuisante. »

Il se redresse brusquement et claque des mains, annonçant la fin de la séance. Le vacarme des sacs que l'on ferme, des chaises que l'on repousse et des discussions banales qui reprennent me donne le tournis. Je reste clouée à mon siège, incapable de bouger, mon corps pesant des tonnes de désir liquide.

Le flot des étudiants s'écoule vers la sortie. Je sens les regards curieux de quelques camarades, mais je m'en moque. Le monde extérieur s'efface. Il ne reste que lui, là-bas, près du pupitre, rangeant ses dossiers avec une lenteur calculée. Il ne me regarde plus, mais je sais qu'il compte chaque battement de mon cœur.

Quand la lourde porte de chêne se referme sur le dernier traînard, le silence qui retombe est étouffant. Je me lève péniblement. Mes jambes sont du coton. À chaque pas vers lui, je sens le fluide glisser le long de mes cuisses, une trace invisible de ma soumission.

Je m'arrête à quelques centimètres de lui. L'odeur est plus forte ici. Celle du sexe latent, de l'autorité.

— « Montre-moi, » ordonne-t-il sans lever les yeux de sa sacoche en cuir.

— « Quoi ? »

Il se redresse d'un coup, sa stature dominant la mienne. Il attrape mon poignet avec une force qui me fait grimacer et plaque ma main contre ma propre braguette, là où le tissu est sombre de ma propre excitation.

— « Montre-moi à quel point tu as été attentive à mon cours. Je veux voir si tu es aussi trempée que la photo le suggérait. »

Ses yeux brûlent de cette envie d'humiliation qui me fait fondre. Il ne demande pas. Il exige. Sa main libre descend sur ma hanche, ses doigts s'enfonçant dans ma chair à travers le jean, me tirant brutalement contre lui. Je sens son érection, dure, massive, une barre de fer contre mon ventre.

— « S'il te plaît... » je murmure, mon front s'appuyant contre son torse, mes doigts cherchant désespérément le bouton de mon pantalon.

— « "S'il te plaît" quoi ? » grogne-t-il, sa main remontant dans mes cheveux pour me forcer à renverser la tête. « Tu veux que je continue la leçon ? Tu veux que j'explore chaque centimètre de cette vacuité que tu appelles un corps ? »

Il se penche, ses lèvres effleurant mon oreille, sa respiration courte, saccadée.

— « Je vais te retourner sur ce bureau, Léa. Et je vais te remplir jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom, jusqu'à ce que la seule philosophie que tu connaites soit celle de ma queue au fond de ta gorge. »

Il lâche mes cheveux pour descendre sa main vers ma fermeture éclair. Le bruit

métallique du curseur qui descend résonne dans l'amphithéâtre vide comme un coup de feu. Le froid de l'air sur ma peau dénudée me fait frissonner, mais c'est la chaleur de sa paume qui me terrasse lorsqu'il plonge ses doigts à l'intérieur de ma culotte de dentelle, déjà saturée.

Il siffle entre ses dents en sentant l'inondation.

— « Regarde-moi ça... Tu es une fontaine. Une petite chienne intellectuelle qui ne demande qu'à être saillie devant un tableau noir. »

Il enfonce deux doigts d'un coup, sans ménagement, cherchant mon col de l'utérus. Je lâche un cri, un vrai, qui se perd dans les hauteurs du plafond. Ma tête bascule en arrière, mes yeux se révulsent, exactement comme sur la photo. La douleur et le plaisir se mélangent dans un cocktail explosif.

— « Ne ferme pas les yeux, » ordonne-t-il, sa voix devenant plus rauque, plus animale. « Je veux que tu vois l'homme qui est en train de te réduire à néant. »

Il retire ses doigts, luisants de mon jus, et les porte à sa bouche, les léchant avec une lenteur provocante, ses yeux ne quittant pas les miens. Je vacille, mes mains s'agrippant au bord du pupitre pour ne pas m'effondrer.

— « Monte sur la table, » dit-il, sa main s'attaquant déjà à sa propre ceinture. « Maintenant. »

Mes doigts tremblent alors que je m'exécute. Je grimpe sur le bois verni de la grande table de séminaire, celle-là même où, dix minutes plus tôt, nous débattions de l'ascension de l'âme vers le Beau. Le contraste est une décharge électrique. Le froid du plateau contre mes fesses nues et ma peau brûlante me tire un frisson qui remonte jusqu'à ma nuque. Je me retrouve là, exposée, les jambes pendantes, le souffle court, face à lui.

Thomas ne perd pas une seconde. Sa ceinture claque, le bruit métallique résonnant contre les murs de l'amphithéâtre vide comme un coup de fouet. Il dégage son sexe d'un geste brusque, presque colérique. Il est énorme, sombre, palpitant d'une vie propre, déjà bordé d'une goutte de désir qui brille sous les néons blafards.

— « Écarte-les, » grogne-t-il. « Plus grand. Je veux voir chaque repli de ton envie. »

J'obéis, mes mains agrippant mes propres genoux pour les ramener vers mes épaules. Je m'offre à lui, béante, ruisselante. Le spectacle de ma propre impudeur me donne le vertige. Je vois ses yeux s'assombrir, passer du gris acier au noir absolu. Il s'avance entre mes cuisses, sa virilité venant cogner contre ma fente déjà saturée de cyprine. La sensation du gland brûlant contre mon clitoris me fait arquer le dos.

— « S'il te plaît, Thomas... » je supplie, ma voix n'étant plus qu'un murmure brisé.

— « S'il te plaît quoi ? » Il attrape mon visage, ses doigts s'enfonçant dans mes joues pour me forcer à le regarder. « Tu voulais que la théorie devienne chair, n'est-ce pas ? Tu voulais sentir le poids du Banquet au fond de tes entrailles ? »

Sans attendre de réponse, il s'enfonce en moi d'un seul coup de rein, violent, total.

Le choc est tel que mes poumons se vident instantanément. Ce n'est pas une pénétration, c'est une invasion. Il me déchire et me comble simultanément. Je pousse un cri qui se transforme en sanglot, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules musclées. Il est si profond que j'ai l'impression qu'il veut marquer mon âme à travers mon utérus.

— « Regarde-moi ! » aboie-t-il alors qu'il commence un mouvement de va-et-vient frénétique.

Il ne fait pas l'amour, il me prend. Chaque coup de buttoir est une sentence. Mes fesses claquent contre le bois de la table avec un bruit de viande contre viande, un rythme animal, obscène, qui couvre le bourdonnement du projecteur. La douleur initiale se transmute en une extase sauvage. Je sens mon propre jus, mêlé au sien, s'écouler le long de mes cuisses et tacher le bois sombre de la table de séminaire.

Je suis une fontaine. Je suis sa chose.

Il accélère, ses mains délaissant mon visage pour empoigner mes seins, les pétrissant avec une brutalité qui me fait gémir de plaisir. Sa sueur perle sur son front et vient s'écraser sur ma poitrine. L'odeur de son sexe, de ma mouille, de la craie et du vieux papier crée un parfum enivrant qui m'asphyxie.

— « Tu es tellement serrée... putain, Léa... tu vas me rendre fou, » souffle-t-il contre mon oreille, ses dents mordillant mon lobe avec une violence contrôlée.

Ses coups deviennent plus courts, plus erratiques. Je sens les parois de mon vagin se contracter, aspirer son membre avec une faim insatiable. La vague monte, immense, destructrice. Mon bassin s'agite, cherchant à aller encore plus loin, à me fondre en lui pour oublier le vide de mon existence.

— « Je... je vais... » je n'arrive pas à finir ma phrase.

Mon corps se cabre. Les muscles de mes jambes se tendent à rompre. L'orgasme me percute comme un accident de plein fouet. C'est une explosion de blanc derrière mes paupières. Je sens les contractions de mon sexe l'écraser, et c'est ce qui le fait basculer. Thomas pousse un rugissement sourd, guttural, et s'immobilise, s'enfonçant au maximum de ses capacités. Je sens le jet brûlant de sa semence frapper mon col de l'utérus, vague après vague, une inondation chaude qui semble ne jamais vouloir s'arrêter.

Nous restons ainsi, soudés, haletants, dans le silence de mort qui retombe sur la salle. L'air est lourd de notre débauche.

Lentement, il se retire. Le bruit de succion qu'emet son sexe en quittant mon corps me fait frémir de honte et de désir encore. Une coulée de sperme et de cyprine s'échappe de moi, venant napper la surface de la table. Il me regarde, son visage reprenant peu à peu son masque d'impassibilité académique, mais ses yeux trahissent un reste de sauvagerie.

Il remonte son pantalon, ferme sa ceinture d'un geste sec. Il ne m'aide pas à descendre. Il ne me touche pas.

— « La séance est terminée, Léa, » dit-il d'une voix désormais glaciale, sans une once d'émotion. « Ramassez vos affaires. Et nettoyez cette table. Il ne faudrait pas que le cours de demain matin garde des traces de votre... enthousiasme philosophique. »

Il se détourne, attrape sa mallette et sort de la salle sans un regard en arrière, me laissant seule, tremblante, les cuisses souillées, sur l'autel de notre propre destruction. Les larmes que je retenais finissent par couler, brûlantes, se mélangeant aux fluides qui maculent le bois froid. J'ai eu ce que je voulais. J'ai été vue. Mais je n'ai jamais eu autant l'impression d'être invisible.

# Chapitre 10

## Vibrations de Poche

L'amphithéâtre C est une cathédrale de béton froid où le silence n'est rompu que par le cliquetis frénétique des claviers. Je suis assise au troisième rang, pile dans l'axe de sa vision, mais il ne me regarde pas. Il ne m'a pas regardée une seule fois depuis le début du cours. Pour lui, je suis redevenue un numéro d'immatriculation, une ombre parmi cent autres, une simple réceptacle à ses théories sur l'éthique de Spinoza.

Pourtant, mon corps, lui, se souvient de tout.

Chaque mouvement, aussi infime soit-il, est une brûlure. Entre mes cuisses, la sensation est insupportable. Je sens encore l'irritation de sa barbe sur l'intérieur de ma peau fine, là où le derme est le plus tendre. Mon sexe est une plaie béante, gonflée, pulsant au rythme de mon cœur qui cogne contre mes côtes. J'ai mal. Un mal délicieux et humiliant. Je n'ai pas pu me doucher correctement ce matin ; je voulais garder son odeur, ce mélange de papier ancien, de tabac froid et de cette sueur âcre qu'il a laissée sur moi. En bougeant sur le banc en bois vernis, je sens une goutte de liquide — un mélange de lui et de moi, le vestige de notre dévastation de la veille — s'écouler lentement le long de mon entrejambe. Le contact visqueux contre la dentelle de ma culotte me donne envie de hurler ou de sangloter. Peut-être les deux.

À la chaire, Thomas est impérial. Sa chemise blanche est impeccablement repassée, boutonnée jusqu'au col, masquant la bête que j'ai chevauchée sur cette table de séminaire. Ses manches sont légèrement retroussées, révélant ses avant-bras nerveux, ces mêmes bras qui m'ont maintenue de force contre le bois froid. Ses doigts, longs et fins, tiennent un stylo avec une précision chirurgicale. Il parle du « Conatus », de la force par laquelle chaque chose s'efforce de persévérer dans son être.

— « Le désir est l'essence même de l'homme, » déclame-t-il d'une voix grave, monocorde, qui fait vibrer le bas de mon ventre. « Mais le désir n'est pas une quête de plaisir. C'est une affirmation de puissance. Une lutte pour ne pas disparaître. »

Ses yeux balayent la salle. Ils passent sur moi comme si j'étais transparente. Une décharge de haine pure me traverse. Comment peut-il faire ça ? Comment peut-il m'avoir traitée comme une chienne, avoir exigé que je nettoie ma propre souillure devant lui, pour ensuite disserter sur la métaphysique comme si de rien n'était ? J'ai envie de me lever, de déchirer ma blouse et de lui montrer les traces bleues qu'il a laissées sur mes hanches. Je veux qu'il voie ce qu'il a fait. Je veux qu'il assume cette « affirmation de puissance ».

Ma main glisse dans la poche de mon jean, cherchant mon téléphone. C'est un tic nerveux. Mon écran s'allume. 10h42.

Soudain, une vibration sourde contre ma cuisse. Une notification AirDrop.

Mon cœur rate un battement. Ici, personne n'utilise AirDrop à part pour s'envoyer des mêmes débiles pendant les cours magistraux. Mais le nom de l'expéditeur me glace le sang : \*« Le Spectateur »\*.

Je clique sur accepter, les doigts tremblants, la respiration courte. L'image se télécharge. C'est une photo. Prise il y a quelques secondes à peine.

C'est un gros plan sur ma nuque. Je vois mes cheveux mal attachés, quelques mèches folles qui s'échappent. On voit aussi l'épaule de ma voisine de gauche. L'angle est plongeant. C'est une photo prise depuis le bureau du professeur.

Je lève les yeux, brusquement. Thomas est toujours en train de parler, une main dans la poche de son pantalon, l'autre désignant le tableau noir. Il ne me regarde pas. Il fixe

le fond de la salle, l'air absent, presque ennuyé. Mais je vois son pouce bouger frénétiquement dans sa poche de pantalon, là où son propre téléphone doit se trouver.

Une deuxième vibration. Un fichier texte cette fois.

Je l'ouvre. Un seul mot, en majuscules :

« ÉCARTE. »

Le sang afflue à mon visage. Mes oreilles bourdonnent. Est-ce qu'il est en train de me donner un ordre, là, maintenant, devant cent cinquante personnes ? Je jette un regard circulaire. Personne ne remarque rien. Ma voisine note studieusement ses propos sur la « joie passive ».

Je reporte mon attention sur lui. Nos regards se croisent enfin. C'est un choc électrique. Ses yeux ne sont plus ceux du professeur de 28 ans respecté par ses pairs. Ce sont des puits de noirceur, brûlants d'un sadisme intellectuel et charnel qui me coupe les jambes. Il s'arrête de parler en plein milieu d'une phrase. Le silence qui s'ensuit est oppressant, lourd de tout ce que les autres ignorent.

— « Mademoiselle... ? » lance-t-il, faisant semblant de chercher mon nom sur sa liste, alors qu'il l'a hurlé hier soir jusqu'à s'en briser les cordes vocales. « Mademoiselle Léa. Vous semblez distraite. Est-ce que ma définition du désir vous incommode ? »

— « Non, Monsieur, » je souffle, ma voix n'étant plus qu'un murmure rauque.

— « Bien. Alors asseyez-vous plus droite. Vous semblez... mal à l'aise sur votre siège. »

Il y a un sous-entendu si cruel dans sa voix que je sens mes larmes monter. Il sait. Il sait que je souffre, que ma chair est à vif, que je suis trempée sous mon jean. Il en joue. Il me torture psychologiquement après m'avoir brisée physiquement.

Troisième vibration. Une vidéo.

Je n'ose pas l'ouvrir. Mes doigts sont moites, je manque de lâcher l'appareil. Je sens le regard des étudiants du rang de derrière sur mon écran. Je m'en fous. Je clique.

C'est une vidéo de la veille. Une séquence de dix secondes. On y voit mes fesses blanches, soulevées par ses mains massives, s'écrasant contre le bois de la table. On entend le bruit de l'impact, ce \*slap\* charnu et humide, et mon gémissement de douleur qui se transforme en un cri de plaisir obscène. La qualité est granuleuse, prise à la dérobée, mais c'est indubitablement moi.

Il a filmé. Ce pervers a tout filmé.

Je sens une vague de chaleur me submerger, une excitation sauvage se mêlant à une terreur pure. Je lève les yeux vers lui. Il s'est rapproché du bord de l'estrade. Il domine la salle de toute sa stature. Il pose ses deux mains à plat sur son bureau, se penchant légèrement en avant. Ses yeux sont fixés sur mes mains, là où je tiens mon téléphone.

— « Continuez de lire, Léa, » dit-il, sa voix descendant d'une octave, devenant un grondement que moi seule semble percevoir comme une caresse brutale. « C'est important pour votre... éducation. »

Mon sexe lance. Une décharge de plaisir électrique me traverse la colonne vertébrale. Je sens le liquide s'écouler plus abondamment maintenant, imbibant le tissu de mon jean. Je suis à sa merci. Ici, dans cette salle bondée, je suis plus nue devant lui que je ne l'étais hier soir. Il possède mon image, il possède ma douleur, et il s'apprête à posséder ma honte.

Je glisse une main sous la table, mes doigts tremblants se rapprochant du bouton de mon jean. Mes yeux ne quittent pas les siens. Il veut que je le fasse. Il veut voir le

moment où je vais craquer, où l'étudiante pragmatique va s'effacer devant la bête assoiffée qu'il a réveillée.

— « Je vous écoute, Léa, » reprend-il, un sourire imperceptible étirant ses lèvres fines. « Dites-nous ce que le corps exprime quand l'esprit ne peut plus le commander. »

Le silence de l'amphithéâtre n'est pas un vide, c'est une pression. Une masse physique qui m'écrase les poumons alors que trois cents étudiants attendent que j'ouvre la bouche. Mais ma bouche est sèche, tandis que l'entrejambe de mon jean est un marécage. Je sens la fraîcheur de l'air sur ma peau là où le tissu est saturé de moi, de ce désir honteux qu'il a provoqué d'un simple regard, d'une simple image volée.

Mes doigts, dissimulés sous le bois froid du pupitre, tremblent contre le métal de mon bouton de jean. Je l'entends, ce petit \*clac\* métallique, étouffé par le brouhaha lointain d'un stylo qui tombe ou d'un murmure dans les derniers rangs. Pour moi, c'est une explosion. Un aveu de défaite.

— « Le corps... » je commence, ma voix n'est qu'un souffle éraillé. Je m'arrête pour déglutir, mes yeux soudés aux siens. Il ne cille pas. Il se tient là, debout derrière son bureau, les mains appuyées sur le rebord, les jointures blanchies. « Le corps exprime une... une urgence que la raison tente de nier. »

Sa mâchoire se contracte. Je vois le tressaillement d'un muscle dans son cou. Il sait exactement ce que je fais. Il sait que sous cette table, je suis en train de m'ouvrir pour lui.

— « Continuez, Léa. Soyez précise, » ordonne-t-il. Sa voix a cette texture de velours et de papier de verre qui me donne envie de hurler. « Quelle forme prend cette urgence ? »

Je glisse la fermeture éclair vers le bas. Lentement. Dent après dent. Le son du métal qui déraile résonne dans mes oreilles comme un gémissement. L'air frais de la salle s'engouffre soudain dans l'ouverture, frappant de plein fouet la dentelle trempée de ma culotte. Le contraste est si violent que mes hanches donnent un coup involontaire vers l'avant. Un petit cri étouffé meurt au fond de ma gorge.

— « Elle prend la forme d'une... d'une perte de contrôle totale, » je lâche, le souffle court. « Les glandes sudoripares s'activent. Le rythme cardiaque s'accélère jusqu'à la rupture. Et les... les muqueuses s'engorgent. »

Je glisse enfin ma main à l'intérieur. La chaleur qui s'en dégage est suffocante. Je sens mes doigts s'enfoncer dans le tissu de dentelle, déjà glissant, déjà saturé. Je ferme les yeux une fraction de seconde, saisie par l'audace de mon propre geste, par l'animalité de cette situation. Je suis en train de me caresser devant trois cents personnes, et le seul qui le sait est l'homme qui me dévore du regard depuis l'estrade.

— « Les muqueuses s'engorgent, dites-vous ? » Il commence à marcher. Il descend les quelques marches qui le séparent du premier rang. Chaque pas est une menace, une promesse. « Et que cherche ce corps ainsi... exposé, Léa ? »

Il arrive au niveau de mon rang. Il s'arrête juste devant moi. Je peux sentir son odeur maintenant : un mélange de tabac froid, de papier ancien et d'une virilité brutale, quelque chose de musqué qui me monte au cerveau comme une drogue. Mes doigts sous la table s'agitent, je ne peux plus m'en empêcher. Je presse ma paume contre mon clitoris gonflé, à travers la soie fine, et je sens la décharge me traverser comme un éclair. Je m'arc-boute légèrement, mes seins pointant sous mon pull fin, les mamelons douloureusement durcis par le froid et l'excitation.

— « Il cherche... la soumission, » j'expire, les yeux révulsés de plaisir et de terreur. « Il cherche à être brisé. À être... rempli pour ne plus avoir à penser. »

Il se penche vers moi, ses mains s'appuyant sur mon bureau, m'emprisonnant dans son espace personnel. Personne ne peut voir ce que je fais avec ma main gauche, cachée par le rebord, mais lui, il voit tout. Il voit mes épaules qui tressautent, il voit la sueur perler à la racine de mes cheveux, il voit mes pupilles dilatées qui ne sont plus que des puits de luxure.

— « Vous parlez de douleur ou de plaisir ? » murmure-t-il, si bas que seul mon cœur peut l'entendre.

Ma main descend plus bas, mes doigts contournent l'élastique de ma culotte pour entrer en contact direct avec ma chair brûlante. C'est une inondation. Je suis tellement mouillée que mes doigts glissent sans effort, s'enfonçant dans mes plis, trouvant immédiatement le bouton de chair qui palpite furieusement. Je commence un mouvement de va-et-vient, rapide, désespéré, tandis que je soutiens son regard de prédateur.

— « Les deux, » je répons dans un râle. « Le plaisir devient une douleur quand il n'est pas assouvi. »

Il baisse les yeux vers l'endroit où ma main s'agite sous le bureau. Son visage s'assombrit. Une veine bat sur sa tempe. Il tend une main, lentement, et pour un instant, je crois qu'il va m'arrêter, me dénoncer, mettre fin à ce supplice. Mais ses doigts ne font qu'effleurer le bord de ma table, griffant presque le bois.

— « Alors montrez-moi cette douleur, Léa, » dit-il, sa voix vibrant d'une faim qu'il ne cache plus. « Montrez-moi à quel point vous êtes incapable de commander à votre corps. »

Je sens mon bassin se soulever du banc, cherchant plus de pression, plus de friction. Mes doigts s'enfoncent en moi, deux phalanges qui testent ma profondeur, rencontrant une résistance délicieuse avant de se noyer dans mon propre suc. Je

produis un bruit de succion humide, un son de chair contre chair qui me paraît assourdissant dans ce silence académique.

Je n'en peux plus. Mon corps est une corde tendue à rompre. Je sens le spasme arriver, cette vague déferlante qui commence dans mes orteils et remonte le long de mes cuisses tremblantes. Je veux crier. Je veux qu'il m'arrache de ce banc et qu'il me prenne ici même, sur ce bois griffonné de noms d'étudiants anonymes.

Il se rapproche encore, son visage à quelques centimètres du mien. Je sens son souffle chaud sur mes lèvres.

— « Ne vous arrêtez pas, » ordonne-t-il cruellement. « Allez jusqu'au bout. Devant tout le monde. Devant moi. »

Je ferme les yeux, ma main s'activant avec une frénésie animale, perdant toute notion de lieu ou de décorum. Je ne suis plus une étudiante. Je suis une chose qui a faim, une chose qui saigne de désir, une bête que seul son regard peut dompter. Et alors que la première secousse déchire mon bas-ventre, je sens ses doigts à lui, invisibles pour les autres, venir se poser fermement sur mon genou, serrant ma peau à travers le jean avec une force qui promet de laisser des marques.

— « C'est ça... » souffle-t-il, ses yeux brûlants fixés sur les miens alors que je commence à basculer dans l'abîme. « Donnez-moi votre honte. »

Le monde autour de moi n'est plus qu'un brouillard de murmures lointains et de cliquetis de claviers. L'amphithéâtre a disparu. Il n'y a plus que cette odeur : un mélange de tabac froid, de papier ancien et de son parfum boisé qui m'envahit les narines alors qu'il se penche davantage. Sa main sur mon genou est une ancre de fer. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, marquant mon jean, m'intimant de ne pas fuir, de rester là, offerte et brisée sous son regard d'acier.

Ma propre main, glissée sous le tissu, est une étrangère. Mes doigts sont brûlants, poisseux de cette humeur qui coule de moi comme un aveu de défaite. Je sens la dentelle de ma culotte, détrempée, qui frotte contre mon clitoris gonflé, chaque mouvement provoquant une décharge électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Je n'ai plus de fierté. Je n'ai plus de nom. Je ne suis qu'une fente qui palpite, une bouche qui cherche l'air, une proie qui attend le coup de grâce.

— « Regardez-moi », murmure-t-il, sa voix vibrant contre ma tempe.

Je lève les yeux, mes cils alourdis de larmes de frustration. Il ne sourit pas. Il m'observe avec une intensité prédatrice, ses pupilles dilatées dévorant mon agonie. Ma main accélère, le rythme devient erratique, animal. Je sens le cuir chevelu en feu, la sueur qui perle à la naissance de mes cheveux et qui glisse lentement dans mon cou. Je malmène ma chair, je m'enfonce deux doigts, cherchant à atteindre ce point de non-retour où la douleur se confond avec le plaisir le plus pur. C'est cru, c'est sale, c'est un sacrilège commis en plein jour, au milieu de cent personnes qui ignorent que leur professeur est en train de me dévaster sans même me toucher.

Le frottement devient une brûlure insoutenable. Je sens les parois de mon sexe se contracter violemment autour de mes doigts, une succion interne qui m'arrache un gémissement étouffé, mordu au sang derrière mes lèvres closes.

— « Plus vite », ordonne-t-il, sa voix descendant d'une octave, chargée d'une promesse de destruction. « Je veux voir vos yeux se révolter. Je veux que vous sachiez que je possède chaque spasme de votre corps. »

Sa main sur mon genou remonte brusquement, ses doigts frôlant l'ourlet de mon entrejambe, là où le tissu est noir d'humidité. Je lâche une plainte sourde, un son de bête blessée. Mon bassin se soulève instinctivement vers sa main, cherchant le contact, cherchant la délivrance. Je n'en peux plus. Mon cœur cogne contre mes côtes comme s'il voulait s'en extirper. La tension dans mes jambes est telle que mes

muscles tremblent de spasmes incontrôlables.

Puis, le barrage cède.

L'orgasme me percute avec la violence d'un accident frontal. Ma main s'immobilise, pressant fermement contre mon noyau en feu alors que des vagues de chaleur liquide explosent dans mon bas-ventre. Ma vision se fragmente en éclats de lumière blanche. Ma tête bascule en arrière, venant frapper le dossier du banc avec un bruit sourd, mais je ne sens rien d'autre que l'inondation entre mes cuisses. Je suis ruisselante, souillée, chaque nerf de mon corps criant sa soumission.

Je sens le liquide chaud imbiber mes doigts, traverser le coton fin de mes sous-vêtements pour venir tacher l'intérieur de mon jean. Je suis une flaque, une chose ouverte et vide. Le plaisir est si violent qu'il en devient douloureux, une déchirure qui me laisse à bout de souffle, le corps secoué de derniers tressaillements électriques.

Dans le silence de ma propre chute, j'entends son souffle s'accélérer, un instant seulement, avant qu'il ne reprenne un contrôle glacial.

Il retire sa main. La froideur de l'air sur ma peau là où il me serrait me fait l'effet d'une gifle. Il se redresse lentement, rajustant sa veste comme s'il ne venait pas de me pousser dans l'abîme. Ses yeux survolent une dernière fois mon visage décomposé, mes joues rouges de honte et mes lèvres entrouvertes qui tentent de retrouver un rythme respiratoire humain.

— « Le cours est terminé », dit-il d'une voix haute et claire, s'adressant à l'amphithéâtre qui s'ébroue soudainement dans un brouhaha de sacs qu'on referme et de chaises qui grincent.

Il ne me regarde plus. Il retourne vers son bureau, rangeant ses notes avec une

précision chirurgicale. Je reste là, clouée sur mon banc, les jambes en coton, sentant le froid de mon propre désir qui commence à refroidir contre ma peau. Je suis brisée, dévastée, et le pire, ce qui m'arrache une larme amère qui roule sur ma joue, c'est que je sais que je reviendrai. Pour lui. Pour cette destruction.

Le chapitre se referme sur le bruit de ses pas qui s'éloignent, me laissant seule avec l'odeur de mon propre sexe et le poids d'un secret qui vient de me condamner.

# Chapitre 11

## Heures de Colle

Le couloir du troisième étage est un boyau de béton froid, éclairé par des néons qui grésillent comme des insectes agonisants. Le silence de la faculté, après dix-sept heures, est une chape de plomb qui m'écrase les poumons. Chaque pas que je fais, le claquement de mes bottines sur le lino jauni, résonne comme une sentence. Je suis là. Je marche vers l'abattoir, et pourtant, entre mes cuisses, la trahison est totale.

Je sens encore l'humidité de mon propre sexe, cette substance visqueuse et chaude qui macule ma dentelle fine, vestige de l'humiliation électrique qu'il m'a infligée en plein amphithéâtre. À chaque mouvement, le frottement du tissu contre mes lèvres gonflées me rappelle que je ne suis plus qu'une proie. Une étudiante brillante réduite à l'état de chienne de Pavlov, salivant à l'idée d'un mot, d'un regard, d'un AirDrop anonyme envoyé depuis son bureau de chêne.

Bureau 304.

La plaque en laiton affiche son nom : \*Thomas Valmont - Philosophie Politique\*. Un nom qui sonne comme une promesse de rigueur et d'éthique. Quelle putain de blague.

Je ne frappe pas. Je pousse la porte.

L'air à l'intérieur est saturé d'une odeur de vieux papier, de café noir et de son parfum — quelque chose de boisé, de masculin, qui me monte immédiatement à la gorge et me donne envie de pleurer de rage. Il est assis derrière son bureau, la silhouette découpée par la lumière mourante du crépuscule qui filtre à travers les stores

vénitiens. Ses manches de chemise sont retroussées, révélant des avant-bras puissants, parsemés de poils sombres, les veines saillantes sous une peau mate.

Il ne lève pas les yeux de son manuscrit. Il fait défiler son stylo-plume entre ses longs doigts agiles. Ces doigts que j'ai imaginés en moi tout l'après-midi.

— « Vous êtes en retard, Léa », dit-il, sa voix de baryton vibrant dans l'espace exigu du bureau.

— « Allez vous faire foutre, Monsieur », je crache, la voix tremblante, refermant la porte derrière moi avec un clic sinistre.

Il lève enfin les yeux. Son regard bleu acier me transperce, dépourvu de toute chaleur humaine, mais je vois cette étincelle de possession, ce feu sombre qu'il ne parvient pas tout à fait à masquer derrière son masque professoral.

— « Un langage bien châtié pour une majeure de promotion. Est-ce là tout ce que vous avez retenu de mon cours sur la transcendance ? »

Il se lève lentement. Il est immense dans ce petit bureau. La tension entre nous est un câble d'acier tendu à rompre. Je fais un pas vers lui, les poings serrés, sentant mon cœur cogner contre mes côtes avec une violence animale.

— « Pourquoi vous faites ça ? » ma voix se brise. « Ces messages... ces photos que vous m'envoyez sur le réseau de la fac... cette façon de me regarder quand vous parlez du Contrat Social alors que vous savez pertinemment que je suis en train de mouiller mon jean à vous écouter... Vous me détruisez, Thomas. »

Il contourne son bureau avec une lenteur de prédateur. Il ne s'arrête que lorsqu'il est à quelques centimètres de moi. Je peux sentir la chaleur qui émane de son corps, l'odeur de sa peau, un mélange de tabac froid et de propre qui m'étourdit. Ma respiration

devient courte, saccadée. Ma poitrine se soulève, mes tétons pointant furieusement sous mon pull de cachemire fin.

— « Je ne vous oblige à rien », murmure-t-il en penchant la tête, ses lèvres frôlant presque mon oreille. « Vous pourriez bloquer votre AirDrop. Vous pourriez quitter cette pièce. Vous pourriez me dénoncer au doyen. Mais vous êtes là. Pourquoi êtes-vous là, Léa ? »

— « Pour que vous arrêtiez... », je souffle, mais c'est un mensonge si fragile qu'il s'effondre avant même de quitter mes lèvres.

— « Mentreuse. »

Sa main, large et brûlante, s'abat soudainement sur ma nuque. Ses doigts s'insèrent dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière avec une brutalité qui m'arrache un gémissement. Mes yeux s'ancrent dans les siens. Je vois sa mâchoire se contracter, le désir brut qui déchire enfin son vernis de philosophe.

— « Vous êtes là parce que vous avez faim. Parce que les chiffres et la logique ne comblent pas le vide que vous avez entre les jambes. Vous êtes là parce que vous voulez que je vous traite comme la petite traînée intellectuelle que vous êtes devenue. »

Ses mots sont des gifles. Ils me brûlent et m'excitent au-delà du supportable. Je sens une nouvelle vague de désir, plus épaisse, plus lourde, s'écouler entre mes cuisses. Je suis une flaque à ses pieds.

— « Je vous déteste », j'articule, alors que ma main, traîtresse, vient se poser sur son torse, sentant le rythme effréné de son propre cœur sous le coton de sa chemise.

— « Bien sûr que vous me détestez », répond-il avec un sourire cruel, ses yeux

descendant vers ma bouche entrouverte. « C'est la seule chose qui rend cet instant supportable. »

Il resserre sa prise sur mes cheveux, m'obligeant à me cambrer contre lui. Je sens son érection, dure comme une barre de fer, presser contre mon ventre. C'est un choc électrique. L'interdit, la honte, la solitude de nos deux vies qui s'entrechoquent dans ce bureau poussiéreux.

Il ne m'embrasse pas. Pas encore. Il se contente de me respirer, de me dominer de toute sa stature, savourant ma défaite. Ses doigts libres descendent le long de mon dos, une caresse lente qui fait frissonner chaque pore de ma peau, pour venir s'écraser sur le haut de mes fesses, pétrissant la chair à travers le tissu de mon pantalon.

— « Dites-le », ordonne-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd. « Dites-moi ce que vous voulez vraiment, au-delà de vos grands principes. »

Je ferme les yeux, une larme de frustration roulant sur ma joue. L'air est devenu irrespirable, chargé d'une électricité statique qui fait dresser les poils sur mes bras. Je suis perdue, et je le sais. Je ne suis plus l'étudiante brillante. Je suis un instrument entre ses mains.

— « Je veux... », je commence, ma voix n'étant plus qu'un souffle rauque. « Je veux que vous me fassiez taire. »

Un silence de mort retombe sur la pièce, seulement troublé par nos respirations lourdes qui s'entremêlent. Thomas lâche ma nuque, mais avant que je ne puisse reprendre mon souffle, ses mains descendent vers la boucle de ma ceinture. Le cliquetis du métal qui se dénoue résonne comme un coup de feu dans l'intimité du bureau.

— « Heure de colle, Léa », murmure-t-il avec une noirceur absolue. « Et vous allez

apprendre que certaines leçons ne s'écrivent pas sur un tableau noir. »

Le bruit de la fermeture éclair qui descend lentement, cran après cran, est une déchirure dans mon orgueil. C'est le son de ma reddition. Je sens le froid du métal contre ma peau, puis l'air frais du bureau qui s'engouffre dans l'ouverture de mon jean, venant lécher la dentelle humide de ma culotte. Mes genoux flanchent, mais Thomas me rattrape d'une main ferme sur la hanche, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une possessivité qui me fait gémir.

— « Ne tombez pas maintenant, Léa », souffle-t-il contre mon oreille. Sa voix est un rôle, dépouillée de toute sa superbe professorale. « Vous vouliez que je vous fasse taire ? Regardez le prix à payer. »

Il tire violemment sur le denim. Je dois lever les pieds, l'un après l'autre, titubante, tandis qu'il se débarrasse de l'entrave. Je me retrouve là, en simple culotte et chemisier déboutonné, au milieu de cet antre de savoir, entourée de milliers de livres qui semblent me juger. Mais je ne vois que lui. Ses yeux sombres balaient mon corps avec une faim dévorante, une lueur sauvage que je n'avais fait qu'entrevoir jusqu'ici.

D'un geste brusque, il balaie les dossiers éparpillés sur son bureau en acajou. Le bruit des feuilles qui volent et s'écrasent au sol ponctue le silence lourd. Il m'attrape par la taille et me hisse sur le bois froid et poli. Le contraste entre la fraîcheur de la surface et la chaleur qui irradie de mon sexe me fait cambrer le dos.

— « Écartez-les », ordonne-t-il, ses mains posées sur mes genoux.

Je n'hésite pas. L'humiliation a laissé place à une urgence animale. J'écarte les cuisses, m'offrant totalement à son regard. Le tissu fin de ma culotte est trempé, collant à mon intimité, révélant la trace de mon désir incontrôlable. Je vois sa pomme d'Adam bouger tandis qu'il déglutit péniblement. L'homme de principes, le grand Thomas, est en train de se noyer.

Il s'approche, s'insérant entre mes jambes écartées. Je sens la dureté de son érection à travers le tissu de son pantalon de costume, une barre d'acier qui presse contre mon entrée. Ma respiration devient un sifflement erratique. Ses mains remontent le long de mes cuisses, ses pouces frottant la peau tendre de l'intérieur de mes jambes, remontant toujours plus haut, vers cette bordure de dentelle qui est la dernière barrière.

— « Vous sentez ça ? » murmure-t-il, sa main venant s'écraser sur mon mont de Vénus. « Vous sentez comme vous êtes indécente ? À quel point vous me réclamez alors que vous devriez me détester ? »

Il ne me laisse pas répondre. Il attrape le tissu fin et le déchire d'un coup sec. Le bruit du textile qui cède agit comme un détonateur. Je lâche un cri, un mélange de peur et d'extase, tandis que mes doigts se plantent dans ses épaules, griffant le tissu de sa veste.

Ses doigts sont maintenant sur moi, crus, sans détour. Il écarte mes lèvres charnues, explorant ma fente gorgée de sang et de sucs. Il ne cherche pas la douceur. Il cherche à marquer son territoire, à me punir de l'avoir poussé à bout. Son majeur s'enfonce en moi d'un coup, profond, me faisant rejeter la tête en arrière contre le dossier de son fauteuil en cuir.

— « Vous êtes tellement étroite... tellement trempée », grogne-t-il, ses yeux fixés sur le point de contact.

Il entre et sort de moi avec une brutalité rythmée, ses doigts imitant le mouvement de va-et-vient qu'il va bientôt m'imposer. Je sens chaque pli de ma chair s'étirer, chaque nerf s'enflammer. L'odeur de mon propre désir remonte jusqu'à mes narines, un parfum musqué, mêlé à celui de son eau de Cologne poivrée. C'est enivrant, sale, magnifique.

— « Plus... Thomas, s'il vous plaît... » je supplie, mes hanches cherchant désespérément un contact plus plein, plus dur.

Il retire ses doigts brusquement, me laissant vide et haletante. Le manque est une brûlure instantanée. Je le regarde défaire sa ceinture avec une main tremblante, son visage contracté par une douleur presque physique. Il libère sa virilité, impressionnante, pulsante, déjà ourlée de quelques gouttes de cyprine que ses doigts y ont déposées.

Il attrape mes chevilles et les ramène sur ses épaules, m'ouvrant encore davantage, me rendant totalement vulnérable. Je suis une offrande sur cet autel de bois sombre.

— « Regardez-moi, Léa », commande-t-il d'une voix d'outre-tombe. « Je veux que vous sachiez exactement qui est en train de vous briser. »

Il s'appuie sur ses bras, me surplombant, son souffle chaud sur mon visage. La pointe de son gland frotte contre mon clitoris, provoquant des décharges électriques qui me font trembler des pieds à la tête. Je vois une larme perler au coin de son œil, vite balayée par l'ombre de son désir. C'est notre ruine, à tous les deux.

Il s'enfonce d'un pouce. Juste la tête. Je sens ma chair se tendre à rompre, l'étanchéité de mon sexe protestant contre cette intrusion massive. C'est une douleur exquise, une sensation de plénitude qui me fait défaillir.

— « Dites-le », exige-t-il, ses hanches vibrant de la retenue qu'il s'impose. « Dites-moi ce que vous êtes pour moi. »

— « Votre... votre chose », j'expire dans un sanglot. « Votre élève... votre pute si vous le voulez... s'il vous plaît, Thomas... prenez-moi... »

Un rictus sauvage déforme ses traits. Il ne retient plus rien. D'un coup de rein

dévastateur, il s'enfonce en moi jusqu'à la garde, son bassin venant percuter le mien avec un claquement de chair contre chair qui résonne dans toute la pièce. Le cri que je pousse est étouffé par sa bouche qui s'écrase sur la mienne, sa langue s'engouffrant avec la même violence que son sexe.

Je suis clouée au bureau, possédée, transpercée. Le rythme qu'il imprime est effréné, dépourvu de toute tendresse. C'est une lutte, un corps à corps où chaque coup porté est une tentative de s'oublier, de se détruire l'un l'autre dans cette étreinte interdite. Ses mains quittent mes chevilles pour venir s'enrouler autour de ma gorge, ne serrant pas, mais me forçant à rester immobile sous lui, à subir chaque assaut.

La sueur commence à perler sur nos fronts, nos souffles se mêlent dans un chaos de gémissements et d'insultes murmurées. Le bois du bureau gémit sous notre poids, chaque mouvement faisant grincer la structure séculaire. Je sens mon plaisir monter, une vague de fond, noire et dévastatrice, qui menace de m'emporter alors qu'il redouble de férocité, ses reins frappant les miens avec une cadence inhumaine.

— « Je vais... je vais vous marquer... », halète-t-il contre mon cou, ses dents venant mordre ma clavicule. « Vous ne penserez plus jamais à un autre homme sans sentir mon poids en vous... »

Je ne répons plus, je ne suis plus que sensation, une masse de nerfs à vif tendue vers l'abîme, tandis que le monde s'efface derrière le mouvement incessant de son corps s'enfonçant en moi, toujours plus loin, toujours plus fort.

Ses doigts se resserrent d'un cran sur ma gorge. Pas assez pour m'étouffer, juste assez pour que je sente le battement de mon propre sang cogner contre sa paume, une pulsation affolée qui répond à la sienne. Son visage est une promesse de ruine, ses traits tordus par un mélange de haine et d'adoration brutale. Je sens chaque centimètre de sa chair, ce membre tendu à rompre qui s'enfonce en moi, cherchant à atteindre un endroit que personne n'a jamais touché, une zone de moi-même que je lui avais juré

de protéger.

— « Regardez-moi », ordonne-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un grognement caverneux.

J'ouvre les yeux, les miens noyés de larmes de plaisir et de soumission, pour plonger dans les siens, deux abîmes sombres où brûle une rage dévastatrice. Le bureau de chêne, ce meuble séculaire qui a vu défiler des générations de savoir, craque violemment sous nos assauts. Je sens le vernis froid contre mes fesses nues, contrastant avec la chaleur incendiaire de son ventre qui claque contre le mien.

Il se retire presque entièrement, me laissant dans un vide insupportable, avant de se ruer à nouveau en moi avec une force qui me soulève de la table. Ma tête bascule en arrière, heurtant la pile de copies que j'ai balayée plus tôt. Je ne suis plus une étudiante, il n'est plus mon professeur ; nous ne sommes que deux bêtes s'entre-déchirant dans le silence étouffant de cette salle de classe désertée.

Sa main quitte ma gorge pour venir s'enfoncer dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'exposer totalement. Il s'acharne. Le rythme devient erratique, violent, dénué de toute tendresse. C'est une punition. C'est une prière.

— « Dites-le », halète-t-il, sa sueur coulant de son front pour venir s'écraser sur mes seins. « Dites que vous m'appartenez. Que ce bureau est votre autel. »

— « Je suis... je suis à vous... », j'expire dans un cri étranglé, mes ongles labourant ses avant-bras, y laissant des sillons rouges qui perlent instantanément.

La sensation de plénitude est insoutenable. Je sens mon sexe se contracter autour du sien, une étau de chair brûlante et trempée. L'odeur de nous deux, ce mélange de musc, de sueur et de fluides intimes, remplit l'air, m'enivrant plus que n'importe quel vin. Il redouble de férocité, ses reins frappant les miens avec une cadence inhumaine,

chaque coup m'enfonçant un peu plus dans la folie.

— « Je vais vous remplir de moi... » murmure-t-il, sa voix brisée par l'approche de l'abîme. « Je vais vous marquer de l'intérieur, petite insolente. Vous sentirez mon foutre couler entre vos jambes pendant tout le chemin du retour. Vous vous souviendrez de chaque seconde. »

Il n'y a plus de mots, seulement le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, le grincement de plus en plus aigu du bois, et mon souffle qui se change en un sifflement court. Je sens la vague monter, une déferlante électrique qui part de mon bas-ventre pour irradier jusqu'au bout de mes doigts. Ma vision se brouille.

Soudain, il se fige, ses muscles se tendant à en rompre, ses veines saillant sur ses bras comme des cordages. Il s'enfonce une dernière fois, jusqu'au col, avec une brutalité qui m'arrache un cri déchirant.

— « Maintenant ! » rugit-il.

L'explosion est totale. Je sens le jet brûlant de sa semence frapper le fond de mes entrailles, des vagues successives, épaisses, qui semblent ne jamais vouloir s'arrêter. En même temps, mon propre plaisir m'emporte, une détonation qui me brise, me laissant secouée de spasmes violents, les jambes verrouillées autour de sa taille, le sexe pulsant rythmiquement autour de sa virilité qui décharge encore.

Il s'effondre contre moi, son front contre mon épaule, le souffle court, saccadé. Le silence qui retombe sur le bureau est plus lourd que le vacarme qui l'a précédé. On n'entend plus que le tic-tac de l'horloge murale et le goutte-à-goutte de notre sueur sur le bois.

Il reste en moi de longues minutes, comme s'il refusait de rompre ce lien, de redevenir l'homme qu'il est censé être. Mais la réalité finit toujours par s'infiltrer par les

fissures. Lentement, il se retire. La sensation de son absence est une déchirure. Je sens immédiatement la chaleur de son liquide s'écouler sur mes cuisses, une trace indélébile de mon péché, de notre défaite.

Sans un mot, il se redresse, rajustant son pantalon d'une main tremblante, tandis que de l'autre, il essuie une traînée de salive au coin de sa bouche. Ses yeux ne sont plus les mêmes. La rage a disparu, remplacée par une tristesse infinie, une sorte de deuil.

— « Sortez », dit-il d'une voix blanche, sans me regarder. « Ramassez vos affaires et sortez. »

Je reste là, allongée sur ce bureau qui porte encore les marques de mes ongles, le corps engourdi, le cœur en miettes. Je me lève avec peine, sentant mon intimité me brûler, rappelant cruellement chaque assaut. Je ramasse ma jupe froissée, mes sous-vêtements déchirés que je fourre dans mon sac.

Arrivée à la porte, je me retourne. Il est assis derrière son bureau, les mains croisées, fixant le vide. Il a repris son masque de marbre, mais je vois ses doigts trembler légèrement.

— « À demain, Monsieur », murmuré-je, la voix brisée.

Il ne répond pas. Je referme la porte, le bruit du loquet résonnant dans le couloir désert comme le couperet d'une guillotine. Je marche vers la sortie, chaque pas faisant couler un peu plus de lui en moi, une marque invisible, une souillure sacrée que je porterai jusqu'à la prochaine fois. Car je le sais, et il le sait aussi : cette guerre ne fait que commencer.

Dehors, la pluie commence à tomber, froide et purificatrice, mais aucune averse ne pourra jamais effacer l'odeur de son bureau, ni le goût de ma propre reddition.

# Chapitre 12

## L'Infiltration

La pluie n'est pas purificatrice. C'est un mensonge de poète, une illusion de romancier à l'eau de rose. Sur ma peau, elle n'est qu'une morsure glacée qui tente de figer la lave qui coule encore entre mes cuisses. Je marche dans l'allée sombre du campus, les épaules voûtées, sentant le tissu de ma culotte déchirée — ce lambeau de dentelle inutile que j'ai fourré à la hâte dans mon sac — me manquer cruellement. À chaque foulée, je sens un glissement chaud, une traînée visqueuse qui s'échappe de mon intimité meurtrie pour perler le long de mes jambes. C'est lui. C'est sa semence, épaisse et brûlante, qui me rappelle à chaque seconde l'humiliation et l'extase de ces dernières minutes.

Je m'arrête sous le porche de la bibliothèque, à l'abri des regards, et je plaque ma main contre le mur de briques froides. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Mes doigts tremblent encore de l'avoir agrippé, de l'avoir griffé alors qu'il me labourait sans pitié sur son bureau verni. L'odeur de Thomas — ce mélange de vieux papier, de tabac froid et d'une sueur musquée, presque animale — est incrustée dans mes pores, collée à mes cheveux.

Soudain, la silhouette.

Il sort du bâtiment de philosophie. Il a enfilé son long manteau de laine sombre, celui qui lui donne cet air d'intellectuel inaccessible, de génie torturé que toutes les étudiantes dévorent du regard en amphithéâtre. Mais moi, je sais ce qu'il y a en dessous. Je sais la dureté de son sexe, la brutalité de ses mains, et cette solitude abyssale qu'il dissimule derrière ses citations de Heidegger. Il ne prend pas d'aplus. Il marche d'un pas rapide, la tête haute, défiant les éléments comme il défie la morale.

Je devrais rentrer. Prendre un bus, m'enfermer dans mon studio de neuf mètres carrés, me doucher jusqu'à ce que ma peau soit rouge sang et essayer d'oublier le son de son souffle court dans mon cou. Mais mes pieds bougent d'eux-mêmes. Je suis une ombre, une traînée de douleur et de désir qui se lance à sa suite.

Je le suis à une cinquantaine de mètres de distance. La ville s'éveille dans les lumières blafardes des réverbères qui se reflètent sur l'asphalte luisant. Je me cache derrière les abribus, derrière les silhouettes pressées des passants qui rentrent chez eux, ignorant tout du drame qui se joue ici. Ma jupe, trempée, colle à mes hanches, soulignant la cambrure de mes fesses encore endolories par les claques qu'il m'a infligées. Chaque pas est un supplice délicieux. Ma fente me lance, irritée par l'assaut, gonflée, palpitante. Je peux presque sentir le contact de son gland contre mon col de l'utérus, ce choc sourd qui m'a fait basculer dans le vide.

Pourquoi est-ce qu'il joue à ça ? Pourquoi ces messages anonymes, ces photos volées via AirDrop, ce voyeurisme digital qui s'est transformé en une possession physique si violente ? Est-ce qu'il me méprise autant qu'il semble m'aimer quand il me prend ?

Il quitte les grands axes pour s'engager dans les ruelles pavées du vieux centre. C'est le quartier des appartements bourgeois, des hauts plafonds et des secrets bien gardés. L'air y est plus lourd, plus chargé d'une humidité qui pénètre jusqu'aux os. Je sens l'excitation monter en moi, une chaleur malsaine qui combat le froid de la pluie. Je veux voir où il vit. Je veux voir l'antre du monstre, le lit où il dort seul, l'endroit où il redevient l'homme fragile que j'ai cru deviner dans ses tremblements.

Thomas s'arrête devant une porte cochère massive, en chêne sombre. Il cherche ses clés dans sa poche. Ses mouvements sont saccadés, nerveux. Pour la première fois, je ne vois pas le professeur sûr de lui, mais un homme traqué par ses propres démons. Il jette un coup d'œil derrière lui. Je me plaque contre l'angle d'un mur, mon souffle court me brûlant la gorge. Mon sexe, en alerte, secrète un mélange de son foutre et de

mon propre désir, une onctuosité qui me fait défaillir. Je me caresse distraitement à travers le tissu mouillé de ma jupe, juste pour apaiser cette démangeaison insupportable, ce besoin qu'il me reprenne, là, maintenant, contre la pierre humide.

Le déclic de la serrure résonne comme un coup de feu dans le silence de la rue. Il entre. La porte se referme lourdement.

Je reste là, seule sous l'averse, mes vêtements collés à mon corps, le cœur battant à tout rompre. L'infiltration vient de commencer. Je ne suis plus Léa, l'étudiante studieuse. Je suis une proie qui a décidé de devenir le chasseur. Je m'approche de la porte, je pose ma main là où la sienne était quelques secondes plus tôt. La pierre est froide, mais le code de l'entrée est facile à deviner pour qui sait observer ses doigts.

Je tape les chiffres. 4-2-0-9. L'année de sa thèse ? Un souvenir ? Peu importe. Le verrou cède avec un gémissement métallique.

L'intérieur sent la cire et le renfermé. Un escalier de bois ciré s'élève en spirale vers l'obscurité. J'entends ses pas au-dessus de moi, lourds, réguliers. Il monte au troisième. Je retire mes chaussures pour ne pas faire de bruit, sentant le tapis épais sous mes pieds nus. Chaque marche est une transgression. Chaque étage est une strate de ma dignité que je laisse derrière moi.

Je suis au troisième étage. Une seule porte. "T. Valmont". Le nom brille sur une plaque de cuivre. J'entends de la musique derrière le bois — quelque chose de sombre, du violoncelle, une mélodie qui pleure. Et soudain, le bruit d'un verre qui se brise. Un cri étouffé.

Je n'ai pas le temps de réfléchir. La porte est mal fermée, un simple entrebâillement qui m'invite à la perdition. Je glisse ma main dans la fente, le cœur au bord des lèvres, et je pousse doucement.

L'appartement est plongé dans une pénombre rousse, éclairé seulement par quelques lampes de bureau. C'est une bibliothèque géante, des milliers d'ouvrages qui s'empilent jusqu'au plafond. Au milieu de ce chaos intellectuel, il est là.

Il a enlevé son manteau et sa chemise. Il est de dos, debout devant une grande fenêtre qui donne sur les toits de la ville. Ses muscles saillants se dessinent sous la lumière tamisée, sa peau mate porte encore les traces de notre étreinte — des rougeurs sur ses flancs, là où mes jambes l'ont serré. Il tient une bouteille de whisky à la main, et ses épaules sont secouées de spasmes.

Il ne pleure pas. Il rit. Un rire sec, sans joie, qui me donne des frissons dans tout le corps.

— « Je sais que tu es là, Léa », dit-il sans se retourner, sa voix plus basse et plus rauque que jamais. « Je sens ton odeur. Je sens ton envie. »

Mon sang se glace, mais entre mes jambes, c'est une inondation. Je ferme la porte derrière moi et je verrouille. Le jeu cruel passe à l'étape suivante. Et cette fois, il n'y a plus de bureau pour nous séparer. Il n'y a que le vide, et la chute.

Le cliquetis du verrou résonne dans le silence de la bibliothèque comme un coup de feu. Le point de non-retour. Je reste appuyée contre le bois froid de la porte, mes poumons brûlant d'un air trop rare, trop chargé de lui. L'odeur de vieux papier, de poussière de cuir et de ce bourbon tourbé qu'il siffle au goulot m'étourdit.

Il se retourne enfin. Lentement. Ses mouvements ont la grâce lourde d'un fauve blessé. Le spectacle de son torse nu me frappe l'estomac. Ses pectoraux sont congestionnés, luisants de sueur, et les traces de mes ongles, ces sillons rouges que j'ai creusés dans sa chair quelques heures plus tôt au bureau, sont des stigmates de notre sauvagerie. Son visage est un masque de mépris et de détresse. Ses yeux sombres, injectés de sang, me fouillent, m'écorchent.

— « Qu'est-ce que tu espérais trouver en me suivant, Léa ? » crache-t-il, sa voix vibrant d'un rire sardonique qui meurt dans sa gorge. « Une confession ? Des larmes ? Un cœur qui bat encore sous cette carcasse ? »

Il fait un pas vers moi. Puis un autre. Chaque foulée réduit l'espace vital, m'étouffant un peu plus. Je ne recule pas. Je ne peux pas. Je sens l'humidité entre mes cuisses qui trempe ma dentelle, une preuve flagrante de ma défaite morale face à lui.

— « Je veux savoir pourquoi tu te détruis », je souffle, ma voix tremblante malgré moi. « Pourquoi tu nous détruis à chaque fois qu'on effleure quelque chose de vrai. »

Il s'arrête à quelques centimètres. La chaleur qui se dégage de son corps est un brasier. Il pose la bouteille sur un guéridon d'acajou sans quitter mes yeux des siens. Il attrape brutalement mon menton, ses doigts s'enfonçant dans ma peau, me forçant à lever la tête. Son haleine de whisky et de tabac froid vient s'écraser contre mes lèvres.

— « Il n'y a rien de vrai, petite idiote. Il n'y a que ça. »

Sa main libre descend brutalement. Il ne me caresse pas, il s'empare de moi. Ses doigts longs et puissants broient mon sein à travers le tissu fin de ma robe, écrasant le mamelon déjà durci avec une rudesse qui me fait gémir de douleur et de plaisir. Je jette ma tête en arrière, mon dos se cambrant contre la porte verrouillée.

— « Regarde-toi », murmure-t-il contre mon oreille, ses dents mordillant mon lobe avant de tirer violemment dessus. « Tu es venue chercher des réponses, mais tout ce que tu veux, c'est que je te démonte contre ce bois jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom. Tu es aussi tordue que moi. »

— « Vas-y alors... » je réplique dans un souffle saccadé, mes mains trouvant enfin sa peau brûlante, s'agrippant à ses trapèzes saillants. « Baise-moi pour me faire taire.

C'est tout ce que tu sais faire, non ? Fuir dans ma chair parce que tu as trop peur de ce qu'il y a dans ta tête. »

Ses yeux s'enflamment. La provocation a fonctionné, mais le prix à payer va être atroce. Sa main quitte mon menton pour s'enrouler autour de ma gorge. Pas pour m'étouffer, mais pour marquer sa possession, pour m'ancrer là, face à son désir dévastateur. Il presse son bassin contre le mien. Sa virilité, déjà monstrueuse sous son pantalon de costume, me percute le bas-ventre. C'est une barre de fer, une promesse de destruction.

— « Tu veux l'animal ? Tu vas l'avoir », grogne-t-il.

Il remonte ma robe d'un geste sec, le tissu craquant sinistrement dans le silence de la pièce. Mes jambes sont à nu, ma peau frissonnant au contact de l'air frais avant qu'il ne vienne y plaquer ses paumes brûlantes. Il attrape mes hanches, me soulevant comme si je ne pesais rien pour me plaquer plus haut contre la porte. Je croise mes jambes autour de sa taille, mon intimité s'écrasant directement contre son érection massive.

Je sens sa main s'insérer entre nous, plongeant sous l'élastique de ma culotte déjà trempée. Lorsqu'il trouve mon centre, il ne prend pas de gants. Ses doigts s'enfoncent en moi, explorant ma moiteur avec une faim primitive. Je lâche un cri, un son rauque qui se perd dans sa bouche alors qu'il m'embrasse avec une violence désespérée. Sa langue envahit mon palais, réclamant tout, ne laissant aucune place à la négociation.

Ses doigts à l'intérieur de moi bougent avec une cadence frénétique, imitant le va-et-vient qu'il s'apprête à m'infliger. Je sens mes parois se contracter autour de lui, réclamant plus, réclamant tout le poids de son corps, toute la force de sa haine et de son amour confondu.

— « Tu es tellement mouillée pour moi, Léa... Putain, tu m'inondes », siffle-t-il

contre ma peau alors qu'il descend ses baisers brûlants dans mon cou, marquant ma clavicule de ses dents.

D'un geste brusque, il défait la ceinture de son pantalon, libérant son sexe qui rebondit contre mon ventre. C'est une masse de chair pulsante, chaude, imprégnée de notre désir mutuel. Je le sens contre mon entrée, là où je suis la plus vulnérable, là où je l'attends comme une condamnée attend sa sentence.

Il ne pénètre pas encore. Il se frotte, lentement, torturant ma sensibilité, faisant monter la pression jusqu'à ce que je sente mon cerveau s'embrumer. Ma vue se brouille, mes doigts s'enfoncent dans ses cheveux, je tire pour qu'il me regarde, pour qu'il voie le chaos qu'il a créé en moi.

— « S'il te plaît... » je supplie, perdant toute dignité. « Prends-moi. Maintenant. »

Un sourire cruel étire ses lèvres. Il sait qu'il a gagné. Il sait que dans cet état, je n'ai plus de questions, plus de reproches. Je ne suis plus qu'un cri qui attend de sortir.

— « Pas avant que tu me dises qui est ton maître, Léa. Dis-le. »

Il recule d'un millimètre, juste assez pour que le contact cesse, me laissant au bord du précipice, le sexe à l'air, le regard fou. Le vide entre nous est insupportable. La tension électrique fait vibrer l'air de la bibliothèque, et je sais que la seconde suivante va soit me briser, soit me sauver.

Ma gorge se serre, nouée par un mélange de rage pure et d'un désir si violent qu'il en devient une souffrance physique. Le vide qu'il a laissé en se reculant d'un simple millimètre est une agonie. Mes muscles fessiers se contractent involontairement, cherchant désespérément à retrouver la dureté de son sexe contre ma vulve trempée. L'air de la bibliothèque est lourd, saturé de l'odeur du vieux cuir, de la poussière des siècles et de ce parfum de cèdre et de sueur masculine qui émane de lui.

Je le regarde. Ses yeux sont deux puits d'ébène, sans fond, sans pitié. Il attend ma reddition totale. Il veut que j'abandonne les derniers lambeaux de ma fierté sur ce tapis persan, devant ces milliers de livres qui semblent me juger. Ma poitrine se soulève, mes mamelons sont si tendus qu'ils me font mal sous le tissu de ma robe déchirée.

— « Dis-le, Léa. Ou je te laisse là, vide et hurlante. »

Sa voix est un râle, une menace sourde qui fait vibrer mes entrailles. Je sens une goutte de mon propre désir couler le long de ma cuisse, une trace brûlante de ma défaite. Je craque. Mes doigts se crispent dans ses cheveux sombres, je tire sa tête vers la mienne pour sentir son souffle chaud sur mes lèvres.

— « C'est toi... » je murmure, ma voix brisée par un sanglot. « C'est toi, mon maître. Putain, Julian, c'est toi. Prends-moi, détruis-moi, mais ne t'arrête pas... »

Le sourire qu'il m'adresse alors n'a rien d'humain. C'est celui d'un prédateur qui a enfin acculé sa proie. Sans un mot, il saisit mes hanches avec une force brutale, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des serres. Il se repositionne d'un coup sec, et avant que je ne puisse reprendre mon souffle, il s'enfonce en moi d'un seul trait.

Un cri rauque m'échappe, une plainte qui se perd contre son cou. L'impact est si violent que je vois des étoiles. Il est immense, trop grand pour moi, il me déchire et me comble en même temps. La sensation de son gland heurtant mon col de l'utérus me provoque une décharge électrique qui me paralyse les jambes. Je suis clouée contre le bois froid de la bibliothèque, le dos arqué, la tête renversée en arrière.

— « Regarde-moi ! » ordonne-t-il entre ses dents serrées.

Je rouvre les yeux, embués de larmes. Il commence son va-et-vient. C'est un rythme

sauvage, animal, dénué de toute tendresse. À chaque coup de boutoir, mon corps entier tressaute. Le claquement de nos peaux moites, ce bruit de succion humide et indécent, résonne dans le silence de la pièce. C'est le son de ma déchéance.

Je sens sa verge, brûlante et palpitante, glisser contre mes parois intérieures qui se contractent frénétiquement autour de lui. Il ne me ménage pas. Il cherche la douleur autant que le plaisir, il cherche à marquer mon âme à travers mon sexe. Sa sueur perle sur son front et vient s'écraser sur mes seins, se mélangeant à mes larmes. Je n'ai plus de pensées, plus de questions sur ses secrets ou ses jeux cruels. Il n'y a plus que cette friction insupportable, ce feu qui dévore mon bas-ventre.

— « Tu sens comme tu es serrée ? » grogne-t-il, sa voix devenant de plus en plus rauque au fur et à mesure que l'orgasme approche. « Tu as été faite pour ça, Léa. Pour ramper sous moi. »

Il accélère encore. Ses mouvements sont saccadés, profonds, cherchant à atteindre le fond de mon être. Je sens mes parois s'enflammer, la tension monter jusqu'à un point de non-retour. Mes doigts griffent ses épaules, mes ongles s'enfoncent dans sa peau, je veux le marquer, je veux qu'il souffre autant que moi de ce besoin viscéral.

Le plaisir arrive comme une lame de fond, dévastateur. Mes muscles pelviens se serrent dans une série de spasmes incontrôlables. Je crie son nom, un hurlement de détresse et d'extase qui déchire l'air. Au même instant, Julian pousse un râle animal et s'enfonce une dernière fois, le plus profondément possible, restant immobile alors que je le sens pulser en moi, m'inondant de sa semence brûlante.

Le silence qui suit est assourdissant. Seul le bruit de nos respirations erratiques vient troubler le calme de la bibliothèque. Ma tête retombe contre son épaule, mes forces m'abandonnent. Je ne suis plus qu'un amas de chair tremblante, de fluides mêlés et de honte.

Julian se retire lentement, un bruit humide qui me fait frissonner de dégoût et de manque. Je glisse le long du meuble, mes jambes ne me portant plus, et je m'effondre sur le tapis. Il reste debout au-dessus de moi, réajustant ses vêtements avec une froideur terrifiante, comme s'il ne venait pas de me posséder jusqu'à l'âme.

Il baisse les yeux sur moi, son regard est redevenu ce masque de glace impénétrable.

— « Tu as eu tes réponses, Léa, » dit-il d'une voix dépourvue d'émotion. « Maintenant, sors de chez moi avant que je ne me souviene pourquoi je devrais te détester. »

Je reste là, au sol, le sexe encore palpitant de lui, les larmes coulant sans s'arrêter sur mes joues. J'étais venue pour comprendre son jeu. J'ai fini par devenir son jouet. L'infiltration était terminée. La destruction, elle, ne faisait que commencer.

# Chapitre 13

## La Rupture du Barrage

Le silence de mon appartement est une insulte. D'ordinaire, j'aime cette chape de plomb, ce mausolée de papier et de cuir où les pensées de Kant et de Spinoza s'entassent sur mes étagères comme des trophées de guerre intellectuelle. Mais ce soir, l'air est vicié. Il pue le regret et le sexe froid. L'odeur de Léa — ce mélange entêtant de vanille bon marché, de papier d'examen et de cette sueur sucrée qui perle à la naissance de ses cuisses — s'est incrustée dans les rainures de mon parquet, dans les fibres de mon tapis.

Je l'ai jetée dehors. Je l'ai traitée comme une intruse, comme une erreur de calcul dans ma vie si parfaitement ordonnée. « Tu as eu tes réponses, sors de chez moi. » Mes propres mots me reviennent en pleine gueule, acides. Je me regarde dans le miroir de l'entrée. Mon visage est un masque de pierre, mais mes mains tremblent. Mes phalanges sont encore rouges d'avoir serré ses hanches trop fort, d'avoir cherché à l'ancrer en moi tout en feignant l'indifférence.

Je suis une ordure. Un prédateur drapé dans le velours d'une chaire universitaire.

L'orage finit par éclater au-dehors, une décharge brutale qui gifle les vitres. Je ne peux pas rester ici. Je ne peux pas rester avec l'image de ses yeux noyés de larmes, de son petit corps s'effondrant sur mon tapis. Je saisis ma veste, je claque la porte. L'ascenseur est trop lent, je devale les escaliers, le cœur battant une chamade sauvage, une cadence animale que la philosophie ne m'a jamais apprise à dompter.

Quand je pousse la porte lourde du hall de l'immeuble, le froid me percute. La pluie tombe en rideaux opaques, transformant la rue en un enfer de reflets sombres. Et elle

est là.

Elle n'est pas partie.

Léa est recroquevillée contre le mur de briques rouges, juste à côté de l'entrée de service. Elle est trempée jusqu'aux os. Son chemisier blanc, celui qu'elle portait pour mon cours cet après-midi, est devenu transparent sous l'assaut de l'eau. Il colle à sa peau comme une seconde enveloppe, révélant la courbe de ses seins, la pointe sombre de ses tétons durcis par le froid, et cette vulnérabilité qui me donne envie de la broyer et de la protéger tout à la fois. Elle a la tête entre les genoux, ses épaules tressautent au rythme de sanglots silencieux que le tonnerre tente d'étouffer.

Je reste figé. Le barrage en moi commence à se fissurer. Ce mur de glace que j'ai mis des années à ériger contre le monde, contre mes propres pulsions, se lézarde sous la vue de cette gamine de vingt-trois ans qui a réussi l'exploit de mettre à nu le monstre sous le costume.

— Léa.

Ma voix est rauque, brisée par un mélange de fureur et de détresse. Elle sursaute, lève un visage dévasté vers moi. Ses cheveux bruns lui collent aux joues, des mèches poisseuses qui barrent son regard. Ses yeux, d'habitude si vifs, si analytiques, ne sont plus que deux abysses de douleur pure.

— Partez, Thomas, hoquète-t-elle. Vous avez dit ce que vous aviez à dire. Je ne suis qu'un jouet, c'est ça ? Une expérience de plus pour nourrir votre cynisme ?

Je fais un pas vers elle, ignorant la pluie qui s'infiltré dans mon cou. L'odeur de l'asphalte mouillé se mélange à celle de sa détresse. C'est enivrant. C'est insupportable.

— Tu n'es rien de tout ça, je grogne en m'accroupissant devant elle.

Je sens la chaleur qui émane de son corps malgré la pluie, une radiation thermique qui m'attire magnétiquement. Mes doigts me démangent. Je veux toucher cette peau, vérifier qu'elle est réelle, qu'elle n'est pas juste une projection de ma solitude.

— menteur ! hurle-t-elle soudain, sa voix se brisant dans un cri déchirant. Vous jouez avec moi depuis des semaines ! Ces messages, cet anonymat... Vous m'avez regardée me décomposer en cours, vous avez savouré mon trouble, ma honte ! Et là-haut... là-haut vous m'avez prise comme si je n'étais qu'un morceau de viande !

Elle tente de se lever, de me bousculer pour s'enfuir dans la nuit, mais je suis plus rapide. Mes mains se referment sur ses poignets avec une brutalité que je ne contrôle plus. Je la plaque contre la brique froide. Le contraste est violent : le mur glacé derrière elle, l'incendie de mon corps contre le sien.

— Tu crois que c'était un jeu ? je siffle contre ses lèvres, mon souffle court se mêlant au sien. Tu crois que je savoure de me réveiller chaque matin avec l'envie de te hurler que je te veux ? De te voir assise au premier rang, à prendre des notes avec cette application studieuse, alors que je ne pense qu'à t'écartier les jambes sur mon bureau et à te faire oublier jusqu'à ton propre nom ?

Son souffle se bloque. Ses yeux s'élargissent, les pupilles dilatées par un mélange de terreur et de désir brut. Je sens son cœur cogner contre ma poitrine, un oiseau affolé derrière une cage de côtes.

— Je te déteste, murmure-t-elle, mais ses mains, au lieu de me repousser, s'agrippent aux revers de ma veste, me tirant vers elle. Je vous déteste de me faire ressentir ça.

— Alors déteste-moi, Léa. Déteste-moi jusqu'à ce que tu n'en puisses plus.

Je lâche ses poignets pour enfouir mes mains dans ses cheveux trempés, renversant sa tête en arrière. Mon pouce écrase sa lèvre inférieure, révélant la nacre de ses dents. L'animalité que je contenais depuis trop longtemps prend le dessus. L'intellect s'efface. Il ne reste que la pluie, le sang qui cogne aux tempes, et cette faim dévorante.

Ses yeux plongent dans les miens, et je vois le barrage céder chez elle aussi. L'étincelle de défi se transforme en un abandon sauvage. Elle est à vif. Je suis à bout.

— Regarde-moi, je commande, ma voix descendant d'une octave, chargée d'une promesse de destruction. Regarde ce que tu as fait de moi.

Ses narines frémissent. Elle sent l'excitation qui me tend, le désir crasseux qui émane de chaque pore de ma peau. Elle entrouvre la bouche, une invitation muette, un gouffre dans lequel je suis prêt à me perdre. La pluie continue de nous noyer, mais entre nous, l'air est en train de s'enflammer. Les masques ne sont plus tombés, ils ont été réduits en cendres. Il n'y a plus de professeur, plus d'étudiante. Juste deux corps qui s'apprêtent à s'entre-dévorer sur le pavé d'une ruelle sombre.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre. Mes doigts, engourdis par le froid mais brûlants d'une rage que je ne contiens plus, s'enfoncent dans la chair de son cou. Je ne l'étrangle pas, je l'ancre. Je sens le battement affolé de sa carotide contre ma paume, un métronome détraqué qui bat le rythme de notre chute commune. Je la plaque brutalement contre le mur de briques froides. Le choc lui arrache un gémissement qui se perd dans le fracas de l'averse, un son rauque, plus proche du cri de guerre que de la plainte.

— Dis-le, je grogne contre ses lèvres, mon souffle s'écrasant sur sa bouche humide. Dis-moi que tu as passé chaque putain de nuit à imaginer ce moment. Dis-moi que tu crèves d'envie que je te détruise.

Ses mains, d'abord hésitantes, remontent sur mon torse, griffant le tissu détrempé de ma chemise avant de s'agripper à mes épaules avec une force insoupçonnée. Elle me tire vers elle, refusant l'espace, refusant l'air.

— Tu n'as aucune idée, Thomas, souffle-t-elle, son haleine chaude venant hanter mon cou. Je n'ai pas seulement imaginé. Je t'ai senti. Partout. Dans chaque vide, dans chaque ombre.

L'entendre prononcer mon prénom, là, dans cette ruelle qui pue l'asphalte mouillé et le désespoir, achève de briser mes dernières défenses. Le "Monsieur" est mort, enterré sous des tonnes de désir rance. Je descends ma main le long de son flanc, ignorant la pluie qui s'insinue sous mes vêtements, pour venir saisir sa cuisse et la relever d'un coup sec. Elle enroule sa jambe autour de ma hanche, s'ouvrant à moi avec une impudeur qui me donne envie de hurler de soulagement.

Mon autre main s'égare dans ses cheveux, emmêlant mes doigts dans les mèches trempées pour lui renverser la tête en arrière. Je veux voir son visage. Je veux voir ses yeux révulsés, sa pupille dévorant l'iris. Sous la lumière blafarde d'un réverbère lointain, sa peau semble faite de nacre et d'orage.

— Tu es une petite provocatrice, une sale petite obsession qui me ronge de l'intérieur, je murmure, ma bouche frôlant l'ourlet de son oreille avant que mes dents ne se referment sur le lobe.

Elle arque le dos, son bassin venant percuter le mien. Le contact est électrique, brutal. Je sens la dureté de mon sexe qui presse contre son ventre, séparé seulement par des couches de vêtements qui me paraissent maintenant être des forteresses à abattre. Je ne veux plus de coton, plus de laine. Je veux le cuir, le sang, le sel.

D'un mouvement saccadé, je déchire presque les boutons de son manteau. Je m'en fous de la casse. Je m'en fous de demain. Je glisse mes mains sous son pull, cherchant

la chaleur directe de sa peau. Le contraste me foudroie. Dehors, c'est l'hiver, mais sous ses vêtements, c'est un incendie. Mes paumes glissent sur ses côtes, remontent vers la rondeur de ses seins qu'elle m'offre en se cambrant davantage.

— Thomas... s'il te plaît...

C'est un ordre, pas une supplique. Ses doigts s'immiscent dans mon dos, ses ongles s'enfonçant dans ma chair à travers ma chemise fine, cherchant à m'arracher la peau. Elle est sauvage, affamée. Je descends ma bouche vers la sienne et cette fois, il n'y a plus de retenue. Nos langues s'entrechoquent, se battent, se goûtent avec une avidité carnassière. C'est un baiser qui a le goût de la pluie, du tabac froid et de la luxure pure. Je bois sa salive comme si c'était l'élixir qui pouvait soigner la plaie béante qu'elle a ouverte en moi il y a des mois de cela.

Je descends ma main plus bas, là où tout se joue. Je sens l'humidité de son jean, mais ce n'est pas seulement la pluie. Sous le tissu, je devine cette chaleur moite, cette promesse de gouffre. Je force le passage, glissant mes doigts sous la ceinture de son pantalon, luttant avec la raideur du tissu. Elle m'aide, ses hanches s'agitant avec une impatience animale, un besoin organique de contact.

Quand mes doigts effleurent enfin la dentelle de son sous-vêtement, elle pousse un cri étouffé contre mon cou, un son qui résonne jusque dans mes couilles. C'est trempé. Elle est ruisselante, une fontaine de désir qui n'attendait que mon intrusion. Je plonge deux doigts dans cette intimité brûlante, et je sens ses muscles se contracter violemment autour de moi, l'accueillant comme un exilé retrouve sa terre.

— Regarde-moi, je répète, ma voix n'étant plus qu'un grognement sourd.

Elle ouvre les yeux, ses cils chargés de gouttes d'eau. Elle est magnifique de perte. Je fais bouger mes doigts en elle, lentement d'abord, savourant le bruit de succion, le glissement de la peau contre la peau, le clapotis de son excitation qui se

mélange à l'eau du ciel. Ses yeux se troublent, ses lèvres tremblent.

— Tu sens ça ? je demande, en accélérant le mouvement, mon pouce venant écraser son clitoris avec une précision cruelle. Tu sens à quel point tu m'appartiens en cet instant ?

Elle ne répond que par un halètement saccadé, sa tête retombant sur mon épaule tandis qu'elle se liquéfie littéralement sous mes doigts. Elle est à bout, je le sens à la façon dont ses cuisses tremblent contre les miennes. Mais je ne veux pas qu'elle vienne maintenant. Pas encore. Je veux qu'elle souffre encore un peu de ce manque que nous avons cultivé comme un poison.

Je retire brutalement mes doigts, ignorant son cri de protestation. J'ai besoin de plus. J'ai besoin de tout. Mes mains se posent sur la boucle de ma propre ceinture, mes yeux ne quittant pas les siens, lui promettant l'abîme. La pluie redouble d'intensité, nous flagellant le visage, mais je ne sens que le feu qui me consume, cette érection qui me fait mal, ce besoin de la pénétrer pour enfin faire taire les démons qui hurlent dans ma tête.

— Ici, elle souffle, sa main descendant vers mon entrejambe pour presser la bosse énorme de mon pantalon. Baise-moi ici, maintenant. Contre ce mur. Que tout le monde sache. Que le monde entier s'écroule, je m'en fous.

Son audace me donne le vertige. Elle est en train de me donner les clés de sa destruction, et je suis plus que prêt à tourner la serrure. Je déboutonne mon pantalon d'une main tremblante, mon souffle court, mon cœur cognant si fort contre mes côtes que j'ai l'impression qu'il va exploser. Le froid de l'air sur mon sexe dressé est une insulte que je m'apprête à venger dans sa chaleur.

Je saisis son autre cuisse, la soulevant pour qu'elle m'enserme la taille de ses deux jambes. Elle est suspendue à moi, vulnérable et toute-puissante à la fois. Le mur de

briques derrière elle est le seul témoin de notre déchéance. Je sens son souffle erratique contre mon oreille, ses lèvres qui cherchent ma peau, ses dents qui mordent mon épaule pour ne pas hurler.

Je ne suis plus un homme, je suis une faim. Et elle est le seul repas qui importe.

Je fourrage sous l'étoffe légère de sa robe, mes doigts cherchant avidement le dernier rempart de sa pudeur. Je trouve la soie fine de sa culotte, déjà dévastée par son propre désir. Je n'ai pas la patience de la faire glisser. Je crochète le tissu d'un geste brusque, entendant le craquement délicat des coutures qui cèdent, un son qui se perd dans le fracas de nos respirations heurtées.

L'humidité que je découvre est une insulte à ma raison. Elle est brûlante, prête, offerte comme un sacrifice sur l'autel de notre haine mutuelle.

— Regarde-moi, grogné-je contre sa tempe, ma voix n'étant plus qu'un râle d'outre-tombe.

Elle redresse la tête, ses yeux noyés de larmes et de luxure s'ancrant dans les miens. Ses doigts s'enfoncent si fort dans mes épaules que je sens ses ongles percer le tissu de ma chemise, s'ancrer dans ma chair. Je positionne mon gland, dur comme le granit, à l'entrée de son abîme. La chaleur qui s'en échappe me brûle, me promettant l'oubli.

Je ne la pénètre pas doucement. Je n'ai aucune douceur en réserve pour elle, seulement cette rage dévorante qui nous consume depuis des mois. D'un coup de rein violent, sauvage, je m'enfonce en elle jusqu'à la garde.

Le cri qu'elle pousse est un mélange de douleur pure et d'extase absolue. Il se brise contre le mur de briques, s'envole dans la nuit noire. Son corps se cambre, ses muscles vaginaux se referment sur moi dans un spasme désespéré, m'accueillant comme une plaie qui se referme sur le fer rouge.

— Putain... murmurai-je, le visage tordu par une grimace qui ressemble à de l'agonie.

Je commence le mouvement. Lent, d'abord. Tortueusement lent. Je me retire presque entièrement, sentant les plis de sa chair s'agripper à mon membre, me supplier de ne pas partir, avant de cogner à nouveau, plus fort, plus profondément. Le bruit de nos sexes qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, est le seul métronome de notre déchéance.

Ses jambes se resserrent autour de mes hanches, ses talons tambourinant contre mon dos pour m'inciter à la ravager davantage. Elle est une tempête sous moi. Sa tête bascule en arrière, heurtant la brique froide, mais elle ne semble rien sentir d'autre que l'invasion brutale que je lui inflige.

— Plus vite, Thomas... foudroie-moi... détruis-moi... gémit-elle, sa voix brisée par les sanglots.

Je perds pied. La fine pellicule de civilisation qui me retenait encore s'évapore. Je saisis ses fesses à pleines mains, pétrissant la chair ferme avec une possession animale, et j'accélère la cadence. Je ne suis plus qu'un piston de chair et de nerfs, la martelant contre ce mur avec une violence libératrice. À chaque impact, je sens son bassin venir à la rencontre du mien, cherchant la friction, cherchant la fin du monde.

La sueur perle sur mon front, se mêlant à ses larmes alors que je colle mon visage contre le sien. L'odeur de son sexe, de sa peau chauffée à blanc, de la pluie qui commence à tomber, tout se mélange dans un cocktail enivrant de perte. Je sens mon sang battre dans mon gland, chaque va-et-vient me rapprochant d'un précipice dont je ne veux pas revenir.

Ses parois internes frémissent. Je sens le premier spasme de son orgasme la secouer.

Elle se fige, les yeux écarquillés, sa bouche s'ouvrant sur un silence hurlant. Son intérieur devient un étau brûlant, une succion si intense que je sens mon âme même être aspirée par sa fente.

— Je te déteste, hoquète-t-elle entre deux spasmes, alors que les vagues de son plaisir la submergent.

— Je sais, grogné-je, les dents serrées à s'en briser la mâchoire.

C'est le signal. Le barrage cède.

Je donne trois derniers coups de rein, dévastateurs, cherchant à atteindre son col, à la marquer au fer rouge de mon obsession. Ma semence jaillit en elle avec une force qui me vide les poumons, un flux brûlant et infini qui vient inonder son antre. Je rugis contre son cou, un cri de bête blessée, alors que mon corps est parcouru de décharges électriques qui me clouent à elle.

Le silence retombe brutalement, seulement troublé par le clapotis de la pluie sur le trottoir et nos souffles courts qui forment de la buée dans l'air froid.

Je reste planté en elle, lourd, vide, mon front appuyé contre le sien. Nos cœurs battent à l'unisson, deux tambours de guerre s'avouant vaincus. Je sens la chaleur de mon foutre qui commence à couler le long de ses cuisses, une trace indélébile de notre chute.

Ses bras, qui m'enserraient avec la force du désespoir, retombent mollement le long de son corps. Elle glisse lentement contre le mur, m'obligeant à me retirer d'elle dans un bruit de succion qui me déchire le cœur. Je la rattrape avant qu'elle ne s'effondre sur le béton froid.

Ses yeux sont vides, lavés de toute cette tension qui nous étouffait. Elle a l'air d'une

poupée de chiffon dont on aurait coupé les fils. Je remonte son sous-vêtement déchiré, un geste dérisoire de protection après l'avoir ainsi profanée.

On ne se regarde pas. On ne peut plus. Le barrage a rompu, et il ne reste rien que les ruines de ce que nous aurions pu être.

Je referme ma braguette, mes doigts tremblant encore de l'adrénaline qui retombe. Je la regarde une dernière fois, adossée à ce mur, les joues rougies par le froid et le frottement de ma barbe, les lèvres gonflées. Elle est magnifique. Elle est ma fin.

— Entre, dis-je d'une voix blanche, sans émotion. Il va pleuvoir.

Elle ne répond pas. Elle traverse le seuil de ma porte comme on entre dans une cellule, sachant que la porte ne se rouvrira jamais sur la liberté.

Le chapitre de notre innocence est clos. Celui de notre destruction ne fait que commencer.

# Chapitre 14

## La Leçon de Corps

Le clic de la serrure derrière nous sonne comme le couperet d'une guillotine. Dans l'entrée étroite de mon appartement, l'air est brusquement devenu trop dense, saturé de l'odeur de la pluie qui commence à marteler les vitres et de celle, plus entêtante, de notre propre gâchis.

Léa ne bouge pas. Elle reste plantée là, au milieu du tapis persan usé, les bras ballants, les épaules encore secouées par des tressaillements résiduels. Elle ressemble à une rescapée. Ses cheveux blonds, autrefois sagement attachés pour mes cours de métaphysique, collent à ses tempes en mèches poisseuses. Je l'observe depuis l'ombre du couloir, le cœur battant contre mes côtes comme un animal en cage. La lumière crue du plafonnier souligne la trace de mes doigts sur son bras et la morsure du froid sur sa peau diaphane.

Je devrais être désolé. Je devrais lui offrir un thé, un plaid, des excuses pour la brutalité de l'instant précédent, contre ce mur de briques. Mais je ne suis qu'un homme affamé dont on a ouvert la cage après des mois de jeûne intellectuel et sensoriel.

— Déshabille-toi, dis-je.

Ma voix n'est qu'un râle, dépourvu de la superbe professorale qui fait d'habitude trembler l'amphithéâtre. C'est un ordre dénué de politesse, une nécessité biologique.

Elle lève les yeux vers moi. Ce ne sont plus les yeux d'une étudiante cherchant la validation d'un maître. C'est un gouffre de défi et de détresse. Sans quitter mon

regard, elle laisse glisser son sac de cours au sol. Le bruit sourd des manuels de Kant et de Spinoza percutant le parquet me fait presque sourire. La théorie est morte. Ce soir, il n'y a que la pratique.

Ses doigts tremblent lorsqu'elle remonte les pans de son trench-coat humide. Elle le laisse tomber, puis vient le tour de son pull en laine légère. En dessous, elle ne porte rien d'autre que ce soutien-gorge en dentelle blanche que j'ai à moitié arraché dehors. L'armature est tordue, découvrant le haut de son sein gauche, une courbe d'une perfection insolente, marquée par la rougeur de mes caresses impatientes.

Je m'approche d'elle. Le silence de l'appartement est si profond que j'entends le sifflement de sa respiration courte. Je sens l'odeur de sa peau, un mélange de musc, de pluie et de cette peur excitante qui nous lie. Je pose mes mains sur ses hanches, mes paumes larges contrastant avec la finesse de sa taille. Elle a un petit sursaut, mais elle ne recule pas. Au contraire, elle bascule la tête en arrière, m'offrant son cou, cette ligne de vulnérabilité pure.

— Tu m'as écrit que tu voulais comprendre l'extase, Léa, murmuré-je à son oreille, ma barbe frôlant son lobe sensible. Tu m'as envoyé ces messages anonymes pour me pousser à bout. Tu voulais voir le monstre derrière le philosophe.

Je descends une main vers l'élastique de sa jupe plissée. Mes doigts s'enfoncent dans le tissu, sentant la chaleur qui irradie de son ventre.

— Le voilà, le monstre. Regarde-le bien.

Je fais glisser la jupe le long de ses jambes. Elle tombe en un cercle de tissu inutile à ses pieds. Elle est là, en sous-vêtements dépareillés, dévastée et magnifique, au milieu de mes étagères chargées de livres qui ne lui seront d'aucun secours. Je sens ma propre érection, douloureuse, contre le tissu de mon pantalon. Une pulsion sauvage me pousse à la plaquer contre le buffet, à ne plus réfléchir, à ne plus être cet

intellectuel que tout le monde admire.

Mes mains remontent vers sa poitrine. Je ne suis pas tendre. Je veux qu'elle sente chaque centimètre de ma peau contre la sienne. Mes pouces écrasent ses mamelons déjà durcis à travers la dentelle mouillée. Elle lâche un gémissement étranglé, ses doigts s'ancrant dans mes avant-bras, ses ongles s'enfonçant dans mes muscles.

— Thomas... s'il vous plaît... souffle-t-elle, utilisant encore ce "vous" qui me rend fou, ce vestige de respect qu'elle veut que je piétine.

— "S'il vous plaît" quoi, Léa ? Dis-le. Dis ce que tu veux que je fasse de toi dans cette pièce. Pas de métaphores, pas de citations. Juste la vérité sale.

Je saisis le milieu de son soutien-gorge et, d'un coup sec, je finis de déchirer le peu de dentelle qui tenait encore. Ses seins se libèrent, bondissant dans la lumière tamisée de mon salon. Ils sont lourds, pointés vers moi comme un reproche ou une invitation. Je n'attends pas sa réponse. Je me courbe et je prends un de ses mamelons dans ma bouche, aspirant avec une force qui lui tire un cri de surprise.

C'est le signal. La digue saute. Léa n'est plus la poupée de chiffon de tout à l'heure. Elle devient une louve. Ses mains se glissent sous ma chemise, arrachant les boutons dans leur hâte fébrile à toucher ma peau nue. Elle griffe mon torse, cherchant le contact, cherchant la chaleur de ce corps qu'elle a fantasmé pendant des nuits entières derrière son écran.

On se cogne, on se dévore, nos lèvres se percutent dans un baiser qui a le goût du sang et du désespoir. Ma langue force le passage, explorant sa bouche avec une autorité brutale, tandis que je l'entraîne, sans jamais rompre le contact, vers le canapé de cuir sombre au centre de la pièce.

Le cuir est froid contre son dos lorsqu'elle s'y effondre, mais mon corps vient

immédiatement la recouvrir, une chape de plomb et de muscles. Je m'installe entre ses cuisses, sentant l'humidité de sa culotte déchirée contre mon bassin. L'odeur du sexe monte, lourde, animale, éclipsant tout le reste.

— Regarde-moi, Léa, ordonné-je en saisissant son menton pour l'obliger à fixer mes yeux sombres de désir. C'est ça, ta leçon de corps. C'est ici que finit la pensée.

Je porte ma main à ma ceinture, mes doigts luttant avec la boucle, l'esprit embrumé par une seule et unique obsession : la remplir jusqu'à ce qu'elle oublie son propre nom.

Le cliquetis métallique de ma boucle de ceinture résonne dans la pièce comme un coup de feu. Le cuir du canapé gémit sous notre poids conjugué, un cri sourd qui accompagne chacune de nos saccades. Je ne la quitte pas des yeux. Je veux voir l'instant précis où la réalité va pulvériser les châteaux de cartes qu'elle s'est construits derrière son écran.

Je libère ma virilité, mon sexe dur, battant, qui semble vouloir déchirer ma propre peau. À la vue de ma chair tendue, ses pupilles se dilatent jusqu'à dévorer l'iris. Elle a un petit hoquet, un souffle court qui s'étrangle dans sa gorge.

— C'est pour ça que tu ne dormais plus, Léa ? murmuré-je, ma voix n'étant plus qu'un grognement rauque. C'est ça que tu imaginais quand tu te touchais en pensant à moi ?

Je ne lui laisse pas le temps de répondre. Je saisis ses hanches, mes doigts s'enfonçant dans sa chair tendre, et je la tire vers le bord du canapé pour mieux l'ouvrir. Le tissu de sa culotte n'est plus qu'une loque inutile que j'écarte d'un geste brutal. Elle est trempée. L'odeur de son désir est une drogue, un mélange musqué et sucré qui me monte au cerveau et balaie mes dernières parcelles de raison.

Je plonge deux doigts en elle d'un coup sec. Elle cambre le dos, la tête rejetée en arrière, un cri de surprise et de douleur délicieuse s'échappant de ses lèvres rougies par mes baisers.

— Tu es brûlante, putain... Tu es une fournaise.

Je travaille son intimité avec une ferveur sauvage, mes doigts explorant chaque repli, malaxant sa chair gorgée de sang. Je sens ses parois se contracter autour de moi, l'humidité glisser sur mes phalanges, le bruit de succion, ce \*flic-flac\* obscène qui emplit l'espace entre nous. Elle commence à s'agiter, ses jambes s'enroulant autour de ma taille pour me rapprocher encore, cherchant un contact que je lui refuse encore pour la torturer un peu plus.

Je descends, ma bouche remplaçant mes doigts. Je veux goûter son agonie. Quand ma langue claque contre son clitoris dressé, elle lâche un juron, une insulte qui se perd dans un sanglot. Je la dévore, sans aucune retenue, aspirant sa chair, la lapant avec une fureur animale. Elle saisit mes cheveux, ses ongles s'ancrant dans mon cuir chevelu, me tirant, me poussant, perdue dans un chaos sensoriel qu'elle ne maîtrise plus.

— S'il te plaît... Marc... S'il te plaît...

Elle me supplie. C'est le son que j'attendais. Cette cassure dans sa voix, ce moment où la fierté s'effondre devant le besoin viscéral.

Je me redresse, ruisselant de son plaisir, le visage marqué par l'effort. Je me place entre ses cuisses grandes ouvertes, mon sexe frottant contre le sien, un frottement lent, de haut en bas, qui étale ses fluides contre ma propre peau. La friction est électrique. Je sens chaque pore de mon corps hurler de la pénétrer, mais je ralentis le mouvement. Je veux qu'elle sente chaque millimètre de ma circonférence, chaque pulsation de ma veine qui bat contre son entrée close.

— Regarde ce que tu me fais, dis-je en attrapant ses mains pour les plaquer de chaque côté de sa tête, les doigts entrelacés dans un étau de fer. Tu as voulu la leçon ? Tu vas l'avoir. Tu vas sentir ce que c'est que d'être possédée, pas par un fantasme, mais par un homme de chair et de sang qui a faim de toi depuis trop longtemps.

Je pousse lentement. Juste le gland. Sa fente se déchire pour m'accueillir, un anneau de feu qui se resserre sur moi. Elle est étroite, si étroite que j'ai l'impression que je vais la briser. Elle ferme les yeux, une larme roulant sur sa tempe.

— Non, Léa. Ouvre les yeux. Regarde-moi me perdre en toi.

Je gagne un pouce supplémentaire. Puis deux. La sensation de son étreinte interne est une torture exquise. Je suis à la limite de l'explosion, mes muscles tendus à craquer, la sueur perlant sur mon front et tombant sur sa poitrine haletante. Je m'arrête là, à mi-chemin, la laissant s'habituer à l'invasion, savourant le tremblement de ses cuisses contre mes flancs.

— Tu es si serrée... Je vais te défoncer, tu le sais ça ? Je vais te retourner le cerveau jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de ta logique.

Elle répond par un gémissement brisé, son bassin donnant de petits coups désespérés vers le haut pour m'inciter à finir le travail. Elle me veut tout entier. Elle veut le choc, le poids, la plénitude brutale. Mais je reste là, immobile, à la lisière de son âme, la laissant suffoquer de besoin.

Je baisse la tête pour mordre le lobe de son oreille, ma voix n'étant plus qu'un souffle de mort et de vie :

— Dis-le. Dis-moi que tu ne veux plus jamais que ce soit quelqu'un d'autre. Dis-moi que tu es à moi.

Sa réponse est un murmure inaudible, étouffé par un spasme qui parcourt tout son corps. Ses parois me broient, me suppliant de continuer. Ma patience s'évapore. Mon instinct prend le dessus.

Je me retire presque entièrement, la laissant pousser un cri de protestation, avant de me cambrer pour porter le premier coup véritable, celui qui va marquer son corps à jamais.

Je ne suis plus un professeur. Je suis un prédateur. Et elle est l'unique proie pour laquelle j'accepterais de mourir.

Je m'enfonce en elle d'un coup sec, brutal, sans aucune retenue. Le son est sourd, un claquement de chair contre chair qui résonne dans le silence de la pièce comme un coup de tonnerre. Elle pousse un cri qui se transforme instantanément en un sanglot de soulagement, sa tête basculant en arrière, ses cheveux s'étalant sur les draps comme une traînée de poudre noire.

Je suis là. Enfin. Tout entier. Je sens ses parois, brûlantes et étroites, se refermer sur moi comme un étau vivant. C'est trop. C'est bien plus que ce que mon corps peut supporter après ces mois d'abstinence forcée, à ne la dévorer que du regard. Je m'immobilise une seconde, les muscles de mes bras bandés à rompre pour ne pas tout lâcher immédiatement. Je sens son cœur battre contre mon torse, un rythme erratique, effrayé, sauvage.

— Regarde-moi, grogné-je entre mes dents serrées.

Elle ouvre les yeux, ses pupilles sont dilatées, noyées dans un océan de désir et de larmes. Elle tremble de chaque membre.

— Je suis à toi, finit-elle par lâcher dans un souffle brisé, sa voix déraillant sous la

pression de mon poids. Je suis à toi... Détruis-moi. Fais-moi oublier que j'ai jamais respiré sans toi.

Cette confession agit comme un détonateur. Je me retire presque totalement, sentant le glissement humide et visqueux de ma peau contre la sienne, avant de frapper à nouveau. Puis encore. Je n'ai plus de rythme régulier, je n'ai plus de tactique. Je suis un animal en cage qu'on vient de libérer. Mes coups de reins sont profonds, cherchant à atteindre le fond de son être, à marquer son utérus de mon empreinte.

Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent devient une musique primitive. \*Splat. Splat.\* Le son de la luxure, de la sueur qui commence à perler sur nos fronts et à se mélanger entre nos poitrines. Je sens l'odeur de son excitation, musquée, sucrée, entêtante, qui me monte au cerveau comme une drogue dure. Mes mains descendent pour agripper ses fesses, mes doigts s'enfonçant dans sa chair tendre pour la soulever, pour l'offrir encore plus à mes assauts.

— Plus vite... s'il te plaît... murmure-t-elle, ses ongles me labourant le dos, traçant des sillons de douleur que je savoure comme des médailles.

Je n'attends pas qu'elle le demande deux fois. J'accélère la cadence. Je ne suis plus qu'un piston de chair et de muscles, l'entraînant dans une spirale de sensations si violentes qu'elle commence à perdre connaissance, ses yeux se révulsant légèrement. Chaque fois que je pénètre en elle, je sens l'inondation. Elle est trempée, une fontaine de désir qui lubrifie chacun de mes mouvements, rendant le glissement presque irréel.

Ma main remonte à sa gorge, non pas pour l'étouffer, mais pour sentir le passage de son souffle court, pour ancrer ma domination. Je baisse la tête et je lèche la sueur sur son cou, avant de mordre sa peau, là où l'épaule rencontre le cou. Elle hurle, un cri de jouissance pure qui déchire l'air.

Ses muscles pelviens commencent à se contracter autour de moi, des spasmes rythmiques, incontrôlables. Elle arrive au bord du précipice.

— Je vais... je vais... balbutie-t-elle, ses jambes se resserrant autour de ma taille, me broyant les côtes.

— Jouis pour moi, ordonné-je d'une voix d'outre-tombe. Donne-moi tout.

Elle explose. Je sens son corps se tendre comme un arc, son sexe me serrer avec une force incroyable, m'aspirant littéralement. C'est le signal que mon propre corps attendait. La digue rompt. Je donne trois derniers coups rageurs, mon bassin percutant le sien avec une violence désespérée, avant de me figer.

Je lâche tout en elle. Un jet brûlant, épais, qui semble ne jamais vouloir s'arrêter. Je me vide de ma substance, de ma douleur, de mon attente, de toute cette tension qui me rongait. Je la remplis jusqu'à la garde, sentant mon foutre bouillonner entre nous, débordant de son antre pour couler sur les draps.

Je m'effondre sur elle, mes bras fléchissant enfin. Nous sommes deux épaves, haletants, nos poitrines se soulevant dans un effort synchronisé. Le silence revient, lourd, chargé d'une électricité qui refuse de mourir. Je sens ses larmes chaudes contre ma joue. Ce ne sont pas des larmes de tristesse, mais celles d'une agonie qui vient de trouver sa paix.

Je ne bouge pas. Je reste en elle, sentant mon membre encore palpitant se ramollir lentement dans la chaleur de son corps. Je l'ai eue. Je l'ai marquée. Je l'ai possédée comme aucun homme n'aurait jamais dû pouvoir le faire.

— C'est fini, chuchoté-je contre ses lèvres, le goût du sel et du sexe entre nous. La leçon est terminée.

Elle s'accroche à moi, ses doigts tremblants caressant ma nuque, refusant de me laisser partir. Nous ne sommes plus professeur et élève. Nous ne sommes plus rien d'autre que deux âmes en lambeaux qui ont trouvé, dans la sueur et le fluide, une raison de ne pas sombrer.

Le chapitre se ferme sur le bruit de nos deux cœurs qui, pour la première fois, battent exactement à la même seconde. Dans l'ombre de la chambre, l'odeur de notre union flotte comme un encens impie. On ne revient jamais d'une telle leçon. On ne fait que survivre à ce qui vient de naître.

# Chapitre 15

## Les Larmes du Lendemain

Le silence qui suit l'orgasme est une lame de rasoir. Il tranche net les derniers lambeaux de nos illusions. Je sens le froid de la chambre ramper sur ma peau nue, une morsure glaciale qui contraste violemment avec la fournaise qui nous soudait encore il y a une minute. Je suis toujours sur elle, mon poids écrasant sa poitrine frêle, mes poumons brûlants cherchant un oxygène qui semble s'être évaporé de la pièce.

Lentement, avec une réticence qui me déchire les viscères, je me désengage. Le bruit de succion de mon sexe quittant son corps, ce son mouillé et impudique, résonne dans le vide de l'appartement comme un aveu de culpabilité. Je vois le fluide, un mélange laiteux de mon foutre et de son désir, perler à l'entrée de son intimité encore béante, avant de couler lentement le long de sa cuisse pâle. C'est une vision de débauche pure, une souillure magnifique que j'ai moi-même orchestrée.

Je me laisse retomber sur le côté, le souffle court. Mes muscles tremblent d'un épuisement qui n'est pas seulement physique. À trente centimètres de moi, Léa ne bouge pas. Ses yeux sont fixés sur le plafond écaillé, ses pupilles encore dilatées par la décharge d'endorphines. Elle ressemble à une victime de naufrage que j'aurais sauvée de la noyade pour mieux l'étouffer sur le rivage.

— Tu devrais partir, murmure-t-elle.

Sa voix est un craquement de verre pilé. Elle ne me regarde pas. Elle sait, comme moi, que chaque seconde supplémentaire passée dans cette chambre est un clou de plus dans le cercueil de ma carrière. Si un seul de mes collègues de la faculté voyait le brillant professeur de métaphysique dans cet état, allongé dans les draps froissés d'une

gamine de vingt-trois ans, l'odeur du sexe encore collée à la gorge, tout s'effondrerait. Les colloques, les publications, la chaire de philosophie... Tout ce que j'ai construit par l'intellect vient d'être réduit en cendres par la brutalité de mes hanches.

— Je sais, répondis-je d'un ton monocorde.

Pourtant, je ne bouge pas. Je tends la main et mes doigts, encore poisseux de son humidité, viennent effleurer son ventre. Sa peau tressaille sous mon contact. C'est une réaction animale, électrique. Je descends plus bas, là où les poils pubiens sont encore emmêlés, trempés de nos fluides mêlés. Je veux sentir l'étendue du désastre. Je veux me gorger de cette réalité crue avant que les concepts abstraits ne reprennent le dessus.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait avec quelqu'un d'autre ? demandé-je, ma voix plus rauque que je ne l'aurais voulu. Quelqu'un qui n'aurait pas à se cacher derrière un écran ou un AirDrop pour te dire qu'il veut t'écorcher vive ?

Elle tourne enfin la tête vers moi. Une larme solitaire s'échappe de son œil gauche, traçant un sillon brillant sur sa tempe.

— Parce que les autres ne savent pas lire entre les lignes, Thomas. Ils voient une étudiante sérieuse, une pragmatique. Toi, tu as vu la faille. Tu as utilisé tes mots comme des scalpels. Tu m'as disséquée avant même de me toucher.

Elle se redresse sur un coude, ignorant la couverture qui glisse pour révéler ses seins, les mamelons encore durcis par l'excitation et le froid. Les marques de mes doigts sont visibles sur ses hanches, des taches rougeâtres qui vireront au bleu demain. Un trophée de ma possession sauvage.

— Regarde-nous, continue-t-elle en désignant le désordre de la pièce. On est censés

être l'élite de la pensée. Et on finit comme des bêtes, à se vider l'un dans l'autre pour oublier que le monde n'a aucun sens. C'est ça, ta leçon finale ? Que la seule vérité, c'est le craquement des os et l'odeur du foutre ?

Ses mots me frappent plus fort que n'importe quelle critique universitaire. Elle a raison. Je suis un imposteur. En classe, je parle de l'Éthique à Nicomaque, de la maîtrise de soi, de l'ataraxie. Mais dès que je suis seul, je redeviens ce prédateur intellectuel affamé de chair, cherchant dans le corps de Léa une réponse que Kant n'a jamais pu me fournir.

Je me rapproche d'elle, envahissant à nouveau son espace vital. Je ne supporte pas la distance. La peur de la perdre, mêlée à l'adrénaline du risque, agit comme un puissant aphrodisiaque. Je sens mon membre se réveiller, une pulsion sourde qui bat contre ma cuisse. Je veux l'étouffer à nouveau sous mon corps, je veux que ses larmes servent de lubrifiant à notre prochaine chute.

Je saisis violemment son menton, l'obligeant à plonger ses yeux dans les miens.

— La vérité, Léa, c'est que la pensée n'est qu'un voile. On réfléchit parce qu'on a trop peur de ressentir. Mais ce soir, il n'y a plus de voile. Il n'y a que cette odeur d'iode et de sueur. Il n'y a que le risque que je sois renvoyé demain matin parce que je n'arrive pas à sortir de toi.

Je baisse la tête et lèche la larme sur sa joue. Elle a le goût du sel et du désespoir. Ma main descend, glisse entre ses jambes encore entrouvertes. Je sens la chaleur qui émane d'elle, cette moiteur accueillante qui m'appelle comme un abîme. Mes doigts s'enfoncent dans sa chair tendre, explorant à nouveau les profondeurs que j'ai labourées quelques minutes plus tôt. Elle lâche un gémissement étouffé, un son qui oscille entre la protestation et l'abandon total.

— Dis-le, ordonné-je contre son oreille, tandis que mon pouce écrase

impitoyablement son clitoris gonflé. Dis que tu préfères être ma pute de luxe littéraire plutôt que la major de promotion de ces imbéciles qui ne te toucheront jamais comme je le fais.

Elle arque le dos, ses doigts s'enfonçant dans mes avant-bras, ses ongles creusant des sillons dans ma chair. Sa respiration se hache. La vulnérabilité émotionnelle du moment se transforme, sous la pression de mes doigts et de mes mots cruels, en une nouvelle vague de luxure dévastatrice.

— Je suis... à toi..., expire-t-elle dans un souffle saccadé. Détruis-moi, Thomas. Détruis tout. Je m'en fous de la suite. Je veux juste sentir que j'existe.

Le piège se referme. Pour elle, pour moi. Demain, le soleil se lèvera sur les ruines de nos réputations, mais ici, dans cette pénombre moite, nous sommes les rois d'un royaume de fluides et de douleur. Je me redresse, la dominant de toute ma stature, prêt à lui infliger une nouvelle leçon dont aucun de nous deux ne sortira indemne.

Je ne lui laisse pas le temps de reprendre son souffle. Je n'ai aucune pitié pour ce qu'elle appelle sa vie. Je saisis le col de son chemisier en soie, ce vêtement trop sage qui cache le chaos que j'ai moi-même instauré, et je tire d'un coup sec. Les boutons sautent, ricochant sur le parquet ciré comme des petits bruits de condamnation. Elle tressaille, mais elle ne se dérobe pas. Elle m'offre sa poitrine, ses seins dressés dont les mamelons sont déjà des perles de désir durcies par le froid de la pièce et le feu de mes mains.

— Regarde-moi, exigeai-je d'une voix qui n'est plus qu'un grondement sourd.

Elle lève les yeux. Ils sont noyés, un mélange de sel et de luxure pure. Elle est magnifique dans sa déchéance. Je glisse ma main entre ses jambes, là où le tissu de sa culotte n'est plus qu'une barrière dérisoire, trempée par son propre aveu. Je sens la chaleur qui émane d'elle, cette odeur musquée, sucrée, celle d'une femme qui a

renoncé à toute dignité pour une heure de perdition.

Mon majeur s'enfonce d'un coup dans son intimité brûlante. Elle lâche un cri, un son déchirant qui se perd contre mon cou. Je n'y vais pas avec douceur. Je veux qu'elle sente chaque centimètre de mon intrusion, je veux que la friction soit à la limite de la douleur. Mes doigts bougent en elle avec une régularité de métronome cruel, tandis que mon pouce continue de torturer son clitoris, l'écrasant, le malaxant jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un amas de nerfs à vif.

— Tu sens ça ? murmuré-je à son oreille, ma langue traçant le contour de son lobe avant de le mordre cruellement. C'est le son de ta carrière qui s'effondre. C'est l'odeur de ton avenir qui part en fumée. Dis-moi que tu t'en fiches. Dis-le moi encore.

— Je m'en fous... Thomas, s'il te plaît... Plus fort... je n'en peux plus...

Elle s'agrippe à mes épaules, ses ongles s'enfonçant si profondément dans mon dos que je sens la brûlure du sang qui affleure. La douleur m'excite, elle valide ma propre perte. Je me dégage brusquement de son entrejambe, la laissant haletante, vide, le regard errant. Je déboutonne mon pantalon avec une main tremblante de rage contenue. Ma queue s'échappe, tendue à rompre, pulsante, réclamant son dû.

Je la retourne sans ménagement face au bureau, écrasant ses seins contre le bois froid et les piles de copies qu'elle aurait dû corriger. Ses fesses, blanches et rebondies, s'offrent à moi dans la pénombre. Je baisse sa culotte d'un geste brusque, la laissant entravée aux chevilles. Elle est là, offerte, humiliée, prête à être marquée.

— Tu voulais que je te détruise ?

Je ne lui laisse pas le temps de répondre. Je saisis ses hanches, mes doigts s'ancrant dans sa chair, et je pénètre son antre d'un seul coup, profond, brutal. Le choc est tel qu'elle manque de s'effondrer. Elle pousse un cri qui se transforme en un

gémissement rauque, un son animal. Elle est tellement serrée, tellement trempée de moi, de nous, que je sens chaque ride de son sexe m'enserrer comme un étau de velours.

Je commence à pomper, un rythme lent, lourd, dévastateur. À chaque coup, son corps bascule vers l'avant, sa tête heurtant presque les livres qui tapissent mon bureau. C'est une profanation. Chaque va-et-vient est une insulte à la morale, une gifle à la bienséance. Je sens la sueur perler sur mon front, couler le long de mon torse, se mélanger aux fluides qui s'écoulent entre ses cuisses.

— Regarde les livres, Clara ! ordonné-je en lui saisissant les cheveux pour redresser son visage vers la bibliothèque. Regarde toute cette sagesse que nous sommes en train de piétiner. Tu n'es plus une étudiante. Tu n'es plus rien qu'une fente qui prend mon foutre et mon mépris.

Elle rejette la tête en arrière, ses yeux se révulsant. Elle ne lutte plus. Elle accepte tout. Elle se cambre davantage, invitant la violence de mes assauts. Sa chair claque contre la mienne, un bruit humide et rythmé qui emplit l'espace confiné de mon bureau. Je sens ses muscles vaginaux se contracter violemment autour de moi, des spasmes annonciateurs d'un séisme qu'elle ne pourra pas contenir.

— Oui... Thomas... plus fort... tue-moi à l'intérieur... je veux que tu me remplisses jusqu'à ce que je ne puisse plus marcher...

Sa voix est brisée, chargée d'une émotion si brute qu'elle me transperce le cœur autant que le bas-ventre. Ce n'est plus seulement du sexe. C'est une exécution. Je lâche mes mains de ses hanches pour venir lui enserrer la gorge, juste assez pour qu'elle sente la pression, juste assez pour que chaque inspiration soit un combat. Je veux qu'elle lutte pour son plaisir comme on lutte pour sa survie.

Mon rythme s'accélère, perdant toute trace de contrôle. Je ne suis plus le professeur,

je suis un animal en rut, cherchant à s'oublier dans la seule vérité qui reste : cette friction brûlante, cette odeur de sexe et de désespoir, et le son de ses sanglots qui se mêlent à ses cris de jouissance. La pièce semble rétrécir, l'air s'épaissit, chargé d'électricité et de l'imminence d'une fin inévitable.

Ses talons tambourinent contre le sol, ses doigts griffent frénétiquement le bord du bureau, faisant voler des dossiers, des stylos, des morceaux de nos vies antérieures. Nous sommes au bord du gouffre, suspendus dans cet instant où la douleur devient la seule forme de plaisir supportable. Elle commence à trembler de tout son long, son orgasme montant comme une marée noire, prête à tout engloutir sur son passage.

Je sens mon propre plaisir m'envahir, une vague de fond, sombre et irrésistible, qui menace de me faire tout lâcher, ma carrière, mon honneur, mon âme.

— Ne t'arrête pas... Thomas... ne me laisse pas...

Je grogne son nom, une insulte et une prière, alors que je redouble de violence, la frappant de tout mon poids, cherchant le fond de son être, cherchant à imprimer ma marque jusque dans ses os avant que le monde ne nous rattrape.

Le bois du bureau craque sous le poids de notre péché, un gémissement de chêne qui accompagne le rythme saccadé de mes reins. Je la regarde, les yeux révulsés, ses mèches de cheveux collées à son front par la sueur et les larmes. Elle n'est plus la femme d'affaires impeccable que tout le monde admire ; elle n'est plus qu'une plaie ouverte, un cri silencieux, une créature de besoin pur.

Ma main se resserre sur sa gorge, pas pour l'étouffer, mais pour l'ancrer ici, avec moi, dans ce naufrage. Je sens chaque battement de son sang contre ma paume. Mes hanches la percutent avec une régularité brutale, un martèlement sourd qui résonne dans le silence pesant de l'open space désert de l'autre côté de la porte vitrée. À chaque coup, je sens ma verge s'enfoncer plus profondément dans son intimité

brûlante, là où elle est la plus tendre, la plus vulnérable.

— Regarde-moi, putain, je grogne contre son oreille, ma voix brisée par l'effort.

Elle ouvre les yeux, des abîmes de détresse et d'extase. Elle lâche le bord du bureau pour s'agripper à ma chemise, déchirant le coton fin, ses ongles s'enfonçant dans ma poitrine. La douleur est une bénédiction. Elle me rappelle que je suis encore vivant alors que je suis en train de tuer tout ce que j'ai construit.

— Thomas... détruis-moi... je t'en supplie...

Sa voix n'est qu'un souffle rauque. Je réponds par une poussée encore plus profonde, cherchant le fond de son utérus, voulant qu'elle sente chaque millimètre de ma queue, chaque pulsation de ma rage. C'est une danse macabre. Je sens ses muscles internes se contracter, des spasmes électriques qui enserrant mon sexe comme un étau de velours. Elle est tellement trempée que le bruit de nos corps qui s'entrechoquent est un sifflement de chair humide, un son de succion obscène qui emplît la pièce.

La marée noire dont je parlais nous submerge maintenant. C'est l'instant où tout bascule. Mes couilles se contractent, mon bas-ventre est en feu, une lave incandescente prête à jaillir. Je ne retiens plus rien. Les dossiers, les contrats, ma dignité... tout vole en éclats. Je suis un animal, et elle est mon sanctuaire et ma perte.

Ses jambes remontent, ses talons ne tambourinent plus le sol mais s'accrochent à mes lombaires, me tirant encore plus fort en elle. Elle commence à hurler, un cri que je l'oblige à ravalier en écrasant ma bouche contre la sienne. Je goûte le sel de ses larmes, l'amertume de notre avenir brisé.

Puis, l'explosion.

Son corps se cambre violemment, son sexe se contracte par vagues successives,

m'aspirant, me suppliant de finir. Je lâche tout. Je décharge en elle des jets brûlants, une semence de désespoir qui inonde ses parois, me vidant de toute ma substance. Je continue de la percuter alors même que le plaisir me déchire le cerveau, chaque coup de boutoir projetant mon foutre plus loin, plus fort, comme si je voulais m'injecter sous sa peau.

Elle tremble de tout son long, de petits gémissements aigus s'échappant de sa gorge alors que son orgasme la secoue sans pitié. Je m'effondre contre elle, mon visage niché dans le creux de son cou, inhalant l'odeur de son sexe, de sa sueur et de ses larmes. L'air est devenu irrespirable, saturé de l'odeur métallique de l'encre et du musc de notre étreinte.

On reste ainsi, soudés, alors que le silence retombe comme une chape de plomb. Ma bite, encore logée au fond d'elle, bat au rythme de mon cœur affolé. Je sens la chaleur de mon sperme glisser lentement le long de ses cuisses, une trace indélébile de notre trahison sur le cuir du fauteuil de direction.

La réalité revient, froide, tranchante.

Elle se remet à pleurer, mais ce ne sont plus des larmes de jouissance. Ce sont les larmes du lendemain qui coulent déjà, avant même que le soleil ne se lève. Elle cache son visage dans ses mains, ses épaules secouées par des sanglots convulsifs. Je me retire d'elle lentement, le bruit de la séparation me faisant l'effet d'une déchirure.

Je regarde mes mains, elles tremblent. Sur le bureau, un cadre photo est tombé, le verre brisé. L'image de ma réussite est en miettes. Je remonte ma braguette, un geste dérisoire pour tenter de retrouver une contenance que j'ai perdue pour toujours.

— C'est fini, murmure-t-elle, la voix éteinte.

Je ne réponds pas. Il n'y a rien à dire. Le plaisir a laissé place à une solitude immense.

Nous sommes deux naufragés sur une mer d'encre noire. Je ramasse un dossier maculé d'une tache d'humidité, la seule preuve physique de ce qui vient de se passer, mais l'empreinte de son corps et le goût de sa douleur resteront gravés en moi bien après que cette pièce aura été vidée de ses meubles.

Je sors de la pièce sans un regard en arrière, emportant avec moi l'odeur de notre perte, laissant derrière moi la seule femme que j'ai jamais vraiment possédée, au prix de tout ce que j'étais. Le couloir est long, froid, et pour la première fois de ma vie, j'ai peur de la lumière du jour.

Les larmes du lendemain ne s'arrêteront pas de couler. Elles sont notre seule vérité.

# Chapitre 16

## Fréquence Partagée

La pluie s'écrase contre les hautes fenêtres de mon bureau avec une régularité de métronome, un bruit sourd qui étouffe les derniers échos de la vie universitaire. Il est vingt-deux heures. Le campus est une carcasse de béton vide, une nécropole où mes certitudes de professeur ont fini par pourrir. Je suis assis derrière mon bureau en acajou, les mains à plat sur le bois froid, fixant les ombres qui dansent sur le mur.

Ma peau me brûle. Chaque centimètre carré de mon corps semble se souvenir de l'empreinte de Léa, de la morsure de ses ongles, de la chaleur moite de son souffle contre mon cou. Le « c'est fini » qu'elle a prononcé l'autre jour n'était qu'un mensonge, une digue de papier face à un tsunami. On ne guérit pas d'une telle infection ; on attend juste que la fièvre remonte.

La porte gémit. Je n'ai pas besoin de lever les yeux pour savoir que c'est elle. Son parfum, ce mélange de vanille bon marché et d'orange, sature l'air instantanément. Elle ferme le verrou derrière elle. Le clic métallique résonne comme un coup de feu dans le silence oppressant de la pièce.

Je lève enfin le regard. Elle est trempée. Son trench-coat sombre colle à ses hanches, et ses cheveux bruns, gorgés d'eau, lui barrent le visage en mèches sombres et sauvages. Elle ne ressemble plus à l'étudiante studieuse du premier rang. Elle ressemble à une suppliciée. Ses yeux sont rougis, cernés de fatigue et de désir, une dualité qui me déchire les entrailles.

— Tu n'aurais pas dû venir, Léa, articulé-je, ma voix n'étant qu'un grognement rauque.

Elle ne répond pas. Elle s'avance dans la lumière chiche de ma lampe de bureau. Ses mains tremblent lorsqu'elle retire son manteau. Dessous, elle ne porte qu'une robe de soie fine, presque transparente à cause de l'humidité. Je vois tout. La pointe sombre de ses tétons qui durcissent sous l'effet du froid et de la peur, le creux de sa taille, le mouvement saccadé de son diaphragme.

— Je ne peux plus respirer sans ça, murmure-t-elle. Sans nous. C'est comme une amputation, Thomas.

Elle utilise mon prénom. La barrière s'effondre. Je me lève, ma chaise raclant bruyamment le parquet. La distance qui nous sépare est un gouffre que je franchis en deux enjambées. Je l'attrape par la nuque, mes doigts s'enfonçant dans sa chevelure trempée. Je la force à renverser la tête. Elle gémit, un son de détresse pure qui se transforme en un soupir d'aise quand mon pouce écrase sa lèvre inférieure.

— On va se détruire, dis-je contre sa bouche, sentant l'odeur ferreuse de la pluie sur sa peau. On est déjà des ruines.

— Alors brûle les ruines, réplique-t-elle dans un souffle.

Je ne résiste plus. Je plaque ma bouche contre la sienne avec une brutalité qui nous surprend tous les deux. Ce n'est pas un baiser de cinéma, c'est un choc frontal, un échange de fluides et de désespoir. Ma langue force le passage, envahissant sa bouche, explorant chaque recoin avec une faim animale. Elle répond avec la même urgence, ses mains griffant mon dos à travers ma chemise, cherchant à s'agripper à quelque chose de solide dans le chaos de nos émotions.

Je descends mes mains le long de son dos, sentant la courbe cambrée de ses reins. La soie de sa robe glisse sous mes paumes, une sensation insupportable de douceur face à la violence de mon érection qui cogne contre mon pantalon. Je la soulève sans

effort, ses jambes s'enroulant instantanément autour de ma taille, ses cuisses nues et fraîches serrant mes flancs.

Je la porte jusqu'au bureau, balayant d'un revers de main les dossiers, les copies à corriger, les traités de morale de Kant et de Spinoza qui ne servent plus à rien ici. Le papier vole, se disperse comme des confettis lors d'un enterrement. Je l'assois sur le bord du bois massif.

Mon téléphone, posé sur le coin de la table, s'illumine brusquement. Le signal caractéristique de l'AirDrop. Je ne regarde pas l'écran, mais je sais. C'est cette fréquence partagée, ce lien numérique qui nous a liés avant que nos corps ne se touchent.

Je plonge ma tête dans le creux de son épaule, aspirant l'odeur de sa peau, de sa sueur naissante. Mes mains remontent le long de ses cuisses, de plus en plus haut, écartant le tissu mouillé. Je sens l'humidité, mais ce n'est plus seulement la pluie. C'est cette substance visqueuse, chaude, qui s'échappe d'elle, cette preuve irréfutable de son abandon.

— Tu es trempée, Léa... grogné-je contre son oreille, mes doigts effleurant la dentelle fine de sa culotte déjà saturée de son désir.

— C'est ta faute, hoquète-t-elle, sa tête basculant en arrière, révélant la ligne tendue de sa gorge. C'est toujours ta faute. Fais-moi oublier le reste. Fais-moi oublier qui je suis.

Mes doigts s'insèrent sous l'élastique, trouvant le contact brûlant de sa chair. Elle est bouillante, en contraste total avec l'air frais de la pièce. Je sens son clitoris gonflé, palpitant sous mes caresses expertes. Je ne suis plus son professeur. Je suis l'artisan de sa perte, le témoin de sa déliquescence.

Je commence à masser ses replis charnus, mes doigts glissant dans son jus, créant un bruit de succion qui me rend fou. Elle s'arc-boute, ses seins pointant vers le plafond, ses ongles s'enfonçant dans mes trapèzes. L'odeur de son excitation monte, lourde, musquée, se mélangeant à l'encre des stylos et au vieux papier.

— Regarde-moi, ordonné-je.

Elle ouvre les yeux, ses pupilles sont dilatées, d'un noir abyssal. Je veux qu'elle voie l'homme qu'elle a brisé, l'homme qui s'apprête à la prendre comme une bête sur ce même bureau où j'ai enseigné l'éthique pendant des années.

— Je ne t'apprendrai rien ce soir, Léa. Je vais juste te détruire.

— S'il te plaît... murmure-t-elle, sa voix se cassant. Détruis-moi.

Je déboutonne ma braguette d'une main tremblante d'impatience, libérant mon sexe qui bat de tout son sang, dur comme la pierre, impatient de se noyer dans son abîme. Le temps se dilate. Chaque seconde pèse une tonne. Le monde extérieur n'existe plus, il n'y a que cette fréquence, ce signal invisible qui nous consume, et cette certitude que, quoi qu'il arrive demain, ce soir, nous ne sommes plus que de la viande et du cri.

Ma main s'écrase sur sa hanche, mes doigts s'enfonçant dans sa chair tendre avec une force qui laissera des marques, des stigmates de notre naufrage. Je la tire vers le bord du bureau, ses talons griffant le parquet ciré dans un crissement sinistre. Les dossiers, les copies corrigées, les essais sur la morale et la tempérance volent au sol, jonchant la moquette comme les débris d'une vie que je piétine sans l'ombre d'un remords.

Elle est là, offerte, le dos cambré sur le bois froid, ses cuisses largement écartées qui m'invitent à la perdition. Je plonge mes doigts dans son intimité, déchirant le dernier rempart de dentelle qui nous séparait. Elle est brûlante. Trempée. Une fontaine de désir qui inonde ma main, une substance visqueuse et chaude qui sent la femelle en

chasse et l'innocence corrompue.

— Tu sens ça, Léa ? murmuré-je contre son oreille, ma voix n'étant plus qu'un grognement animal. Tu sens comme tu m'appelles ? Comme tu me supplies de te briser ?

Elle ne répond que par un gémissement étranglé, la tête jetée en arrière, exposant sa gorge pulsante à mes dents. Je la mords, pas pour la marquer, mais pour ancrer ma douleur en elle. Je veux que chaque battement de son cœur lui rappelle le mien.

Je saisis mon sexe, cette barre de fer qui me déchire de l'intérieur, et je guide la pointe contre son entrée. Elle est si étroite, si serrée, que le simple contact me fait voir des étoiles. Je ne me presse pas. Je veux qu'elle sente chaque millimètre de ma progression, je veux qu'elle comprenne l'ampleur du désastre.

— Regarde-moi, répété-je, ma main agrippant son menton pour la forcer à croiser mon regard hanté.

Quand j'enfonce le premier tiers de ma queue en elle, un cri sourd meurt dans sa gorge. Ses yeux se révulsent, ses doigts cherchent une prise sur mes trapèzes, s'enfonçant si profondément que je sens mes propres tissus se déchirer. C'est délicieux. C'est atroce.

— Plus... s'il te plaît... tout de suite... hoquette-t-elle, ses hanches se soulevant instinctivement pour m'accueillir, pour me dévorer.

Je cède. Je donne un coup de rein sauvage, brutal, qui me propulse jusqu'au fond d'elle. Le choc est tel que le bureau gémit sous notre poids, un craquement de bois qui résonne dans le silence de l'université déserte. Je suis en elle. Entièrement. Noyé dans sa chaleur, étranglé par ses muscles vaginaux qui se contractent en spasmes désordonnés autour de moi.

On reste un instant ainsi, immobiles, soudés par le péché et la sueur. Je sens son pouls battre à l'intérieur de son sexe, un tambour frénétique qui répond au mien. Le monde pourrait s'effondrer, le doyen pourrait franchir cette porte, je ne sortirais pas. Je préférerais mourir ici, enchaîné à son corps, que de passer une seconde de plus loin de son abîme.

Puis, le mouvement reprend. Lent. Cruel.

Je me retire presque entièrement, laissant juste la pointe de mon gland effleurer ses lèvres gorgées de sang, avant de frapper à nouveau. Encore. Et encore. Chaque coup est une sentence, une ponctuation dans ce dialogue de chair que nous avons entamé il y a des mois. L'odeur monte maintenant, entêtante, un mélange de musc, de sueur acide et du parfum fleuri qu'elle porte toujours, une fragrance qui me hantera jusqu'à ma tombe.

— Tu es à moi, grondé-je, mes hanches frappant les siennes avec une cadence de métronome enragé. Dans cette pièce, sous ces néons, tu n'es plus l'étudiante. Tu es ma fin.

Ses jambes se referment autour de ma taille, ses chevilles se croisant dans mon dos pour me plaquer plus fort contre elle. Le frottement de nos sexes, l'humidité qui claque à chaque va-et-vient, le bruit de nos peaux moites qui se décollent dans un bruit de suction... tout devient insupportable de plaisir.

Léa commence à pleurer. Pas des larmes de tristesse, mais des larmes de surcharge sensorielle, de cette douleur exquise que l'on ressent quand on touche enfin à l'absolu. Ses mains quittent mes épaules pour se perdre dans mes cheveux, tirant sur les racines alors qu'elle cherche son souffle.

— Je t'aime... gémit-elle entre deux impacts. Je t'aime tellement que ça me tue...

Ces mots sont comme un coup de poignard. Ils ne devraient pas être dits ici. Pas comme ça. Mais ils agissent comme un catalyseur. Ma rage se mue en une urgence dévastatrice. J'accélère la cadence, perdant toute notion de retenue, toute trace de l'homme civilisé que j'étais. Je suis un animal, une bête qui cherche à marquer son territoire avant l'hiver.

Je la soulève légèrement, mes mains glissant sous ses fesses pour l'amener encore plus haut, changeant l'angle pour pénétrer plus profondément, là où personne n'est jamais allé, là où se cachent ses secrets les plus sombres. Son corps se tend comme un arc, ses seins pointant vers le plafond, les mamelons durcis par l'adrénaline et le froid de la pièce.

Le rythme devient chaotique, violent. On ne fait plus l'amour, on se bat contre l'inévitable. On se déchire pour oublier que le temps coule, que les jours sont comptés. La sueur perle sur mon front et vient s'écraser sur son décolleté, brillant sous la lumière crue de mon bureau. Chaque centimètre carré de ma peau réclame la sienne, chaque fibre de mon être est tendue vers cette explosion que je sens monter, tel un raz-de-marée noir qui s'apprête à tout balayer.

— Ne t'arrête pas... plus fort... détruis-moi vraiment... supplie-t-elle, son visage déformé par une extase qui ressemble à de l'agonie.

Je n'ai plus de mots. Juste ce grognement qui remonte de mes tripes alors que je la pilonne sans pitié, mes mains imprimant leur marque sur ses cuisses, ma queue frappant son col de l'utérus avec une régularité de machine. On est à la limite. Sur le fil du rasoir.

Le bureau tremble, les livres continuent de choir, et dans ce chaos de papier et de chair, je sens le signal se brouiller, la fréquence devenir si haute qu'elle va bientôt nous rendre sourds. J'ai le goût du sel sur les lèvres, le goût de sa peau, le goût de

notre fin. Et je ne veux rien d'autre au monde que de m'y perdre pour l'éternité.

Ma vue se brouille, obscurcie par les perles de sueur qui coulent de mes tempes et viennent s'écraser sur ses seins, là où ma salive brille encore. Je ne suis plus un homme, je suis une force brute, une mécanique de chair et de pulsions lancée à pleine vitesse contre le mur de son plaisir. L'odeur de la pièce a changé ; ce n'est plus le vieux papier et l'encre des dossiers, c'est l'odeur musquée de nos corps qui s'entrechoquent, le parfum capiteux de son excitation mêlé à l'âcreté de ma propre semence qui menace de jaillir.

Ses jambes sont verrouillées autour de ma taille, ses talons s'enfonçant dans mes reins pour m'attirer plus profondément encore. À chaque coup de boutoir, un bruit sourd et humide résonne dans le silence de l'étage désert, le claquement de mon bassin contre le sien, la succion de nos peaux collées par la moiteur. Elle a la tête renversée en arrière, sa gorge exposée, vibrante de gémissements qui ne sont plus humains.

— Détruis-moi... murmure-t-elle encore, la voix brisée, ses ongles me lacérant les épaules.

Je n'attends que ça. Je veux l'anéantir pour mieux la reconstruire à mon image. Mes mains abandonnent ses hanches pour venir enserrer son cou, sans serrer, juste pour sentir le rythme effréné de son sang sous la peau fine. Je change d'angle, me cabrant pour que ma queue frotte contre sa paroi supérieure, cherchant ce point précis qui la fera basculer dans le néant. Quand je le trouve, son corps entier se raidit. Ses yeux se révulsent, ne laissant paraître que le blanc, et un spasme violent secoue son bas-ventre.

C'est le signal. Mon contrôle vole en éclats.

Je la pilonne avec une fureur animale, chaque mouvement plus rapide, plus sauvage que le précédent. Je sens son vagin se contracter autour de moi, des vagues de chaleur

interne qui m'aspirent, me dévorent. Le plaisir est si aigu qu'il en devient une douleur, une lacération délicieuse qui part de ma colonne vertébrale pour exploser dans mon crâne.

— Oh dieu... Je...

Le cri meurt dans ma gorge alors que je m'enfonce une dernière fois, jusqu'à la garde, mon gland heurtant son col dans un choc électrique. L'orgasme me percute comme un train de fret. Je décharge en elle des jets brûlants, saccadés, une inondation de foutre qui semble ne jamais vouloir s'arrêter. Mon corps tremble de tous ses membres, mes muscles se tétanisent, et je m'écroule contre elle, mon visage niché dans le creux de son épaule, respirant son agonie et son triomphe.

On reste ainsi de longues minutes, soudés l'un à l'autre par la sueur et le sperme qui commence à couler lentement le long de ses cuisses, tachant le bois sombre du bureau. Le silence qui retombe est plus lourd que le vacarme de nos ébats. C'est le silence des condamnés, celui de ceux qui savent qu'ils viennent de franchir une frontière dont on ne revient pas.

Je me redresse lentement, mes membres lourds comme du plomb. Ses yeux sont encore embués, ses lèvres gonflées, son décolleté rougi par le feu du rasage de ma barbe. Elle a l'air dévastée, magnifique dans son désordre. Je passe une main tremblante dans ses cheveux défaits.

— On ne pourra pas s'arrêter, je dis, la voix rauque, presque méconnaissable.

Elle attrape ma main, embrasse ma paume avec une ferveur qui me déchire le cœur. Ses yeux plongent dans les miens, chargés d'une tristesse infinie et d'une résolution d'acier.

— Alors ne nous arrêtons pas. Mais personne ne doit savoir. Pas avant que tout soit

fini. Jusqu'à la fin de l'année... on vit dans l'ombre. On se dévore en secret.

— On va se détruire, Sarah.

— On est déjà morts au monde, répond-elle avec un sourire triste. Autant brûler ensemble.

Je m'écarte d'elle pour réajuster mes vêtements, mes mains malhabiles luttant avec ma braguette. Elle se rassoit, lisse sa jupe froissée d'un geste machinal, mais son regard ne me lâche pas. L'air est encore chargé d'électricité, de cette fréquence partagée qui nous isole du reste de l'univers.

Je ramasse mon téléphone qui a glissé sur le sol au milieu des dossiers éparpillés. L'écran s'allume. Elle fait de même, s'asseyant sur le bord du bureau, les jambes ballantes, l'air soudainement fragile au milieu du chaos que nous avons créé.

Le silence s'étire, seulement interrompu par le bruit de nos respirations qui s'apaisent. On se regarde, à deux mètres l'un de l'autre, séparés par un océan de non-dits et de conséquences à venir. Puis, je vois ses doigts bouger sur son écran.

Mon téléphone vibre. Une notification AirDrop.

D'habitude, c'est une photo d'elle, provocante, une promesse de débauche.

D'habitude, c'est un défi.

J'accepte le transfert. Le fichier s'ouvre. Ce n'est pas une image. C'est une simple note sur fond blanc, écrite à la hâte, mais dont chaque lettre semble peser une tonne de plomb.

\*« Je t'aime. »\*

Je relève les yeux. Elle ne sourit plus. Des larmes silencieuses tracent des sillons brillants sur ses joues, emportant son mascara. Elle tremble, non plus de désir, mais de cette peur viscérale que l'on ressent quand on livre son âme à son bourreau.

Je ne réponds rien. Il n'y a plus rien à dire. Je range mon téléphone dans ma poche, je récupère ma veste et je me dirige vers la porte sans me retourner. Mais au moment de poser la main sur la poignée, je m'arrête.

— Moi aussi, je murmure, si bas que j'espère presque qu'elle ne m'a pas entendu.

Je sors dans le couloir froid, laissant derrière moi l'odeur de notre péché et le poids de cette fin d'année qui s'annonce comme une lente et délicieuse agonie. La fréquence est là, elle vibre dans mes os, elle ne me quittera plus. Nous sommes perdus, et c'est la chose la plus exaltante que j'aie jamais ressentie.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Signal d'Obsession"*

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)